Relire le relié

Michel Serres



Le Pommier

Relecture : Valérie Poge
Mise en pages : IGS-CP (16)
Illustration de couverture : Albrecht Dürer, *L'adoration des mages*, photo © Luisa Ricciarini / Leemage
Couverture : Lunapark/Bianca Gumbrecht

ISBN : 978-2-7465-1940-4
Dépôt légal : novembre 2019
N° d'édition : 74651938-1

Éditions Le Pommier
170 *bis*, boulevard du Montparnasse
75014 Paris
www.editions-lepommier.fr

Relire le relié

Michel serres
de l'Académie française



Avertissement de l'éditeur

Relire le relié est le dernier livre de Michel Serres, celui sur lequel il a travaillé probablement toute sa vie.

Ce livre magnifique, cependant, il n'a pas eu le temps de le relire.

Il me l'a envoyé la veille de sa mort en me demandant de le publier. Ce que je fais avec joie !

Sophie Bancquart

Pour Marie-Laure Durand,
chose promise, chose due.
Avec reconnaissance et amitié

À Suzanne,
exemple de sainteté

[…] ils la font avancer et disent à Jésus : « Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu ? »… Mais Jésus s'était baissé et, du doigt, il traçait des traits sur le sol. Comme on persistait à l'interroger, il se redressa et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et il se baissa de nouveau pour tracer des traits sur le sol…

Jean 8, 3-8

Comme il est bien entendu que la femme a pratiqué toute seule l'adultère, un accord se fait entre hommes pour qu'elle soit lapidée. La violence interne au groupe se focalise sur l'individu. Disons que ce sacrifice humain *relie* entre eux les assassins.

Avant de répondre et de pardonner, Jésus se penche pour écrire sur le sol. Comme si l'évangéliste, en son récit, indiquait une seconde écriture sous la sienne, celle de Jésus, comme un palimpseste fait voir une trace et en cache une seconde. Faut-il *relire* l'une pour déchiffrer l'autre ?

Les linguistes disent que le terme *religion* vient de deux origines, l'une plus probable que l'autre : *relire* et *relier*. En cherchant à *lire* sans cesse les textes pour espérer pouvoir *relire* un jour celui-là même que Jésus trace sur le sol, le livre qui suit met les deux sens en perspective, comme le fait ici le récit de saint Jean. Doit-on y *lire,* en effet, qu'en pardonnant la victime, sans en condamner les bourreaux, il *délie* l'accord qui *relie* ces mâles dans leur infamie ?

Ce livre tente de répondre à cette question.

Chapitre 1

POINTS CHAUDS, SOMMETS DU RÉSEAU *RELIURE VERTICALE*

Relire le relié, 1 : terre et ciel

Depuis qu'un instituteur bienveillant m'invita au secret de l'inconnue *x* et, du même coup, m'ouvrit à l'abstraction, depuis qu'il m'en apprit les applications possibles et souvent incroyablement pratiques, je crois en l'existence d'un monde virtuel, invisible, formel et, de plus, multiplement feuilleté, puisque, plus tard, je l'ai retrouvé, varié, non seulement dans le droit, la médecine ou les beaux-arts, mais aussi à travers la vie intime ou collective. Je me trompe en disant que j'y crois : en fait, je le vois, comme tout le monde, et j'y ai habité, je m'y suis baigné partie de ma vie.

J'ai commencé par les mathématiques parce que les têtes étrangères à leur sublime pratique ont plus de mal à percevoir cet univers virtuel que celles qui, se colletant avec lui, expérimentent sa résistance, son abstraction indépendante et sa réelle utilité. Car, loin qu'il se soumette à nos lois, nous obéissons aux siennes, découvertes plutôt qu'inventées, mieux encore, donnant accès aux lois du monde, miraculeusement les mêmes que les siennes.

Nous autres, humains, survivrions-nous sans ce monde double et absent qui modèle notre for intérieur, enflamme nos imaginations, sculpte les relations, meut les groupes, enrichit la perception et dont l'efficacité notoire allège les peines de l'existence et du travail ? Pouvons-nous prétendre que sa présence et son utilisation, diverse et consciente, nous distinguent de nos frères animaux ? L'essence ou vertu des humains réside-t-elle dans ce virtuel, déployé aussi finement qu'un spectre de teintes ?

Dès que nos ancêtres se mirent à peindre des bêtes et des signes sur les murs des grottes, qu'ils inventèrent donc la représentation, dont le nom même indique la différence entre l'absence et la présence – ceci n'est pas une bête… –, dès que d'autres aïeux, à Malte par exemple et au Paléolithique supérieur, voici donc quarante mille ans, sculptèrent un homme-lion improbable, mais que les dieux fétiches à deux corps reproduiront un peu partout, des Égyptiens aux Aztèques, un autre monde émergea, mythique, détourné, formel, imaginaire, esthétique, symbolique…, je ne sais comment le qualifier, mais, en tout cas, différent de celui que révèlent nos perceptions immédiates et qui fait obstacle à nos efforts. Et, quand apparaîtra le langage articulé, il exprimera, par ses désignations, l'intersection entre ce monde-ci et des catégories extérieures à lui.

Plastique, souple, fluent, labile, parfois dense et transparent comme un diamant, cet autre monde se déploie finement selon les lieux et les développe en des histoires. La plupart des espèces vivantes ont un comportement à peu près analogue sous toutes latitudes, alors que nos cultures, langues, religions, conventions ou contrats… peuvent différer puissamment à peu de distance et sous de semblables climats. D'autre part, chacune évolue de sorte que les générations successives d'un même collectif peuvent différer entre elles autant que ces voisins entre eux. Alors la culture prend le relais de la nature par une sorte d'exo-darwinisme dans lequel les mutations et les sélections se succèdent plus vite et avec plus de capacité d'adaptation que l'évolution vitale elle-même. Le printemps venu, nous enlevons le manteau plus rapidement que nous perdrions nos poils. Ce monde formel conditionne parfois la pratique directe sur les choses perçues et nous permet de mieux y habiter, parfois même de nous en servir avec efficacité.

Foyer où brûle une souche

Question : le monde spirituel que le religieux évoque se réduit-il à l'un parmi les autres, tantôt cités, ou montre-t-il, en raison de l'universalité de sa distribution dans toutes les cultures et de son ancienneté temporelle, forme-t-il, dis-je, la souche à partir de laquelle émergèrent les autres virtuels, la source chaude à partir de

laquelle tout le reste refroidit ? Il m'arrive d'incliner en faveur de cette option, car, si ces autres virtuels brillent souvent comme la lumière sur une banquise translucide, le religieux brille, certes, mais, plus encore, brûle intensément : lumière, à coup sûr ; énergie, assurément. Néanmoins, quelques autres virtuels risquent aussi d'allumer puis de propager des incendies pareils. Productrice, la chaleur de la flamme religieuse fomente cent émergences, mais provoque parfois d'atroces violences. Sainte certes, mais aussi sacrée, cette flamme pousse à mille sacrifices meurtriers. Si elle ne brûlait pas ainsi, les religions ne recruteraient pas d'aussi nombreux adeptes, pendant des millénaires et à partir de commencements ténus. Je ne sais si cette option est vraie ou fausse, je doute souvent de sa validité, mais cela, au moins, vaut la peine de comparer ces mondes. Voilà le sens de ce chapitre.

L'autre monde

Partout éclatent des preuves que ces mondes virtuels existent. Invisibles et absentes, néanmoins inévitables, les formalités mathématiques, j'y reviens, peuvent déchiffrer toutes choses. Pourquoi pouvons-nous donner du sens à des signaux qui chevauchent des ondes ? D'où émerge la confiance en nos contrats ? Pourquoi vivons-nous si souvent dans l'imaginaire, les songes, la mémoire du passé ou les espoirs placés en nos projets ? Ce monde existerait-il, ici, maintenant et pour nous, humains, sans l'autre, puisque nous ne pourrions pas, sans lui, le comprendre et y travailler avec efficacité ? Où se trouvent équations et algorithmes, triangles et polyèdres, langage et musique, solfège et alphabets, enfin les images ? Indiquez-moi leur place ou leur lieu.

Or, donc, cet autre monde, abstrait, virtuel, possible, qu'importe, manifeste parfois son existence dans ce monde en chutant soudain sur des points remarquables et brûlants qui, refroidis, demeurent si longtemps que leurs traces dépassent le temps de l'histoire. Appelons-les des points chauds.

Feu

Nous savons, en effet, désormais repérer les lieux où le feu sous-jacent aux plaques tectoniques, plus intense ici ou là, les perce et donne lieu à des éruptions analogues à celles de La Réunion ou d'Hawaï, ou à des restes refroidis, comme les îles Maldives ou les trapps du Deccan. Nous les appelons « points chauds ».

De même, nous cartographions les lieux divers où des météorites frappèrent la terre, comme en Sibérie ou sur la péninsule mexicaine du Yucatán. Le cosmos et le sous-terrain prennent soudain contact avec notre sol, qui, de ce coup, s'enflamme et diffuse lave, bombes et nuages. Il en résulte parfois de pesants hivers nucléaires. Lumière et ténèbres, énergie créatrice et destructrice, dans ce cas-là violente.

J'appelle donc, par image, « points chauds » les lieux où, à tel moment, tel autre monde vient à se manifester ici ou là en celui-ci, images concrètes de contacts avec cette autre réalité, virtuelle, intelligente, spirituelle, inspiratrice. Dangereuse ?

Petite bâtisse autour de ce point chaud

Nos Anciens imaginaient que Jupiter, sis sur son Olympe haut, lançait, en colère, l'éclair, çà et là, ici-bas et parfois. Les Gaulois, dit-on, redoutaient aussi cette chute imprévue sur leur tête. Le lieu où la foudre frappait, les Latins l'entouraient d'une murette en pierre ou en airain ; on eût dit la margelle d'un puits. Le mot qui désignait ce bâti, *puteal*, fait allusion à cette ressemblance. Or, si le puits met en communication une source souterraine avec la surface du sol, le *puteal* marque l'endroit où le ciel et la terre communiquèrent, en un court-circuit fulgurant. Ceux qui construisirent cette margelle autour du point où la foudre avait frappé craignaient-ils que ce point diffusât autour de lui, comme en étoile, une énergie redoutable ?

En langue latine, le mot *puteal* signifiait à la fois puits et cheminée, deux rapports verticaux en un seul, foudroyant et aquatique, haut et bas, entre un autre monde et celui-ci… sous nos pieds la terre, au ciel le feu, l'eau enfin surgie des abîmes. Quant à l'air, le mot qui désigne l'âme, invisible et incorporelle, exprime, par le souffle, son animation. Les autres mondes se composent-ils des mêmes éléments que celui-ci ?

Histoires d'eau

Fille volontaire, Rebecca puisait l'eau d'un puits, au désert, comme tous les soirs, pour le repas et les bêtes, quand parut Isaac, par l'intermédiaire de son serviteur, voyageur assoiffé ; fille dite belle, Rachel puisait de même, à la margelle, lorsque Jacob parut, aussi altéré ; tous deux burent au vase que leur tendirent les femmes et se fiancèrent à celle qui ainsi versa de l'eau. De ces puits rayonnèrent l'amour et une descendance aussi dense qu'un houppier de hêtre.

Des générations plus tard, une Samaritaine rencontra, de la même façon, le Fils de l'homme à la margelle d'un semblable puits. Jésus lui dit : nos ancêtres burent de cette eau et moururent ; je te verserai la boisson d'immortalité. De ce puits où l'eau se transsubstantie en ambroisie rayonne la résurrection des morts.

Histoires de feu

Projetée, l'ombre du cadran solaire avait pour fonction moins de donner l'heure, à laquelle nos Anciens accordaient peu d'importance, que d'observer le rapport entre les phénomènes du ciel et telle circonstance de la terre. Grâce à lui, fut inventée, par exemple, l'échelle des latitudes. Ledit cadran fonctionnait donc moins comme une horloge que comme observatoire astronomique. Les Grecs appelaient *gnomon*, mot qui dans leur langue, comme dans la nôtre, évoque la connaissance, l'axe vertical interceptant la lumière solaire. Paratonnerre primaire ?

Voilà, en fait, non point un mais deux courts-circuits foudroyants : entre le soleil et le sol par la lumière et l'ombre, comme le voient nos yeux, mais surtout entre une tige verticale, matérielle, et un savoir décodable, que je puis appeler logiciel ; entre le concret d'une part et l'abstrait de l'autre, l'énergie de la lumière et la subtilité de l'information. Point chaud, cet événement.

De ce rapport entre la lumière et l'ombre se tirent, en effet, des informations sur l'espace de la terre et le temps du monde. Voici donc l'une des premières réalisations d'une intelligence artificielle : sinon, aurait-on appelé *gnomon*, c'est-à-dire « connaissant », une tige de métal ? Le soleil descend sur terre et y écrit, de son ombre,

des marques, une écriture même, à décoder. L'énergie du feu solaire engendre une information.

Feu du soleil dans la pyramide

Thalès inventa, dit-on, son théorème en comparant, à la même heure, l'ombre portée par l'une des trois pyramides d'Égypte à celle d'un homme debout. Proprement « gnomoniques », ces récits semblent oublier que, posé au pied de Kheops, quiconque, mille fois, a pu voir en Khephren et Mykérinos deux figures de similitude. Le théorème des formes homothétiques, de la même forme mais aux tailles différentes, se présente, là, en pierres visibles et concrètes. Cadrans solaires, dit le récit. Objection : autant il est aisé de mesurer la hauteur de l'homme et la longueur des ombres portées par son corps debout et la tige d'un *gnomon*, autant la ligne qui va au centre exact de la pyramide reste inaccessible sous un mur épais de pierre.

Pour rendre cet exploit possible, il faut concevoir un volume abstrait, le tétraèdre, vide, lumineux et transparent, c'est-à-dire porter le soleil dans les ténèbres mêmes de cette épaisseur. L'origine de la géométrie n'a donc pas seulement lieu selon la représentation « gnomonique » de lumières et d'ombres, mais, par un tout autre effort, se révèle au moment où le soleil descend dans l'aveugle masse et la pénètre. Peut-on imaginer, peut-on évaluer l'énergie solaire capable de chasser l'opacité de la pierre ?

En images concrètes, voici la découverte éblouissante de l'abstrait. Au pied de Kheops, Thalès contemple l'aveuglant court-circuit entre un autre monde et celui-ci : l'intuition foudroyante de l'homothétie et la boîte noire de la pierre traversée, comme ferait un éclair, par la lumière solaire. Ainsi, les Grecs nommèrent ce bâti *pyramide*, c'est-à-dire feu ; et, quand le *Timée* décrit le parallèle entre les éléments du monde et les polyèdres abstraits, il réfère le feu au tétraèdre, c'est-à-dire à la pyramide : il descend sur terre, en elle. Fallait-il donc un *puteal* entourant un point chaud pour inventer la géométrie par un théorème stable pendant des millénaires ?

Platon dira, d'autre part et plus tard, que la mesure, toujours approximative, ne peut accéder aux formalités idéales de la géométrie, mais y parvient, en revanche, la stéréométrie des

volumes, l'invention des polyèdres réguliers, dont il démontre, pour la première fois, qu'ils se réduisent à cinq. Il faut bien qu'un soleil pénètre et vide ces volumes noirs !

Eau et feu encore

Grecque à nouveau, une légende relate le naufrage d'Hippase de Métaponte, accusé par les Pythagoriciens d'avoir publié le secret, peureusement gardé par les membres de la confrérie, concernant la découverte, honteuse mais inévitable, de ces longueurs et nombres irrationnels qui, par leurs développements infinis détruisaient la sérénité du *logos*, raison et proportion. En cette noyade dans la mer, exactement ce puits sans fond que nous venons de visiter, faut-il voir une punition divine ou quelque lynchage collectif ?

Une autre légende relate l'exploit d'Archimède, dont les miroirs, réfléchissant les rayons du soleil, mirent le feu aux galères romaines, au IIIe siècle. Passage, à la lettre foudroyant, de la géométrie optique aux combats où meurent des hommes, ici transformés en torches ; du *gnomon* au massacre ; retour de l'information à l'énergie, orientation de l'énergie vers la violence.

Je voyage, alors, autour de l'île sicilienne, pour y rencontrer, d'abord, Empédocle, l'un des premiers physiciens, qui se suicida, dit encore une légende, en se jetant dans le cratère de l'Etna, et enfin Majorana qui, plus de vingt siècles plus tard, disparut mystérieusement, nul ne sait où, effrayé sans doute d'avoir mis la main, au moins de loin, sur les feux, quasi solaires, de la bombe atomique. Second passage de la physique à la destruction massive, du *puteal* inventif au *puteal* destructif, de l'abstrait au concret, de l'information à l'énergie, puis à la violence : volcan, miroirs incendiaires, annonce lucide et aveugle d'Hiroshima…

Modèle réduit de notre monde et de son histoire, la triangulaire Sicile manifeste trois points chauds. En somme, transformerons-nous aujourd'hui notre monde en point chaud ? Nous avons cru longtemps que les feux de la science produisaient moins de violence que ceux des religions ; je et nous nous trompions.

Physique mathématique

Contrairement à une légende tenace, ni Copernic ni Galilée ne purent établir la réalité de l'héliocentrisme, limités qu'ils étaient par la relativité des mouvements. Pascal, Descartes et Leibniz ne s'y sont pas trompés, qui réaffirment tous trois l'équivalence des hypothèses, émise déjà par les astronomes de l'Antiquité grecque. Il a fallu que James Bradley découvre, en 1725, le phénomène dit « aberration de la lumière » pour que l'on sache enfin que le soleil se trouve réellement au centre du monde planétaire. Alors et alors seulement, Emmanuel Kant put inventer l'expression « révolution copernicienne », qui lança le mouvement rétrograde du vrai d'où vint la légende susdite.

L'authentique invention de Galilée, celle-là décisive, réside dans la connexion qu'il établit entre les mathématiques et l'expérience. Les Grecs avaient manqué ce point d'intersection, de sorte qu'ils ne purent développer une science exacte du monde. Galilée, quant à lui, met en relation telle équation et telle manipulation. Ainsi, par un court-circuit aveuglant et fécond entre un monde virtuel et formel et le monde réel et perçu, annonce-t-il la science moderne. Sa physique mathématique perce un point chaud.

Le véritable enjeu du célèbre procès, Alexandre Kojève l'a vu et l'a dit. Galilée invente, en effet, la physique mathématique, c'est-à-dire le contact, le court-circuit entre une expérience concrète manipulée dans ce monde et telle équation connue depuis des siècles et suspendue dans un monde virtuel, pur et abstrait. Il invente ce qu'Einstein appela un miracle et que je nomme un point chaud : qu'aussi formelles, virtuelles ou absentes soient-elles, les mathématiques sont les seules à décoder le réel tel quel, écrit en sa langue, disait Galilée.

Or l'Église de Rome enseignait l'Incarnation de Jésus-Christ, c'est-à-dire le court-circuit, d'une lumière aveuglante et porteur de la vérité chrétienne, entre ce monde réel, incarné, d'une part, et, d'autre part, un royaume définitivement séparé de lui. Point chaud, s'il en fut. Par un geste analogue, Galilée dérobait-il le dogme ? L'importance du procès vient-elle du rapport que je cherche et qui peut exister entre ce *puteal* dogmatique et un court-circuit semblable

réussi, dans ce cas, par la physique mathématique ? Imprévisibles et inimaginables, ces deux points chauds, ces deux contacts entre l'immanent et le transcendant ont-ils eux-mêmes quelque rapport ?

L'univers des lois physiques se réfère à la mathématique dans son ensemble, géométries, topologie, algèbre, théorie des nombres et algorithmes, calcul des probabilités… La pluralité des premières dessine une sorte de silhouette de la seconde. Une invention met donc en court-circuit une localité précise des mathématiques, virtuelles, avec un phénomène défini du monde réel ; un fil parmi le tissu qui, virtuellement au moins, unit équations et expériences. Ce court-circuit produit encore un point chaud.

Kojève prétend que la physique mathématique émergea – ne put émerger que ? – dans le contexte de l'Incarnation. Ce chapitre éclaire en partie cette intuition. Pascal la retrouve en sa recherche du point fixe : aucun savoir, y compris le plus rigoureux, ne peut le fournir sauf, précisément, Jésus-Christ soi-même, point ou centre où tout tend. La totalité des sciences tourne autour de ce soleil.

Qu'il existe un autre monde que le nôtre, voilà l'évidence ; que l'un se révèle comme plus ancien que tous les autres ne prouve en aucune façon qu'il en soit la cause – *post hoc sed non propter hoc* –, la source ou la souche.

Prendre au sérieux pourtant cette source chaude ?

Les choses que nous manipulons, les idées que nous formons, les organisations que nous instituons… peuvent-elles passer pour des formations, plus ou moins lointainement ou tardivement refroidies à partir d'une fournaise sous-jacente : pouzzolanes de profils et de tailles variables, poussières ténues et volantes, bombes massives et difformes, toutes concrétions issues d'un feu primitif, ou souterrain et permanent, ou céleste et plus rare d'où chutent, çà et là, les aérolithes ? Comment qualifier ces fours, sinon en les appelant religieux ?

Deux exemples limites

Exemple individuel : le mystique brûle de ce feu intime, de ce feu de Dieu qu'il intériorise, de ce feu prométhéen rapporté sur terre, de ce feu qui crée ou illumine – oui, Dieu crée à chaud, à partir de cette nébuleuse primitive, de ce formidable big bang d'énergie qui incite les mystiques à des entreprises admirables, mais dont la flamme intense peut brûler hérétiques et sorcières ou susciter d'atroces conflits. Nous vivons entre deux feux : celui que le soleil ou les étoiles répandent dans l'espace et celui des profondeurs chthoniennes, devenus deux fois ciel ou enfer. Souvenons-nous à nouveau du vieil Empédocle, plongé dans le cratère ou point chaud de l'Etna, auteur de la double loi de Haine et d'Amour.

Exemples collectifs. Comment la politique sort-elle de ce feu ? Le pouvoir *temporel* en mobilise-t-il *l'énergie à l'échelle entropique*, puissante et mortelle : hiérarchies, violences, guerres, si fréquentes qu'elles dominent l'histoire…, alors que le pouvoir dit *spirituel* en prélèverait *l'information*, subtile et rarissime ?

Les idées de nation ou de patrie, aussi formelles et sublimes l'une que l'autre, capables de *relier* des foules, en demandant à chaque participant de leur donner sa vie, diffèrent-elles vraiment de déesses et de dieux imaginaires et cruels déchaînant l'enthousiasme et exigeant le martyre ? Même source chaude, concrétions si différentes qu'on hésite à les rapprocher.

Comment les religions elles-mêmes sortent-elles de ce feu ? En séparant les cardinaux temporels des moniales et moines spirituels et mystiques. Et les sciences ? En opposant ministres et recteurs aux chercheurs, inventeurs solitaires. Toujours l'énergie flanquée de son entropie et l'information, subtile, rare, silencieuse, inaudible.

En somme, sonder ces points chauds, traverser l'épaisseur incompréhensible de mythes si noirs que nous nous scandalisons d'en tirer nos lumières, tenter de comprendre ce processus étrange de cristallisation, voilà l'espoir insensé de ce livre.

Trois innovations

Entrons maintenant dans des mythes de ce genre. Antiques légendes. Midas, roi de Phrygie, pays voisin de la Lydie, reçut, dit-

on, de Dionysos le pouvoir de transformer en or tout ce qu'il touchait. Mais il se repentit vite de ce don miraculeux puisque, dès son premier déjeuner, nourriture et boisson se cristallisaient en métal sous ses lèvres et ses doigts. En danger de mourir de famine et de soif, il supplia le dieu de lui ôter sa nouvelle capacité. Il dut, sous ses ordres, se baigner dans la rivière qui traversait le pays sur lequel il régnait. Passé ce plongeon royal, le fleuve charria des pépites et on l'appela le Pactole.

Roi de la Lydie voisine, Gygès naquit et vécut berger. Un jour, il perdit une brebis. Quittant le troupeau, il erra dans la campagne à la recherche de l'égarée. Parvenu au pied d'une roche, il y trouva un interstice par où il se glissa et qui le fit descendre, par une sorte de puits, jusqu'à un tombeau contenant un gisant, nu, qui portait au majeur une bague. Gygès s'en empara, l'histoire ne dit pas s'il retrouva sa bête. Plus tard, lors d'une réunion avec d'autres bergers, il tourna distraitement le chaton de la bague et devint – ô miracle ! – invisible. Cet avantage lui permit d'entrer au palais, de séduire la reine et de tuer le roi, enfin de se saisir de la couronne. Et le pâtre devint roi. Richissime, Crésus régna le dernier sur la Lydie.

Histoires ou mythes ?

Un premier coup de tonnerre

De Gygès comme de Midas ou de Crésus les vies et actes légendaires disent en images le fait, confirmé par la tradition et l'archéologie, qu'en Lydie, en effet, vers le VIIe siècle avant J.-C., apparut, pour la première fois, la monnaie. Invention géniale puisque, désormais, par achat, vente ou échange, tout, en effet, peut se transformer en or ou argent, que l'on nomma, depuis lors, équivalent général. Mieux : la puissance cachée, quasi invisible, de l'argent permet à qui la détient de s'immiscer en tous lieux et entreprises, de dévoyer les princesses et de s'emparer de tous les pouvoirs. Le Midas de la métamorphose et le Gygès de l'invisible, voilà deux vertus virtuelles de la monnaie, voilà comment *relire* la double *légende*.

Or, à Milet, non loin de là, vers 625 du même siècle, naquit le Thalès de plus haut, dont une tradition semblable relate qu'il

découvrit la Géométrie. Un peu plus au sud, à Cnide, plus tard, Eudoxe inventa les premiers rudiments d'algèbre ; un peu plus au nord, dans une île, apparut, dit-on, Pythagore à qui, semble-t-il, nous devons un théorème fameux. « Miracle grec », voilà comment Renan nomma ces inventions immortelles. Tout près de là, dans l'île de Cos, apparut, vers le Ve siècle, le fameux Hippocrate qui, selon la tradition, transforma la pratique médicale en une science raisonnable.

Enfin, à partir du XIIIe siècle jusqu'au VIIe, tout justement, Phéniciens et Grecs, dans les mêmes régions, partant d'éléments abstraits par centaines, restreignirent peu à peu l'alphabet, pour le stabiliser enfin à trois ou deux dizaines de lettres, comme les nôtres, grec, romain, hébreu, arabe ou cyrillique. Arbitraires et formelles, ces décisions parviennent pourtant à désigner toutes choses du monde.

Une même lame de fond, dont nous ne connaissons pas l'origine, mais dont nous admirons l'énergie et la hauteur, entraîna donc des cultures, florissantes autour de l'Ionie et pendant le dernier millénaire de notre Antiquité, à promouvoir l'argent, les mathématiques et l'alphabet de base, trois points où se réalisent dans les actes les plus concrets trois mondes virtuels, celui de la confiance pendant les échanges, celui des idéalités de la géométrie, celui, enfin, des conventions linguistiques. Enfants de ces civilisations, vivrions-nous désormais sans ces trouvailles, si comparables qu'il est rare qu'on les rapproche et que l'on fête leur commune floraison ? De quelle énergie profonde ces informations jaillissent-elles ?

Équivalent général

Ces trois découvertes auraient-elles quelque chose en commun ? Oui. Avec or ou argent, bref, muni de monnaie, vous pouvez acheter, vendre ou échanger nourriture, vêtements, habitat, aide ménagère ou heures ouvrières, liste interminable qui couvre presque tous nos besoins ou désirs. Équivalent général, l'argent vaut tout et n'importe quoi, alors qu'en soi il ne vaut rien. Partout présent et invisible,

comme virtuel et cependant à chaque minute actuel. Ainsi, le virtuel descend sur l'actuel et l'abstrait le transforme.

De même, les lettres de l'algèbre ou les formes de la géométrie : par le cercle, qui n'existe pas, vous exprimez tous les ronds du monde, et l'inconnue *x*, sans valeur par soi-même, peut prendre toutes les valeurs. Enfin, une lettre, privée de sens par elle-même, prend presque n'importe lequel selon la place qu'elle tient dans un mot ou une phrase.

Pour n'avoir aucun sens, l'argent, le *x* de l'algèbre et une lettre d'alphabet peuvent avoir tous les sens. Dans les trois cas se révèlent donc l'abstraction ou le virtuel, toujours applicables, cependant, à du concret : à ce que l'on veut vendre, échanger ou acheter ; à ce que l'on veut comprendre ou entreprendre ; à ce que l'on veut dire ou écrire. Existe-t-il une date plus décisive dans l'histoire que celle de ces trois naissances, à peu près contemporaines ? Trois points chauds, de nouveau, le long d'une mer, elle-même volcanique.

Coup de tonnerre plus large

Outre cette lame de fond aux trois naissances locales, une autre se leva, plus importante encore en son déferlement. Voici quelques décennies, Karl Jaspers nota, dans le même millénaire et presque dans le même siècle, un tsunami géant qui parcourut l'Eurasie dans son ensemble et y suscita presque tous nos mouvements religieux, sous l'enseignement de personnages sages : Confucius et Lao-tseu en Chine, Bouddha en Inde, Zoroastre en Perse, Abraham et le monothéisme en Israël, enfin les philosophes grecs, dits présocratiques mais géomètres aussi bien. Je compare volontiers cette immense ligne de points chauds avec celles qui règnent ou, horizontale, dans le Pacifique, le long des îles Hawaï, ou, plus verticale, dans l'océan Indien, de La Réunion à l'Inde du Deccan. Avant les dix débats, toujours en cours, sur les datations, Jaspers appela cette période sensible et décisive *âge axial*, parce que cet axe temporel peut servir de référence, temporellement stable, à l'ensemble des civilisations et des cultures, au demeurant fort

différentes, qui couvrent à la fois l'Europe et l'Asie comme d'une immense marqueterie.

La vague de fond qui suscita la naissance des mathématiques, de l'argent et de l'alphabet, relativement locale, a-t-elle quelque rapport avec celle qui suscita les religions, dont l'ampleur saisit en son entier le continent eurasiatique ? Peut-on voir là deux composantes d'une seule et même onde sismique, dont l'intensité souleva cette partie de la Terre ? De plus, ces découvertes, monnaie, mathématiques et alphabets, invariantes dans le temps par petites variations et comme cristallisées, lancent des histoires aussi longues et stables que celle des religions, constances et durées sans rapport avec celles des empires historiques, d'autant plus fragiles que grande est leur puissance.

Depuis lors, en effet, l'humanité cherche à expliquer, à dominer le monde et à se comprendre elle-même au moyen de quatre réseaux, tissés par la monnaie, les sciences, les langues et les religions. Comment ces réseaux se déploient-ils ? Les langues se subdivisent en dialectes, accents, parlers techniques et locaux ; la monnaie se répand dans le monde en devises multiples ; la science en disciplines et spécialités ; la religion en Églises, rites, orthodoxies, hérésies et sectes. Semblables subdivisions.

Toutes les cultures de cette aire baignent dans une religion ; l'ethnologie généralise au monde entier cette évidence. La voilà donc universelle. Mais elle se décline en façons si particulières qu'il arrive souvent de les voir s'acharner les unes contre les autres. Contradiction ? Si oui, nous devrions trouver contradictoires, parce qu'à la fois universelles et particulières, les langues et l'argent ; toutes les cultures parlent, toutes les nations frappent monnaie ; voilà donc, de nouveau, des façons universelles, mais déclinées en langues, dialectes, accents, d'une part, en devises, de l'autre, telles que la concurrence fait rage entre elles, comme entre les langues, mais plus rarement. Qui niera l'universalité des sciences, divisées elles-mêmes en mille spécialités, en conflit parfois ?

Conventions et virtualités, information pour tout dire, langues, algèbre et monnaies, aussi bien que verbes ou dogmes, s'appliquent enfin au monde réel et aux sociétés humaines avec une

incomparable efficacité d'emploi. Semblables pouvoirs d'un ensemble de points chauds.

Des questions contemporaines

Nous vivons aujourd'hui une crise globale qui touche, d'un coup, ces quatre réseaux. Devenue aussi invisible que l'ancien roi de Lydie, la monnaie numérique ne trébuche ni ne sonne plus, mais parcourt la planète en un clin d'œil ; multipliant les capteurs qui ne cessent d'amplifier une masse immense de données, le même numérique change en bits d'information sciences et connaissance ; nous ne parlerons plus, nous n'écrirons plus comme avant ; comme beaucoup de ses sœurs, ma langue, par exemple, vient de muter d'un cinquième au moins de ses termes ; les religions s'évanouissent ou, revenant en arrière, commettent des crimes ou évoluent, guidées par la compassion. Des transformations vives changent le visage, l'apparence, l'emploi de ces potentiels ou de ces quatre pouvoirs, et, de ce fait, nous enthousiasment ou nous angoissent. Vivons-nous une date cruciale, axiale à nouveau ? Un point chaud ? Je le crois et l'ai dix fois dit.

À quelle autre, ancienne, se réfère-t-il ? À un événement qui concerne d'un coup les quatre innovations décrites plus haut.

Les Rois mages

Voici un récit préjugé mythique. Rois peut-être, savants à coup sûr, Gaspard, Melchior et Balthazar, guidés par une étoile, cheminent. Comme une vieille tradition raconte que chacun représente un tiers de l'humanité, le monde habité tout entier, en devenir, voyage.

Mages donc sages, ils excellent dans leur discipline, l'une fondée sur l'or ; aujourd'hui nous dirions économiste le premier ; comme la myrrhe aromatique développe des vertus médicinales, nous dirions le deuxième botaniste, savant biochimiste ; voyez maintenant se délier les volutes de l'encens, utilisé partout depuis la nuit des temps pour faire monter vers les dieux louange, prières et supplications ; nous dirions le dernier poète. Rois mages, voilà le titre que méritent les meilleurs experts dans leur pratique respective ; nous dirions

aujourd'hui que Gaspard-or eût mérité de recevoir le prix Nobel d'économie, Melchior-myrrhe celui de physique ou de médecine, Balthazar enfin celui de littérature ou de la paix.

Rois mages, puissants donc dans le savoir : l'un connaît la force énorme chez les hommes de l'or ; l'autre, la puissance de la science et de ses applications médicales ; le dernier peut évaluer la valeur du langage et de la communication. Tous trois savent ces trois valeurs capables de construire ou de détruire les choses et les groupes, faire ou défaire les rois, la guerre ou la paix perpétuelles. Ont-ils inventé ces valeurs ? Nous ne le savons pas ; au moins voyons-nous que, luxueusement, *ils représentent leurs présents*, c'est-à-dire l'argent, la science et la langue.

L'encens et la langue

D'un encensoir émanent des volutes aléatoires en nuages frangés dont les haillons s'éparpillent en cherchant visiblement à occuper l'espace. Lorsque s'évanouissent ces mèches éparses, on dirait qu'elles viennent d'entrer dans l'imperceptible secret de l'étendue, en passant par tous ses points, comme la courbe de Peano. Invisible de même, leur odeur se répand parmi les lieux minimes du volume. Ainsi, par le vol de ses ondes, la parole sonore s'entend-elle ici et là, bien ou mal, au hasard de l'acoustique de l'espace et de la surdité des ouïes ; mais elle cherche à passer partout. Parties de grains aussi fins et sensibles que nos signes alphabétiques, les volutes de l'encens miment cet envahissement.

Que l'esprit souffle et l'âme se répand dans l'espace comme un nuage d'encens volant au hasard pour quêter l'ubiquité. Longtemps, je n'ai pas compris et comprends toujours malaisément ce qu'il en est de la prière. Il suffit pourtant de voir s'expanser l'encens. Il et elle désirent accéder à l'ubiquité divine.

Marche vers l'étoile

Comme de réels savants, voilà les trois Rois toujours et de nouveau en quête ; en marchant vers une étoile, ils rêvent de mieux encore, des fondements, des bases de leurs richesses, du pouvoir royal issu

de leur savoir *magique*, des savoirs issus de leurs pouvoirs. Car tout bon chercheur se met toujours en recherche des sources de ses connaissances et des secrets de leurs possibilités…, en quête aussi bien de gloire et de financement… D'où viennent-ils ? Peut-être de Perse, où le fondateur de la nouvelle religion des Mages porte un nom, Zoroastre, qui évoque, disent les linguistes spécialistes d'avestique, à la fois le chameau et les astres, le moyen et le but du déplacement.

Mais, alors qu'en suivant un repère très haut dans le ciel, ils cherchaient un extremum de puissance et de gloire dont la force pouvait rendre compte des tensions explosives qu'ils tenaient entre les mains, alors qu'ils rêvaient de décrocher le ciel, la lune et les constellations, ils trouvent, à la fin de fatigues extrêmes et de longues errances, un nouveau-né minuscule couché dans une mangeoire de paille sale, entouré d'animaux banals et d'un couple non recensé : soit le minimum de fortune, de savoir et de langue.

Ils quêtaient le tout, ils découvrent le rien. Ils cherchaient un roi plus puissant que leurs trois puissances dans l'immanence des pays qu'ils traversaient, sous le firmament dont ils recevaient la lumière et ils découvrent, au fin fond d'une fosse glacée, trois SDF obscurs jetés dans le foin, entourés d'un bœuf et d'un âne, et visités, de nuit, par les bergers du voisinage. Ils recherchaient l'énergie, ordinaire et globale, qui transforme le monde, ils découvrent l'étrangeté, quasi vide et subtile, de l'information.

Ils découvrent enfin que ce rien de puissance et de gloire est tout. Retournement : puissants, savants, de haut lignage, l'argent, la science et le langage découvrent soudain la religion en ce qu'elle a de faible, pauvre et populaire. À proprement parler, les Rois mages la découvrent *à l'état naissant.*

De l'Épiphanie

En langue grecque, Épiphanie désigne une apparition dans la lumière. Cette lueur surgit de l'éblouissant court-circuit entre les deux grandes révolutions que je viens de citer : celle qui vit naître monnaies, science et alphabet, symbolisés par les trois rois et leurs présents, et celle par laquelle émergèrent toutes les religions de

l’Eurasie, bref, le court-circuit entre nos quatre universaux, entre nos pouvoirs immanents et la faiblesse extrême ou transcendante qui les conditionne.

Épiphanie : en interférant soudain avec la vague axiale eurasienne des piétés à bienveillance et compassion, la vague locale, puissante, aristocrate de la science, de l’argent et du langage découvre le foyer lumineux du virtuel d’où découle tout pouvoir et tout savoir : *l’extrême fragilité*. L’infinie ténuité du virtuel engendrerait-elle nos puissances actuelles, matérielles, réelles ? Dois-je envisager avec faveur l’hypothèse aux termes de laquelle l’émergence des philosophes dits présocratiques, initiateurs du miracle grec, fut conditionnée par l’extrême fin du tsunami géant qui, pendant cet âge axial, balaya l’Eurasie comme une onde ; à la crête de son déferlement, cette vague aboutit-elle à l’invention de la géométrie ? L’Épiphanie complète et généralise ces « bonnes nouvelles ».

Certes, les trois rois savaient que leurs expertises découlaient d’un virtuel privé de sens et, par là, capable de tout sens possible ; mais, citadins, familiers de palais, ils ne savaient pas que ce virtuel-là pouvait gésir, à la campagne, dans le fond d’une grotte, sous le museau d’animaux, dans le berceau d’un enfant, bref, dans le courant banal de l’humanité minuscule, voisine de l’animalité, en somme dans la paille d’une étable rurale, où dormait *un nouveau-né*.

Ce virtuel précieux qui gît partout commence là, voit le jour là. Pas la peine, assurément, d’aller si loin et le chercher si longuement, les yeux levés, suivant une étoile, très haut, voilà, il gisait là, très bas. Vous couriez le vaste monde pour y chercher vérité, puissance et fortune ; or les voici, tout près, mendiants à votre porte. Ici aussi, devant le four brûlant et banal, sont les dieux. Vous trouverez partout des points chauds ; partout et toujours peut luire l’éclair d’Épiphanie.

Noël au sens strict

Sa lumière découvre la clé du récit et, peut-être, de tout mon livre : la Nativité. L’apparition, l’émergence, la naissance, l’origine, la source… Car l’argent naît de son manque, la science vient de l’ignorance, la parole humaine commence aux braiements de l’âne et aux mugissements bovins, les religions enfin paraissent la nuit, sous

les étoiles, parmi les bergers. La source chaude, la voilà. Oui, du religieux tout découle à l'état naissant. La plaque tectonique d'où émergent nos cultures, la voilà. Il faudra donc comprendre où et comment se forge l'énergie qui permet cette naissance.

Puissance et zérovalence

Puissants, les Rois s'inclinent devant l'impuissant nouveau-né : le mage-argent s'incline devant la misère sans toit ; le mage-science s'incline devant la bergère-ignorance ; le mage-langage s'incline devant un silence coupé de braiements, meuglements, lallation et babillage.

Leur intelligence les dispense-t-elle de la déception ? Ravis, extasiés, ils évaluent la distance entre l'étoile et l'enfant, la souveraineté nécessaire d'une lumière qui traverse l'univers, partout, et la contingence fragile d'une vie commençante, là ; autrement dit, l'ubiquité soudain concentrée en un point petit. Pression, densité infinies…, énorme énergie.

Tout rois et mages qu'ils se prétendent, puissants dans leur expertise respective, ils saisissent enfin que leur importance, que leur finitude flottent en cet éventail ouvert, entre l'astre et l'enfant, les rois et les bergers, entre rien et tout ; que leurs cadeaux, symboles de leurs personnes et de leurs professions, qu'eux-mêmes sûrement et le monde tout court s'intercalent aussi entre la faiblesse minimale et la maximale puissance, entre le nilpotent et l'omnipotence, l'omnivalence et le zérovalent, *l'énergie toute-puissante et l'information frêle*, en somme et, de nouveau, l'universalité. Que Dieu, s'Il existe, sommeille aussi au fond mutique de la fragilité aussi bien qu'il éclaire l'espace et le temps. Voilà l'écart tenu par les religions, voilà l'énergie dont elles procèdent et qu'elles transportent. Ce point chaud se nomme Incarnation.

Les trois Rois de puissance, les trois Mages de science transportent avec eux toutes les valeurs ; ils cheminent longuement parce qu'ils espèrent parvenir à la plus haute des valeurs, l'étoile, au haut des constellations ; ils parviennent enfin à la valeur nulle, la paille. Ladite Épiphanie dévoile donc notre destin ballotté en cet

éventail ouvert entre le tout et le rien, entre l'être et le néant, diraient les doctes, en somme cette totalité indéfinie, cette capacité, cette virtualité qui, sans doute, définit l'humain. Mieux encore, le divin. Divin et humain, cela se nomme Incarnation.

Non seulement l'émergence, mais encore l'explosion. Le big bang.

Bilan temporaire

La lumière de l'Épiphanie descend du court-circuit entre les deux coups de tonnerre qui changèrent l'histoire du monde dit alors habité. Pouvons-nous commémorer date plus centrale dans l'histoire de l'humanité ? Peut-on citer point plus chaud ? Si brûlant et lumineux qu'on l'appelle Épiphanie.

Cette nuit-là, trois rois de gloire se penchèrent, chose improbable, devant un nouveau-né minable. De cette *fausseté mythique mais loyale* émane la lumière épiphanique d'une forte datation. Je distingue plus loin le mensongèrement vrai du loyalement faux. Les faux en peinture comme les fausses nouvelles paraissent vrais ; à peu près tous les dogmes de la religion que je connais appartiennent au second genre, qui mérite donc d'être examiné : virginité après l'accouchement, résurrection, Épiphanie… Le mythe de cette dernière cache, nous venons de le voir, une réalité historique profonde. Comment ?

Relire le relié

Midas, Gygès, Crésus, promoteurs de la monnaie en Phrygie et Lydie ; Thalès, Pythagore, inventeurs de la science rigoureuse ; plus ceux, sans nom, qui, pour la première fois, compressèrent les lettres en un alphabet ; plus tous ceux dont j'ai cité les noms et qui fondèrent, en Eurasie, les religions de l'âge axial… Plus Gaspard, Melchior et Balthazar eux-mêmes…, les historiens hypercritiques affirment, appuyés sur les meilleures raisons du monde, que leur existence, controuvée, imaginaire, symbolique, échappe à toute documentation. Mais plus leur leçon s'impose, plus on s'étonne que l'argent, la science, l'écriture, les religions, dont ces personnages de

légende sont les initiateurs, durent dans le temps et se diffusèrent dans l'espace infiniment mieux que les puissances fondées par des personnages réels, comme Gengis Khan, Alexandre, César, Napoléon et autres, dont l'existence historique et les exploits mortels sont avérés.

Comment se fait-il que, léger, impalpable, aérien, le pouvoir spirituel se répande vers l'ubiquité et tende vers la pérennité, alors que le pouvoir temporel, dur et local, se soumet à des rendements décroissants dans l'espace et dans le temps ? Les pharaons régnèrent plus longtemps que Rome, dont la domination dura plus que l'Empire anglais, celle-là, derechef, plus que la maîtrise américaine sur le monde… : le doux dure-t-il plus et relie-t-il mieux que le dur ? Plus les historiens critiques triomphent, mieux ils montrent, à leur corps défendant, combien des personnages imaginaires référés à des textes légendaires déploient une étrange universalité. Tout se passe comme si, rare et fragile, l'information résistait plus à la durée que l'énergie, liée fatalement à la croissance de l'entropie ; le doux dure plus que le dur.

Leçon latérale : un mythe, un racontar, des boniments de bonne femme, des coquecigrues, ces Rois mages de légende, santons dans une crèche provençale ou fève cachée dans les gâteaux du dimanche, tout cela, incroyablement ténu, importerait-il plus dans l'histoire vraie que mille circonstances savamment documentées ? Cela conditionnerait-il les faits dits sérieux, objectifs, au plus profond de l'histoire, et décidant d'elle, de même que, révélées par les points chauds les plaques tectoniques sculptent les continents et conditionnent les événements de surface ? Je vois donc aujourd'hui l'Épiphanie comme un point où se relieraient toutes ces inventions, un nœud, une sorte de ligature. Conformément à son étymologie douteuse, le religieux relie.

Intermède théorique

Lorsque Bergson écrivit sur la religion, il en chercha les deux sources en s'inspirant manifestement du principe de Carnot. Science de l'énergie, la thermodynamique ne cessa de l'inspirer, jusqu'aux titres de ses livres. Il construisit son œuvre en un temps où la grande

question partageait les tenants de Boltzmann, donc de l'entropie, et les tenants de Darwin, donc de l'évolution. Temps irréversible, certes, mais croissant ou décroissant ?

Mais, lorsqu'il développe ses thèses sur la durée, Bergson en reste, comme Auguste Comte, à la statique et à la dynamique. Nouvelle, la thermodynamique, d'où il tire sa distinction entre l'ouvert et le fermé, avance sur la mécanique classique des positivistes. Bergson hésite donc entre deux savoirs et les méthodes qu'on en peut tirer. Je rêve, quant à moi, de parler aussi, pour la religion, de deux sources, *énergie flanquée de son entropie* et *information* ; mais toutes deux naissent de la même science du feu.

Revenons à la distinction, célébrée par Bergson justement, et célèbre en son temps, de l'ouvert et du fermé. Cela n'est pas si simple que le philosophe le dit. Car un système fermé s'épuise, certes, par l'entropie, dans le noir, le froid ou le manque ; mais un système ouvert, sans protection, traversé de vents, de gels, de microbes, disparaît plus vite encore. De fait, tous les existants se ferment et s'ouvrent en même temps : un atome s'orne d'une ou plusieurs valences ; une membrane enveloppe une molécule, mais de petits pertuis la trouent ; verrous, rideaux et contrevents ferment les ouvertures, portes et fenêtres, d'une maison ; connecté à la totalité du corps, un organe travaille à sa spécialité ; bouclée, une serre accueille le soleil… Pourquoi les sociétés animales ou humaines échapperaient-elles à cette règle universelle ? Tout système meurt d'entropie et survit d'information, infime de puissance et dense de rareté.

D'où provient cette énergie ?

De trois courts-circuits. Le religieux concentre le monde, dense de nymphes ou de la gloire divine, dans une société, une famille, l'intimité même enfin. Il relie l'extérieur immense à l'intérieur infime. Le monde est en moi ou en nous, je suis, nous sommes le monde.

Le religieux concentre le tout, dense de nymphes ou de l'ubiquité divine, au lieu découpé par le groupe ou le point quasi nul que j'occupe. Le tout est moi, ce rien est tout.

Être et Néant, le religieux commence par rien et envahit l'existant ; virtuel, imaginaire, mythique, invisible…, spirituel, il meut cependant l'actuel, foules historiques ou personnes singulières.

Ces trois courts-circuits – l'immense dans le point, l'être dans le néant, le tout dans le rien – engendrent des pressions énergétiques à densités infinies dont, parfois, la libération explose, longtemps au cours du temps, de haine destructrice ou de l'amour qui crée les civilisations.

Big bang !

Mythe, histoire

Retour à ces mythes, dont il convient de ne pas se moquer, parce qu'ils apparaissent avant notre savoir. À ce propos, j'aime dire l'exemple du paradis premier peint par la Genèse. Ni les historiens, ni vous, ni moi n'ajoutons foi à cette histoire de pomme et de côte. Mythe, fable, comme on voudra, rien en tout cas. Cependant, j'entends depuis quelque temps les préhistoriens chanter le bonheur que devaient vivre nos ancêtres chasseurs-cueilleurs – ici, Ève et Adam cueillaient seulement – protégés qu'ils étaient encore des guerres impitoyables qu'allaient se livrer, dès le Néolithique, cultivateurs contre pasteurs – Caïn tue Abel. En effet, dès l'invention géniale de l'agriculture et de l'élevage, il fallut bien fermer les champs de toute incursion animale, pour protéger semailles, floraison et mûrissement, fragiles, contre tout passage de vaches, de cochons, de couvées, poussés là par quelque éleveur.

La génération qui sépare Ève d'Abel scande le passage entre deux ères bien connues par les spécialistes et pendant lequel s'amorce le droit de propriété, sans doute, et l'abominable histoire humaine scandée de meurtres et conflits. Que feriez-vous si un troupeau de bœufs piétinait, puis dévorait votre blé en herbe ? Le premier qui s'avisa de clore son champ pour dire : ceci est à moi fut l'inventeur de la violence guerrière ; il assassina le premier qui franchit la limite : la mort de Remus répète ou complète celle d'Abel.

Les mythes énoncent alors des vérités puissantes, denses, exprimées autrement que celles des récits dûment documentés par ceux que nous vénérons comme historiens, probes et soucieux de

faits authentiques, et, partant, contempteurs de ces fables qui pourtant, qui parfois…

Retour au contemporain

Je reviens encore sur mes pas : rappelés ce jour de fête épiphanique, les quatre réseaux ici décrits, argent, sciences, langues et religions, subissent aujourd'hui des crises de transformation.

Mieux : nos politiques sont en panne parce que nous n'avons plus de philosophie de l'histoire. Jadis et naguère, les politiques se fondaient sur celle que lança la philosophie des Lumières, manière laïque de traduire le terme Épiphanie, manière voltairienne de relire saint Jean. Adam Smith, théoricien du libéralisme, ou Karl Marx, prophète du socialisme, vivaient, agissaient, pensaient comme nos hommes des Lumières. Nous assistons à l'extinction de ces deux branches opposées de la même inspiration ; et, en amont même de ces deux effondrements, à une crise de la Raison, elle-même définie par ces Lumières.

La quasi-extinction de ce point, plus brillant que chaud, commença par l'éclair d'Hiroshima et celui de Nagasaki, où la science réputée toute bonne et seule bonne commit ces crimes contre l'humanité, ces massacres d'innocents, en un point tragiquement incendiaire. Nous survivons aujourd'hui de cette crise et sous cette brûlure, où l'énergie se fit crime.

Avant le règne des Lumières et cette récente extinction, vacillait la Lumière des mythes ou des religions, celle dont Jean l'Évangéliste dit, au mépris de l'expérience, que les ténèbres ne la reçoivent pas. Épiphanie, voilà cette lumière. Si puissante qu'elle rassemble, nous venons de le voir, en un court-circuit aveuglant, l'ensemble universel de nos pensées, de nos activités, de nos conduites, de nos idéaux. Nous accédons là aux plaques tectoniques de l'histoire.

Le massacre des Innocents

Or, donc, il est écrit que les trois visiteurs royaux passèrent informer de la nouvelle naissance celui qui, sur les lieux, détenait le pouvoir

et qui, tout aussitôt, décréta la mise à mort de tous les nouveau-nés. Comment dire plus clairement que ces merveilleuses inventions, science, langue, argent, religion…, peuvent devenir mortelles dès qu'elles approchent du pouvoir ?

De l'Épiphanie, à nouveau : pour qu'éclaire une lumière, il faut un foyer d'émission. Pas de clarté sans feu, lequel brille et brûle en même temps. Entièrement optimiste, la raison des Lumières ne les voyait que briller. Or le jour d'Hiroshima et des années après, elles s'enténébrèrent de brûler, de carboniser des milliers d'innocents. Plus prudente, plus réaliste, plus équilibrée, celle de l'Épiphanie annonce notre culture, certes, ou quasi, mais aussi le massacre des innocents. En amont, l'immense joie de la naissance, et les terreurs déchaînées par l'Apocalypse, en aval. Point explosif d'incendie, au voisinage de la puissance.

L'association des mages et des rois, des savoirs et des pouvoirs, de la force et des religions, risque, en effet, à tout moment de basculer vers l'horreur. Les trois Rois mages vont vite s'éclipser du récit en laissant derrière eux de ces nouveau-nés l'innommable tuerie, l'immonde boucherie. Le point chaud éclate d'une lumière intense et d'un incendie déchaîné. Autre éventail ouvert de nos capacités, entre la joie de la naissance de l'enfant-Dieu et les cadavres des innocents, Paradis et enfer, la religion persane, déjà évoquée, enseignait deux dieux opposés, Bien et Mal. Descendant de tradition cathare, je comprends cette dualité, dont les mages de Zoroastre gardent la trace et dont Empédocle répéta la loi duale de Haine et d'Amour.

Cela, notre histoire nous l'enseigne en surabondance. La maîtrise du langage et de sa communication, occupant l'espace comme l'encens, entraîne à l'expansion d'idéologies qui, je m'en souviens et je le crains toujours, tuent en nombre. Depuis Ésope, nous savons que la langue est la meilleure et la pire des choses. La meilleure et la pire des choses, nous le savons depuis Aristote et Freud, l'argent, diabolique, souffle un tel désir que beaucoup d'entre nous n'hésitent point à détruire tout concurrent qui en désire autant qu'eux ; ensemble, leurs jeux féroces détruisent la planète. Aujourd'hui, par exemple, un nombre restreint de personnes, dieux atroces de l'Olympe contemporain, détiennent autant d'argent que la moitié

misérable de l’humanité. Depuis les Lumières, éteintes à Hiroshima, depuis l’arc et la canonnade, nous savons que la science, la meilleure et la pire des choses, peut nous amener, par ses innovations, ou à construire la paix ou à fabriquer des armes de destruction massive.

Ces maîtrises royales entraînent donc souvent des massacres d’innocents. L’Épiphanie émet une lumière décisive dont le double sens, paisible et criminel, éclaire nos décisions et nos actes, nos heurs et nos malheurs, notre projet d’histoire et notre liberté de choisir. Point chaud, certes, mais qui brille et brûle. Brille de sainteté rare et brûle d’énergie.

Méfions-nous des puissances savantes.

Point chaud à Hiroshima

Menacée, temporaire, joyeusement incarnée, ma vie découla d’Hiroshima. Ce jour de colère là, femmes, enfants et vieillards japonais furent transformés par milliers en torches vivantes par un aviateur porteur d’un cadeau venu d’en haut, nommé « *little boy* », « petit enfant », la bombe atomique, elle aussi à l’état naissant. Noël, nouveau-né venu du ciel ! Quelle Épiphanie, quel massacre d’innocents !

Dans l’avion assassin, le pilote, sans doute, ne tenait, dans la tragédie, qu’un rôle d’ange intermédiaire ; peut-être même aussi Harry S. Truman, président des États-Unis, qui, d’une cruauté sans nom, décida des deux bombardements. Mais que dire des physiciens vedettes qui, méditant et calculant dans la paix, le calme et l’abstraction la plus pure, mirent au point dans le désert du Nevada la première arme massive pour détruire autant d’humains ? Qu’inconscients quoique savants, ils ne savaient pas ce qu’ils faisaient ? Que dire alors de leurs confrères, qui, conscients depuis Nagasaki, ne cessèrent d’amplifier cette force destructrice, pour accéder à l’arme thermonucléaire, dite bombe H ? La physique mathématique et ses Lumières descendirent sur la terre une nouvelle fois, mais pour calciner de feu des milliers d’innocents.

Je crus revoir, ce jour-là, le soleil de Josué sur lequel débattit le procès de Galilée ; quelques spécialistes du meurtre en grand

nombre l’avaient, en effet, arrêté pour en précipiter le feu sur leurs frères ennemis. Quoique mon corps vécût loin de ce point chaud, mon âme brûlée, ma tête retournée naquirent ce matin-là. J’ai vu le jour sous cette lumière « épiphanique ».

Baignée d’idéologies criminelles, l’époque de mon enfance ne cessa de montrer ce que peut coûter en vies humaines la descente du soleil sur terre, d’une équation admirable vers une arme tueuse, de ce petit enfançon nouveau-né vers le massacre d’innocents, de la théorie savante vers la pratique politique, socialiste ou nazie, bref, du pouvoir spirituel dans le temporel. Rien de plus malaisé à maîtriser que le point chaud d’Incarnation. Tel un halo, il peut faire tache d’huile salvatrice ou exploser en tous sens.

Équivalent laïque de l’Épiphanie

Populaire dans des pays de langues latines, cette fête religieuse évoque donc l’intersection temporelle, le nœud du lien entre les trois découvertes ioniennes, or, sciences et langues, et cet âge axial qui, par le même siècle, traversa d’un coup l’Eurasie. Cette lame immense s’arrêta en Grèce justement, avec l’émergence de la philosophie, d’abord présocratique, avant de s’épanouir avec, notamment, Platon, Aristote, Épicure, Plotin, d’autres encore.

Il paraît difficile de séparer, en ce moment de naissance, les inventions de physique ou de géométrie, auxquelles mon commencement fait droit, en les décrivant comme des points chauds, et l’apparition de la philosophie, autre point brûlant. Lesdits présocratiques se nomment aussi des physiciens, et Thalès, je l’ai dit, inventa, dit-on, le premier théorème, qui, de plus, porte son nom. Tout le miracle grec, sciences et philosophie confondues, marque donc, à nouveau, l’intersection temporelle entre les trois découvertes ioniennes, or, sciences et langues, avec l’extrémité occidentale de l’âge axial. Le miracle grec, celui d’une abstraction sans dieu, peut passer pour une autre Épiphanie. Renan n’a pas eu à traverser une distance considérable pour, quittant Noël en Palestine, nommer miracle ce second, sur l’Acropole. Pourquoi ne pas les appeler « bonnes nouvelles » ?

Éclair et point chaud : illuminées par le Soleil, hors de la caverne, les idées platoniciennes descendent sur la terre. Elles portent en elles la totalité du monde virtuel, l'intégrale de l'abstrait ; elles promettent donc l'ensemble des sciences. Et, comme les idées sont filles des idoles, celles-ci se trouvent souches. Platon décrit fort bien le chemin foudroyant qui conduit de l'idée de table à telle table. Toutes choses seraient-elles des points chauds ? Par Galilée, la physique mathématique donnera plus tard une réalité positive à ce chemin vers les choses.

Tout ce qui précède touche au *cognitif*. La connaissance *objective* débute par un court-circuit entre un autre monde et le nôtre. Mais un point chaud peut aussi donner lieu à la naissance du *subjectif*, donc de l'individu, et du *collectif* aussi bien, donc à l'émergence d'une communauté.

L'individu transfiguré

Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et il les conduisit à l'écart sur une haute montagne. Il fut transfiguré devant eux ; son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. Et voici, Élie et Moïse leur apparurent, s'entretenant avec lui. Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici ; si tu le veux, je dresserai ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie. » Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit. Et voici, une voix fit entendre de la nuée ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le ! » Lorsqu'ils entendirent cette voix, les disciples tombèrent sur leur face et furent saisis d'une grande frayeur. Mais Jésus, s'approchant, les toucha, et dit : « Levez-vous, n'ayez pas peur ! » Ils levèrent les yeux, et ne virent que Jésus seul. Comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur donna cet ordre : « Ne parlez à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité des morts. »

Les disciples lui firent cette question : « Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'Élie doit venir premièrement ? » Il répondit : « Il est vrai

qu'Élie doit venir et rétablir toutes choses. Mais je vous dis qu'Élie est déjà venu, qu'ils ne l'ont pas reconnu, et qu'ils l'ont traité comme ils ont voulu. De même le Fils de l'homme souffrira de leur part. » Les disciples comprirent alors qu'il leur parlait de Jean Baptiste.

Matthieu, 17, 1-9.

Le soleil ne brille plus dans le tétraèdre ou la pyramide, ne brûle plus dans le *gnomon*, mais illumine une personne. La lumière cognitive n'émane plus de l'objectif mais éclate dans le subjectif. L'éclat de l'Épiphanie se transporte, pérenne, au sommet de la montagne. Plus tard, la Passion massacrera cet innocent. Je vois Jésus renaissant, transfiguré d'intuition, méconnaissable, aussi droit et connaissant que la tige d'un *gnomon*, et les apôtres, terrassés, gisant autour de ce puits de lumière.

*Point chaud de l'*ego

« Il n'y a plus ni juif ni grec, ni homme ni femme, ni esclave ni citoyen… » Saint Paul délivre les humains de leurs appartenances, qui les emprisonnent et les figent ; il les délie et les personnalise. Alors, par Jésus-Christ, je suis en contact direct avec Dieu. *Ego credo*, c'est moi qui crois ; mieux, cette foi crée le moi.

De sa masse inerte de marbre, sainte Thérèse s'élève en extase. Elle reçoit le feu, comme une lame, dans le corps. Elle existe, puisque extase et existence s'élèvent des mêmes racines ; elles disent une chose analogue. Le saint devient un point chaud entouré d'un nimbe ou d'un halo brillant. Je m'extasie donc je suis.

« L'an de grâce 1654, lundi 23 novembre […], depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi…

FEU. » Ainsi Blaise Pascal commence-t-il le fameux *Mémorial* dont il ne cessa de porter une copie sur la poitrine, comme une carte d'identité primitive. Le point que le feu brûle, l'antique *puteal*, se déplace, quitte la terre pour rejoindre le corps, à l'endroit du cœur. Car « c'est le cœur qui sent Dieu et non la raison ». Qui suis-je ? Ce *puteal*.

L’art et l’au-delà de la figure

La brûlure volcanique du point chaud éclate au milieu du front et sur l’avant-bras de Jérémie ou sur le mur derrière le profil du Christ, devant les disciples d’Emmaüs. Rembrandt peint le court-circuit étincelant produit par l’autre monde descendant comme un éclair sur celui-ci. Les figures de ces deux tableaux semblent s’évanouir au regard d’une telle lumière dont l’éclat les transfigure ou les efface.

Dans la scène même de la Transfiguration, Raphaël montre, dans le bas de sa toile, des hommes aveugles à ce qui se passe, sauf un enfant dont les yeux morts font signe et voient ce que, tout justement, nul ne voit, le haut et la scène qui figure ce qui transcende la figure. Loin de représenter du visible, la peinture dite classique, au moins ses chefs-d’œuvre, tend ainsi à faire voir l’invisible ; ce ou ceux que nous ne pouvons ni ne savons reconnaître. Pourrais-je nommer ce tableau de Raphaël une méta-toile, comme la matrice de tous les chefs-d’œuvre, la souche, la source d’où jaillit cette recherche de rendre visible l’invisible ?

L’autre monde descend sur Jérémie ou sur les pèlerins d’Emmaüs comme il se révèle et parle dans *L’Annonciation*, chaste et muette, de Fra Angelico. Le succès populaire de *L’Angélus* de Millet ne vient-il pas de ce que la toile fait voir et entendre ce qui descend, absent des figures, sur les deux paysans prieurs ?

Génialement représentée, la figure exprime ce qui n’a pas de figure. Qu’une œuvre d’art se connecte à ce point chaud et les siècles n’ont pas de prise sur elle, inusable comme le théorème de Thalès ou la fête d’Épiphanie.

Air et feu

Ce même feu peut-il aussi descendre dans le collectif ? Le fondre solidairement ? Le faire durer longuement ? Le généraliser vers l’humanité ?

Le jour de la Pentecôte, ils étaient tous ensemble dans le même lieu. Tout à coup il vint du ciel un bruit comme celui d’un vent impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Des langues, semblables à des langues de feu, leur apparurent,

séparées les unes des autres, et se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis d'Esprit-Saint, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer.

Actes des Apôtres, 2, 1-4.

Conforme à la tradition juive sur la révélation en haut du Sinaï, que l'épisode renouvelle en le multipliant, l'image du feu matérialise la Voix divine. De ce lieu rayonnent les langues du monde : les apôtres se mirent à parler « en langues », tout le monde les comprend ; mieux : tous les groupes, toutes les sociétés naissent de cette fédération, inspirée par une idéologie féroce envers les autres ou tolérante et altruiste. La Pentecôte inverse la Passion : ou tout le monde se réconcilie en tuant la victime ou la même victime, redevenue divine, fédère tout le monde.

Or nul jamais n'a ouï orateur aussi multiple que l'apôtre de Pentecôte ; cela s'appelle un miracle. Non. Que celui-ci, maintenant, se retourne, se saisisse d'une craie pour écrire au tableau noir un système d'équations différentielles dont il vient de trouver les solutions ; devant lui, un amphi de mille mathématiciens venus du monde et de langues différentes prend des notes et acclame l'inventeur, debout. Que celui-ci, maintenant, se saisisse d'une baguette et trouve, devant lui, un orchestre formé d'autant de locuteurs divers ; il leur distribue des partitions et chaque exécutant, quel que soit son dialecte propre, participe à la symphonie en jouant de son instrument. Le public les acclame, debout. Dans les deux cas, tout le monde a compris, le miracle a eu lieu.

Vive la musique et les mathématiques, toutes deux douées d'universalité. Neuves saintes écritures ?

Deus absconditus

Pouvons-nous bâtir le point chaud dont je parle, ce *puteal* ? Voici.

Caché, Dieu s'absente-t-il dans son Royaume, hors de ce monde ? Ou bien : l'ubiquité divine s'éclipse-t-elle dans le volume quasi vide de l'Univers en expansion qui la montre en tous ses points sous l'immense apparence du manque ? La plus ténue des

minuscules particules dissimule-t-elle ce défaut de Dieu, voile-t-elle son absence transcendante ? Présent partout, infiniment, il ne se présente nulle part. Transfini continu comme un point de la droite réelle, unique et sans parties comme lui. Point ou signe, dit Euclide, au début même des *Éléments*.

Pourtant, voici plus de deux mille ans, il s'incarna, prétendent les chrétiens. Une gigantesque contraction réduisit, resserra, tassa l'universelle absence de Dieu en un lieu d'une densité surnaturelle, où gisent son corps et son sang immanents. Présent ici et fini. Absent le premier, là le second ; l'un virtuel, dilué jusqu'au vide, manquant et là partout dans le global du monde ; l'autre réel, concentré jusqu'à une incomparable densité, présent ici, dans ce local même.

Archaïque, simple et incompréhensible, leur vieille relation filiale ou paternelle s'éclaire, ici, en un rapport puissant, subtil et rationnel, une dualité qui se déploie entre universel et singulier, global et local, une immensité infinie et un ici ponctuel et fini, entre le virtuel et le réel, l'absent et le présent. L'autre monde ou sa globalité frappe un lieu quelconque, dense et concentré, du coup, parmi les localités de celui-ci. Le point chaud se nomme, ici et de nouveau, Incarnation.

Être

Aux temps de la Réformation, catholiques et protestants s'affrontèrent sur la question de la Présence Réelle : le pain et le vin consacrés dans l'Eucharistie *sont*-ils réellement le corps et le sang du Christ ou ces aliments se réduisent-ils à des symboles seulement ? Sous des dehors abstraits dont peu de gens aujourd'hui chercheraient à débattre, cette querelle, d'une abyssale profondeur, puisqu'elle met en question le sens même du verbe *être*, si usité, parce que et quoique nul et global, omnipotent et zérovalent, eut des conséquences exquises, notamment sur l'attitude culturelle de populations entières par rapport au commerce et à l'argent : ce dernier a-t-il une valeur réelle ou se réduit-il à un symbole virtuel ? Préférez-vous la terre au commerce, l'or au papier-monnaie, la chose à la convention, la présence réelle au signe vide, bref ce

monde-ci à l'autre, virtuel ? Paradoxale, car elle favorisa plutôt le symbole, la richesse des nations dépendit vite de ce choix.

Temple

Mais elle eut aussi des conséquences décisives sur l'habitat, je veux dire sur l'existence et la signification des édifices religieux, ces bâtis où nul n'habite et où des foules se réunissent. Comment définir et dessiner un temple, par exemple ? Issu du verbe grec τεμνω, *temnô*, qui signifie couper – à l'inverse, le mot a-tome décrit l'insécable, que l'on ne peut plus diviser – le temple découpe et définit un lieu sacré parmi l'espace profane. De nouveau, un *puteal* ?

Revisitez le partage dessiné à Jérusalem par exemple : parvis des gentils, encore laïque, suivi du saint, déjà plus sacré, enfin le saint des saints, réservé au seul Grand Prêtre et abritant l'Arche de l'Alliance, gardée par deux Chérubins ; ici, la découpe suit une séquence croissante de plus en plus dense. Et comment définir une synagogue ? Comme un lieu de réunion : ce que signifie, de nouveau en grec, son nom même.

Avant ou après la Réforme, qu'importe, une cathédrale, par exemple, n'est pas un lieu de réunion, où se rencontrerait, temporairement au moins, un groupe de fidèles, ou, plus longuement, un chapitre de chanoines, ni un lieu sacré découpé parmi une terre profane, mais une construction où habitent, en permanence et de fait, un corps et son sang présents réellement. Gothique ou romane, elle *est* le lieu de résidence du Christ lui-même, charnellement là.

Question, à la fois théologique et architecturale, maintenant : comment bâtir la maison où habite le Dieu vivant, réellement présent, soit le lieu où se concentre, humble, petite, infiniment concentrée, quasi atomique, l'ubiquité divine répandue partout et toujours dans l'univers, le Dieu global dans le corps de l'Incarné infinitésimal ?

Raison, énergie

L’Occident philosophique ne cesse d’admirer les proportions des temples grecs, triangles des frontons et colonnes parallèles, dont la rigueur élève dans l’espace la sérénité de la géométrie et l’harmonie de la raison. Qui *est* là ? Le *logos*, ce dernier terme signifiant verbe ou parole, certes, mais surtout, chez les Grecs, eux seuls et leurs successeurs, raison et proportion, *ratio vel proportio*. De *l’information*.

Pourquoi, soudain, la voûte romane, pourquoi le cintre de l’arc gothique remplacèrent-ils, de leurs courbures, ces perpendiculaires ou obliques antiques où la géométrie descendit ? En raison de la concentration déjà décrite. Le lieu ponctuel de cette présence réelle recueille et ramasse, quasi a-tomiquement – ce n’est pas un temple –, l’univers total, gigantesque, de l’absence divine. Dieu vivant ici même, cela signifie que la puissance ubiquiste répandue dans toute la création se concentre en une boîte noire infinitésimale où règne une densité surnaturelle dont la pression intègre, accumule une telle *énergie* qu’elle éclaire, qu’elle brûle, qu’elle se trouve toujours sur le point d’exploser pour envahir à nouveau l’univers. Big bang, je l’ai dit ! Soleil, une fois encore, dans le bâti de feu ! Vite, jeter des volumes, des tonnes énormes de roches pour maîtriser cette déflagration. Alerte à cette bombe atomique ! Elle souffle l’intérieur de la construction.

Si le temple grec se compose de rectangles calmes, à la mesure sereine d’une raison rythmée, accessible et finie, quoique hantée secrètement par des diagonales irrationnelles inquiètes, la cathédrale chrétienne se courbe sous la poussée volcanique de ce souffle foudroyant. Temple grec de raison froide, cathédrale point chaud, que dis-je, brûlant, incendié, explosif. Dès le Moyen Âge, le volume enfle, monte et gonfle sous l’effet d’une déflagration dont la puissance terrifiante émane de la tente-tabernacle, au centre haut de l’autel. Comme irradient les ardillons du gothique, les rayons de l’ostensoir ou les couleurs de la rosace, en toutes directions rayonne la commotion de la bombe, d’un centre ponctuel, réel et immanent, vers la totalité de l’espace vide ; le bâti alentour s’en trouve courbé en cercle, ogive ou coque de nef, soufflés de cet énorme ébranlement ; des contreforts, des arcs-boutants aident à combattre l’écroulement possible, produit par cette explosion pérenne et

virtuelle, menaçante. Oui, vite, entasser des parois de pierres épaisses, aux églises de campagne ou dans la nef des collégiales, pour que leur poids gigantesque piège, conserve, tente de maîtriser la force de cette détonation, comme si leur pesanteur cherchait à équilibrer la puissance éclatante de la grâce.

De leur lueur bleue de forge, de leur éclair rouge de fournaise, de leur éclat incandescent et polychrome de volcan, les vitraux que traverse la lumière nucléaire issue de cette fulmination éblouissent. On dirait que s'embrase, dedans, la caldera d'une éruption à coulées de laves écarlates, rutilant par la rosace.

Nous appelons « tabernacle », c'est-à-dire « tente », ce minuscule habitacle, car nous savons que, au commencement de l'ère, toi, Juif, errais en Galilée, misérable et sans maison, comme tes ancêtres passèrent le désert, cherchant, toi aussi, la Terre promise ou le Royaume hors de ce monde. Ne quitte pas la nef de pierre que nous venons de construire pour toi. Habite enfin, ne nous abandonne pas, ne reprends pas ton errance nomade dans le monde énorme dilué de toi d'où ton Père, ubiquiste, s'absente. Je t'en prie, reste avec nous car le soir tombe, dîne avec nous réellement présent, ne t'expanse pas dans l'univers en une absence immense, comme celle de Dieu, pourtant partout présent. Dans ce tabernacle, sous ces pierres en masse ronde ou ogivale, nous abritons ta puissance virtuelle formidable.

Image : un autre puteal*, un autre tabernacle*

Dessinez, je vous prie, les deux branches d'un angle quelconque. À quelque distance du sommet, veuillez tracer une droite qui forme un triangle et le ferme. Laissez ensuite glisser ce nouveau côté le long des deux premières branches. Il s'amenuise à mesure qu'il s'approche du sommet.

Tracez maintenant une bissectrice de cet angle et faites-la tourner parmi l'ouverture de l'angle ; toutes ensemble coupent, à leur tour, le troisième côté, variable en diverses longueurs. Tout se passe comme si cet éventail mouvant permettait d'aligner, de compter même, les points de ce côté, lui-même mouvant. Il vient de là qu'il

existe autant de points sur les côtés longs que sur les courts. À une limite inimaginable, on peut dire qu'il y a autant de points au sommet que sur un troisième côté, de longueur immense.

Un point n'a pas de parties, écrit Euclide, grec, au commencement, déjà cité, des *Éléments*. Un point contient une puissance transfinie continue de parties, dirait Cantor, à la fin du XIXe siècle. Qu'est-ce que l'infini, annonçait-il. Un ensemble dont les parties ont la même puissance que le tout.

Deux retours au *puteal*. L'un, mathématique : le transfini se concentre vers un point d'accumulation dont nous ne pouvons avoir d'intuition. L'autre, ecclésial : l'ubiquité s'amenuise, s'incarne, se concentre en un lieu d'une densité surnaturelle : monde, cathédrale, tabernacle, hostie. Quant au mouvement inverse, du minuscule vers l'univers, je l'entends comme une formidable explosion, comme un incroyable big bang ; à faire se courber les pierres elles-mêmes, à incendier d'éclats les vitraux, à baigner de flammes les rosaces.

Cathédrale en détresse

Avant que la violence ne la traverse de ses spasmes, l'une des plus grandes villes du monde s'étale sous le Popocatépetl, volcan éveillé dont le dôme fumant la surveille, du haut de ses neiges, sans qu'aveugle elle le voie, noyée sous la brume de sa propre pollution ; assujettie à des séismes féroces, elle s'enlise, de plus, sans espoir, dans le vieux lac de Tenochtitlán, mal comblé, où ses bâtiments s'enfoncent lentement. Le point chaud l'attire vers l'abîme. De marbre, le palais des Beaux-Arts y descend de trois centimètres par an ; pour y entrer, les visiteurs plongent en une crypte par des escaliers que montaient leurs parents. Tout le centre branle, les murs des rues y donnent vertige et mal de mer. Cité où la nature devance toute politique, le feu, l'air et l'eau menacent la terre de Mexico.

Bâtie à côté, mais aussi à l'aide des pierres du temple découronné dont la splendeur trônait au centre de l'ancienne capitale aztèque, l'immense cathédrale à deux tours et deux façades, chef-d'œuvre de la chrétienté, entre en naufrage elle aussi. Envahie d'une forêt d'échafaudages métalliques, traversée, du haut de sa voûte à ras de

terre, par un câble d'acier dont le plomb, énorme, semble s'écarter de la verticale, en une fausse perception ; son sol, ici, fuit vers la gauche, là penche à droite, ailleurs court et glisse en avant ; retables inclinés, statues penchées, crevasses et lézardes en arborescence marquent qu'elle se casse avant de plonger. Quelques ingénieurs de génie civil tentent de la sauver, en y injectant du béton en sous-œuvre, mais les sapes du métro, autre tonnerre souterrain, contribuent encore à la miner. Tanguant, roulant, donnant de la bande, elle mérite, mieux que ses sœurs, le titre maritime de nef. En détresse ; l'horizontale perdue sous des masses mal réparties, les murs délités par les frissons du sol, les peintures et dorures sculptées cachées par mille étais de fer…, des tirants d'acier près d'exploser les relient encore entre eux. Symbole et résumé de la cité, la grande cathédrale se tord de souffrance ; s'arrachera-t-elle à son destin chthonien ? Non, elle mourra. Quand ? De quelle accalmie jouis-je parmi quel ouragan millénaire, pour en visiter les parties ouvertes, préjugées moins dangereuses ? La grande carcasse lutte en attendant sa fin inévitable.

En écart à l'équilibre, elle vit. Elle succombe mais résiste à l'explosion.

Sur la même place en rectangle, trois lieux se font face : dans le coin qui sépare la cathédrale du palais présidentiel, entourée d'un marché populaire avec ses cris, ses couleurs et ses odeurs en nuage mélangé, la pyramide, aujourd'hui en ruine, mesurait, marche à marche, voici à peine quatre cents ans, la gradation des temps vers la venue à venir de Quetzalcóatl, le serpent à plumes à visage de vieillard. Les Aztèques savaient-ils donc, avant nous, que les oiseaux sortent des reptiles et que le *sapiens* achève cette évolution ? Avaient-ils juché cette découverte au sommet, comme il sied, d'une échelle temporelle ? Comprenons-nous cette horloge dressée, cette lignée, ce *gnomon*, ce compte-temps connaissant des vivants ? Les civilisations qui nous précédèrent et que nous détruisîmes inversaient-elles notre progrès ; commencèrent-elles par connaître la vie, alors que nous n'en finissons pas de l'ignorer, alors que nous ne cessons de la détruire ? Cette représentation en pierre du jaillissement vertical du vivace suivant sa durée, le voici

recouvert, aujourd'hui, de mort historique et d'oubli. Mais ne l'alimentaient-ils pas, eux aussi, du sang et de la chair de leurs horribles sacrifices, de massacres d'innocents ? Le point de contact entre l'invisible et le visible se tenait en haut, dans le corps du supplicié, autre figure du crucifié au sommet du Golgotha.

D'un côté, donc, de ce temple conquis par qui en savait alors peut-être moins que sa conquête, le palais présidentiel montre, derrière sa façade longue et monotone, des fresques dont les tons criards relatent les triomphes de la politique en représentant, au sommet, un Marx en Dieu tout-puissant, barbe en gloire dominant une foule peinte, mime vite périmé de la Sixtine. De l'autre, la cathédrale s'enlise sous l'action tellurique. Sur le reste du rectangle s'ouvrent des boutiques et des restaurants ; de leur terrasse, l'on contemple l'une des plus belles places du monde, grouillante et vivante sous la trace de trois morts : les sacrifices humains des Aztèques en haut de leurs édifices, l'oubli politique et le naufrage général des bâtiments dans les tremblements de guerre et de terre.

De ces morts, laquelle craindre ? Redouter la présidence, son pouvoir, les coloris de ses portraits, sa police corrompue qui tue dans la rue, en s'exposant moins que les malfrats, ou la cruelle puissance mondiale d'argent et d'armée qui, pire que le volcan et non loin vers le nord, entretient la misère de ce pays riche et veille à ce qu'il reste en dehors de l'histoire qu'elle domine en continuant ses exterminations ? Frémir de terreur devant la cime de la pyramide où le prêtre revêtait la peau de la victime qu'il venait d'écorcher vive ? Supputant le temps de son effondrement, frissonner d'angoisse d'entrer dans la cathédrale ? Marx a déjà rejoint Moctezuma et Cortés sous terre où la cathédrale accompagne lentement la pyramide et le palais, puissances en équilibre instable sur la viscosité du lac. Le temps tue la mort et la mort tue le temps.

Désormais trop vieux pour avoir peur des hommes et des noms, j'aime plutôt le feu, l'air, l'eau et la terre, volcan, lac, brise, séismes. Mexico délivre de la politique : aux cimes du pouvoir, les places, peu à peu, se vident. Certes, les contreforts de la cathédrale ne la protégeront pas longtemps de l'enlisement, mais je connais, car je l'imite, son combat désespéré ; j'habite, comme elle, ce reste labile de temps, fiché comme l'épine d'un coin dans les siècles des

siècles, je loge dans la même inclinaison fragile, suspendu comme le pendule et inquiet du même écart, me retiens de glisser avant d'étouffer dans la compacité de la glaise ; penchés, mes murs craquent, ma voûte se fendille ; je hante cette bâtisse et participe au vertige de sa bataille vitale ; mes pieds s'équilibrent sur ses horizontales obliques, mon squelette s'érige le long de ses verticales penchées, mes côtes tremblent avec ses lézardes, mes os se dressent comme les poteaux de fer, mes muscles se tendent avec ses contreforts bandés, ma tête se coince dans son dôme abîmé, nos deux vaisseaux jumeaux chantent d'allégresse de ce long vacillement, ô mon corps de Samson dont la force bouscula les colonnes du temple ! Quel secret nous fait, elle et moi, exploser de vie, éclater de puissance et de joie ? Mon émotion, vrai mouvement, jaillit, verticale, de notre descente. La victoire éternelle de la mort recule devant le défi insolent de la faiblesse, pendant le temps bref d'une passion.

Que la religion triomphe et elle oublie la religion. En voie d'écroulement, agonisante, elle survit de ne pouvoir survivre ici-bas, car elle s'épure et ne devient religion qu'en délaissant droit et politique, pouvoir temporel, richesses financières. L'Église triomphera, sans doute, quand la Jérusalem céleste paraîtra, mais elle milite, maintenant et ici, comme moi, en faisant fête à la terre qui nous vainc à chaque combat.

Le Vendredi saint, la terre trembla. Sans doute, le bois de la Croix y perdit la verticalité de son axe et l'horizontal de ses bras. Construit sur la géométrie de cet arbre, l'édifice branle. Tronc lié à l'axe penché de la cathédrale, envergure renversée sur sa transversale inclinée, mon corps, prosterné, participe au crucifié. Douloureux, vivant mieux que mille riches et puissants, le Tiers-Monde comprend seul la chrétienté, la vie en déséquilibre, bref l'Incarnation, ici réalisée en un point parmi les plus chauds du monde, qui brûle de la rencontre entre le sol frémissant et les hommes inquiets, mais aussi de celle entre la présence réelle et le poids de pierres propres à la garder.

Séismes telluriques, événements historiques, tabernacle religieux, arcs-boutants d'architecture…, voilà des éléments ponctuant des temps fort différents.

Note. Les pages précédentes furent écrites longtemps avant l'incendie catastrophique qui dévasta Notre-Dame de Paris.

Durées comparées

Que l'on accepte ou non l'hypothèse de l'âge axial, reste que confucianisme, bouddhisme et judaïsme perdurent, je le répète, depuis trois millénaires, toujours actifs et révérés malgré vents et marées ; christianisme, deux mille ans ; islam, quinze cents. Géométrie, deux mille cinq cents ans ; physique, cinq cents… Durant ces longs intervalles, combien d'empires naquirent, fleurirent, déclinèrent avant de s'effondrer ? Pharaons d'Égypte, roitelets grecs et leurs cités, Empire romain, féodalité, Gengis Khan et Attila, Saint-Empire romain germanique, Normands, conquêtes espagnoles, provinces italiennes, Charles Quint, Roi-Soleil, Napoléon, Empire britannique, États-Unis, Chine…, j'énumère au hasard ce chaos de bricolages. Pendant le temps où ces existences frêles naquirent et disparurent successivement, les religions, puis les sciences ne cessèrent jamais de conditionner les collectifs de l'Eurasie, puis du monde, mieux, de modeler vie et cultures des femmes et des hommes.

La rencontre de ces deux temps, politique et religion, produit-elle, par son court-circuit, un point chaud, comme, à Mexico, la vie de la terre et celle de l'histoire font basculer par leur coïncidence palais, pyramide et cathédrale ?

Multiples horloges

À la vérité, l'horloge qui compte la durée de l'histoire, imprégnée par la politique et le destin des empires, ne suit pas le même rythme ni surtout le même *tempo* que celle qui battrait le temps des rites, mythes et conduites inspirées par les croyances, encore moins que celle des vivants traversés d'évolution, moins encore que celle de la terre et des plaques profondes dont les mouvements la transforment. D'où des questions concernant le temps ou la durée, au moins leur mesure, au plus leur nature.

L'ouverture de *L'Incandescent* date, localement, les choses vues face à une ferme des Alpes, devant laquelle une petite fille joue à la poupée. Acheté au village voisin, le jouet dure depuis quelques semaines ; l'enfant a fêté ses six ans ; ses grands-parents viennent de souffler leurs quatre-vingts bougies ; la bâtisse et ses murs ont soutenu le toit pendant quatre siècles ; les moutons, bœufs et cochons furent domestiqués au Néolithique, en même temps que d'autres espèces florales ; la montagne se plissa au tertiaire ; le soleil qui l'illumine atteindra sa nova dans quatre milliards d'années… L'espace local présente des temps feuilletés. Est-ce le même, pourtant ? Comment le compter ?

Je n'écris pas ces lignes dans le même tempo que le laboureur creusait les sillons de son aire rurale ; les nombres premiers n'apparaissent pas dans le même tempo que les nombres entiers, pourtant produits par eux ; les amibes ne mutent ni ne s'éliminent dans le même tempo que les dinosaures ou les humains… Les glaciers creusent-ils les vallées andines, alpestres ou himalayennes dans le même tempo que la mer trace ses phrases sur le littoral découpé de Bretagne ou d'Irlande, les plaques tectoniques se déplacent-elles dans le même tempo que l'expansion de l'Univers, la météorologie tressaute-t-elle, en somme, dans le même tempo que les Caprices lunatiques de Marianne ?

Je tiens donc pour impossible de lire sur le même compte-temps les rythmes, tempos ou durées des religions et des empires, tant leur évolution ne suit pas le même profil à la même allure et par des transformations analogues ; les unes millénaires et quasi invariantes par petites variations, les autres séculaires et d'une intense volatilité. Une autre compterait l'avancée ultra-lente propre aux plaques souterraines qui portent les continents, une autre encore l'évolution des espèces vivantes, etc. Certes, toutes entretiennent des rapports, mais soudains, mais inattendus, mais imprévisibles : voici alors points chauds, éruptions volcaniques, séismes, tsunamis en mer…, deux ou plusieurs horloges sonnent d'un coup la même date : désastre de Lisbonne, famines, hivers nucléaires…

Trajet des points chauds

Devrions-nous alors lire le temps à travers cinq ou six horloges au moins, comme empilées les unes sur les autres : celle, universelle et milliardaire, qui scande le Grand Récit, du big bang jusqu'à aujourd'hui ; celle, évolutive et de nouveau milliardaire, où les espèces apparaissent, fleurissent et meurent ; celle, millionnaire, qui compte la ou les vies des hominiens dont nous sommes ; celle, religieuse et millénaire, qui lança son balancier à l'âge axial ? Je compte, avec elle, celle des sciences, puisque, invariante à petites variations près, la géométrie demeure depuis son instauration, voici presque trente siècles ; je compte, avec elle, celle des chefs-d'œuvre artistiques, puisque *L'Odyssée*, Phidias et Praxitèle, certains masques africains, *Don Quichotte* ou tel concerto de Mozart ne prirent pas une ride au cours du temps ; celle, historique et séculaire, qui voit naître et s'effondrer quelques empires fragiles ; la mienne, enfin, la vôtre, personnelle et un peu plus qu'annuelle, lisible sur la montre que beaucoup portent au poignet, de maintenant jusqu'à l'heure de leur mort. Pourquoi l'histoire n'égrène-t-elle que l'un ou l'autre de ces temps ?

Le point chaud de maintenant

Comptés sur ces horloges, ils confluent sur le point de maintenant. Peut-on vraiment penser celui de l'histoire sans tenir compte d'une ligne qui traverserait les autres, milliardaires et plus longs ou quotidiens et plus courts ? Fascinés par nos jeux collectifs, si souvent cruels jusqu'à l'abomination, pourquoi oublions-nous les grands rythmes de l'univers, de la terre, du savoir et du destin, dont j'ai montré ailleurs que tous commencent et se lisent dans et par une écriture ? Chaudes, parfois brûlantes, toujours décisives, les intersections entre ces temps, en somme ces points chauds, peuvent-ils transformer notre vision de l'histoire ?

Pouvons-nous, en effet, penser l'évolution vitale sans tenir compte du passé milliardaire qui la précède et rend possible l'émergence de duplicateurs issus de molécules sans vie ? Que la durée de l'univers précède l'apparition, même improbable, des vivants ne peut pas ne pas influer sur leur naissance, leur développement et leur disparition, en leur imposant les lois nécessaires de la physique et de la chimie.

Que l’évolution vitale et sa durée précèdent, et de très loin, l’apparition des hominiens ne peut pas ne pas influencer l’émergence d’apprentissages et de cultures, d’abord animales, ensuite propres aux collectifs humains. Que la formation progressive, et tout à coup multiple, de cultures diverses, précède, à durées millionnaires, l’invention de l’écriture, et donc de l’histoire, cela ne peut rester indifférent à cette dernière. Que, par un espace grand, l’âge axial voie naître des conduites que nous reconnaissons comme religieuses et qui demeurent stables pendant des millénaires, alors que l’histoire suit et décrit dix fluctuations volatiles dans les politiques et les sociétés durant le même temps, ne peut pas rester indifférent à l’histoire elle-même. Le lien entre ces temps, où l’antécédent, immense, influence le suivant, bref, n’obéit certes pas à la loi logique : *post hoc ergo propter hoc*, je veux dire à un lien causal ; non, il s’agit plutôt de conditions statistiques floues, réelles, mais souvent cachées, d’autant moins repérables qu’elles viennent d’un passé lointain.

Temps et tempo

Dissertant longuement sur le temps, je viens de répéter trois mots : durée, rythme et tempo. La musique distingue les deux derniers. Le premier répète une même proportion ; toute valse, lente ou rapide, danse constamment à trois temps que nous pouvons jouer *adagio*, *andante*, *allegro*, *prestissimo*… Au rythme fixe s’associent des *tempos* variables. Le balancier de l’horloge et l’axe du métronome battent-ils le rythme, le curseur le long de l’axe donne-t-il le tempo ? Deux manières de compter le temps.

Ainsi, et rythmiquement, va le monde des choses. Le rythme sert de cadre à toutes, mais le *tempo* des galaxies diffère de celui des planètes, plus encore de celui des cristaux, plus encore de celui des vivants… Parmi ces derniers, les éphémères passent *presto* par rapport à nous qui passons *allegro* par rapport aux séquoias.

Horloge et métronome

Pour mesurer le temps, je quitte donc l'horloge pour joindre le métronome. Celle-là suit le tic-tac du balancier pour le traduire en grand sur son cadran selon un rythme quasi nycthéméral, à base six ou douze. *Rythmée, l'horloge est un métronome.* Les deux appareils utilisent le rythme pour analyser le temps. Or, l'horloge a cette faiblesse de ne pas marquer le tempo. Le curseur sur sa tige permet au métronome de varier sur lui de manière continue. Victoire de celui-ci sur celle-là !

En effet, dès que l'on compte le temps sur un métronome, que l'on considère une horloge comme un métronome partiel, que l'on pense le temps comme synthèse entre rythme et tempo, alors tout s'éclaire. Certes, ma vie dure moins que celle de la mer ou celle de la planète, mais elle suit un tout autre tempo : terre et eau tournent lent, je cours et pense allégrement. Matins et marées, pouls et respiration se succèdent au même rythme à deux temps, les uns *adagio*, les seconds *vivace* ; le virus de la grippe mute, *presto*, alors que les mutations qui firent de nous des hommes ont suivi un majestueux *andante*. Peut-on dire, alors, que j'ai vécu autant d'événements que mer ou virus, mais de façon plus serrée ? Par une estime fine, puis-je dire aussi que ma parole, que ma pensée courent plus vite que font mes poumons et mon cœur ? Tel vit intense, l'autre paresseux. Intimes ou somatiques, mes tempos s'additionnent-ils les uns sur les autres, comme font ceux du monde, de la matière et des vivants ? Nous autres humains, vivons-nous autant d'événements que ceux qui scandent la durée de l'univers, des galaxies, océans, séquoias ou baleines… mais, par rapport à eux, *allegretto* ou *prestissimo* ? Sans cette communauté, comment les connaîtrais-je, pourquoi les aimerais-je ? Inertes, vifs ou *sapiens*, nous adhérons tous les uns aux autres comme des strates posées les unes sur les autres.

Être et temps

Périodique, tout *étant* bat le même rythme, chaque *existant* diffère de tempo, c'est-à-dire de fréquence. Universel, le premier permet de conserver l'existence, puisque son ordre élémentaire résiste à l'entropie. Car le rythme, tic-tac, à deux temps comme on dit, est un

ordre élémentaire et simplissime. Si et quand elle ne tourne pas, la toupie tombe ; en rotation, le gyroscope garde le cap, d'autant mieux qu'il tourne vite. Arrêtez leur battement, ils branleront vers n'importe quoi. Plus d'ordre, vide, chaos désordonné ou immobilité, plus de temps, plus d'étant ; que le rythme disparaisse et l'existence s'évanouit dans le hasard, le désordre et la mort.

Quant au tempo, sa fréquence rend singulières les existences matérielles, atomes ou molécules, vivantes, espèces ou individus, organes et tissus, vous et moi. Le temps dépend des circonstances – le rythme marque des stances sur un cercle –, les individus dépendent du *tempo*. À chacun sa fréquence. Rythme au cercle fermé ; tempo divers et ouvert. Résistant à l'entropie, le premier répond à la question : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Réponse : parce que tout est période. Variant sur la façon de s'opposer ainsi à l'entropie, le second ou la seconde satisfont au principe d'individuation : il existe ceci plutôt que cela.

Qui suis-je ? La synthèse des multiples tempos, qui entassent et composent, harmoniquement, leurs fréquences dans l'existence de mon corps. Santé ou maladie ? Harmonie ou dysharmonie de cette synthèse ? Mort ? Analyse ou décomposition de cette union. L'idée de reconnaître la mort comme un électroencéphalogramme plat me plaît d'autant mieux qu'elle définit toute existence comme une fonction périodique, même complexe ou chaotique, comme si la platitude marquait la fin de ses vibrations. Arrêtez les battements, s'ensuivent le désordre, le hasard, la mort, l'inexistence Tout *étant* lutte contre l'entropie, chaque *existant* lui résiste à sa manière propre. Rythme essentiel et universel ; tempo existentiel et singulier. Tout est rythme, chacun son tempo. Tout étant est rythmé ; chaque existant suit sa fréquence. Ouvrez les oreilles aux rotations de la marée, des planètes, étoiles, saisons, ADN, corde musicale…, couleurs ou sons, vos sensations ; bavardage ou musique, vos signaux vibrent de leurs vibrations.

Tout est nombre, tout est *arithmos* ? Non, tout est *rythmos*.

Que le curseur du métronome se déplace continûment sur sa tige, cela montre qu'il existe autant d'individus singuliers que de points sur une ligne ; fortune transfinie des existants ! L'horloge ni le

chronomètre ne peuvent ni ne savent le montrer, d'où les mille erreurs que la philosophie commet en pensant le temps à partir d'une mesure platement chiffrée – Kant et la série des nombres –, ou la durée par rapport à l'entropie croissante – Bergson attend que le sucre fonde.

Pour mesurer le temps, l'horloge se révèle donc une machine pauvre, puisqu'elle ne dispose que de deux tempos : la fréquence du balancier, rapide, battant la seconde, et celle de l'écran, plus lent, suivant l'heure, le jour et la nuit, la rotation de notre planète. Très supérieur, le métronome peut indiquer toutes les fréquences possibles.

Nos désaccords, ignorances, mésententes et malentendus, découlent de ce fouillis existentiel de fréquences différentes. Miracle, lorsque je rencontre une connaissance ou un amour aussi allègres que les miens ! Oui, miracle, puisque l'immense multiplicité des fréquences diverses, la coexistence de ces tempos différents, devrait aboutir à d'intenses et multiples cacophonies. Nul n'a jamais joué *adagio* et *presto* ensemble. La difficulté de connaître ou d'aimer prend source en ce désordre. Cependant, j'existe comme somme ou synthèse de tous les tempos divers de mes organes et fonctions ; pourtant, la terre, le monde, l'univers même existent comme de tels accords et compositions entre des milliards de fréquences. Car si chaque *tempo* singularise cœur, poumon ou foie, il faut bien que tous ensemble s'entendent en un organisme rassemblé. Santé : accord des fréquences ; folie ou maladie : éparpillements. Galaxie, orage ou jeune fille, nous sommes tous des séries de Fourier. Impossible à définir, la vie, et l'univers, impossible à sommer, relient cette multiplicité, en harmonisent la cacophonie possible. Bilan : moi, les vivants, terre et ciel…, tous êtres rythmés, relions les choses entre elles en raison de la continuité qui unit la suite singulière de nos fréquences.

Le mime du monde

Ainsi fait le religieux. Comme l'univers, la vie ou le monde, il relie les choses, les vivants et les hommes. Noël en hiver, Pâques au printemps, calcul de l'épacte pour conjuguer les rythmes du soleil et

de la lune…, ses fêtes miment le rythme des saisons et des années, leurs diverses fréquences ; il mime, de même, les temps d'une vie : conception, naissance et mort du Christ, commémorés ; par les sacrements, il relie les temps de la vie courante : baptême au commencement, confirmation à l'adolescence, mariage à l'âge adulte, onction au voisinage de la mort ; rites, enfin : le commun pour les jours ordinaires, le propre pour les plus rares, les psaumes, les litanies, le chapelet, voilà pour les signaux, pour le Verbe parlé ou prié… Mimant le rythme du monde, le religieux en relie les tempos.

Le monastère dessine un modèle réduit, un résumé dense de toute la religion, en ce qu'il mime le monde, la vie et la personne. Matines, laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres, complies scandent les heures canoniques le long de tous les jours ; la clôture aveugle à l'espace alentour, ou même à l'espace tout court, pour unifier, pour densifier cet ordre rythmique, de sorte que le temps lui-même, en tant qu'il passe et coule, s'évanouit au profit de cet ordre périodique.

Lutte décisive contre l'entropie ! Et voilà que, là, revient notre vieux *puteal*, dont la cheminée ronde ouvre à qui entre dans ces temps rythmés, de prime à complies et de vêpres à matines, un avant-goût d'éternité. Local et bien dessiné, ce point chaud traverse les tempos du monde.

Dire vite deux points chauds. « Notre Père, qui Êtes aux cieux ». « Père » marque une génération ; « notre » dit une communauté ; « cieux » couvre le monde. En six mots, ce point chaud ponte, traverse, relie les vivants à la collectivité, puis à l'univers, réunit leur rythme commun et associe leurs tempos divers. De même, en son seul nom, Jupiter reliait le jour et le père, le monde et la vie, l'extérieur à l'intime, le naturel au culturel.

Ligne de points chauds

Pour estimer l'énergie des religions, j'ai choisi l'image des plaques tectoniques ; moins pour opposer le superficiel au profond que pour donner ce relief aux mille et un tempos des existants. Comme

plaque tectonique, lente, de l'histoire, vivace, la religion nous rattache ainsi, en continu, au Grand Récit du monde, à tous les battements rythmés de la matière et des vivants, terre et ciel, eaux et feux, uns et autres. Ainsi, de son tempo, assure-t-elle la transition fluide entre l'universel et le singulier ; divine, car elle nous dépasse ou nous fonde ; humaine, parce qu'elle ne cesse de nous solliciter ; je veux dire par là qu'elle émeut le sol sous nos pieds. La religion relie mon cœur à la marée, mes poumons à la montagne, ma faim à la terre, mes émotions aux tremblements sismiques, le feu des volcans et des étoiles à la chaleur de mes membres, de mon sexe et de mes sentiments ; sa plaque brûlante relie aux autres mes amours et mes connaissances, elle relie ma vie au destin du monde et de l'humanité.

Cheminée du maintenant

Je reviens aux temps comptés sur chaque métronome : ils se dirigent vers maintenant et ici, en moi et hors de moi, et y aboutissent comme l'ouverture d'une cheminée, dont le parcours relie mille tempos. Je perds de vue tous les jours mes atomes de carbone et l'attraction sur laquelle je m'appuie pour courir et sauter ; les gestes des chimpanzés, mes cousins, qu'il m'arrive d'imiter sans le savoir, me deviennent peut-être parfois présents, comme la démarche un peu chaloupée de Lucy ; remontent plus souvent à la surface de la conscience les racines souches de ma langue et les rites criminels et fascinants du sacrifice humain ; je me souviens enfin mieux de la prise de la Bastille, commémorée en France tous les ans au mois de juillet ; et l'enfance revient fréquemment dans le souvenir. Ainsi puis-je carotter le présent comme font les glaciologues dans les inlandsis ; sur l'échelle extraite de ces profondeurs, je repère des couches en strates de plus en plus éloignées de la surface dont chacune suit l'un de ces tempos, terminaison d'autant plus enfouie que le temps dure depuis plus longtemps. Plus il plonge profond, plus, universel, il est long et lent ; plus il monte à la surface, plus, singulier, il est rapide.

Mais cet enfouissement dans un oubli de plus en plus noir ne signifie pas une insignifiance croissante, bien au contraire. Je ne

serais rien, je ne pourrais ni penser ni agir, l'histoire elle-même ne serait que du vent si ces temps souterrains n'en constituaient pas le fondement solide et pérenne : sans matière, chaleur, énergie, terre, vie, hominisation ni rites, sans l'ensemble de leurs lois ou dispositions, pas d'histoire collective ni d'existence privée.

Autrement dit, la lecture du temps sur le métronome enseigne une évolution temporelle globale, décalée, sans cesse reprise et réitérée, dont l'empan gigantesque et feuilleté transporte des éléments successifs en les modelant de son flux immense, dont le flot imprévisible et irrégulier bifurque et rencontre des plages inattendues, formées différemment, certes, selon leurs tempos, mais par un parcours à rythme constant.

Nous ne pouvons penser ni agir comme si nous n'étions pas faits de matière, comme si, ensuite, nous n'étions pas des vivants, puis des bêtes, comme si, plus tard encore, nous n'avions pas hérité de conduites et de pensées inscrites en nos mémoires culturelles profondes, bref, comme si nous n'étions pas, encore maintenant, des animaux religieux, sociaux et politiques, voués à cet autre monde que le Grand Récit modèle et rencontre. Nous vivons, je vis en et par ces mondes, multiples et moirés, issus, nous ne savons pas toujours comment, de ce Récit interminable et producteur de l'objectif, des collectifs, du cognitif, des subjectifs contemporains. Ces tempos empilés permettent de généraliser l'évolution darwinienne à l'ensemble de l'univers. Je suis, nous sommes matériels, vivants, culturels, religieux, historiques, personnels. Tout cela se lie ; tout cela se relie ; tout cela se relit…, mais sur le curseur d'un métronome mieux que sur le cadran ou le balancier d'une horloge.

Maintenant creuse sous moi ce puits, cette cheminée. Suis-je un *puteal*, suis-je un point chaud ?

Relire à nouveau le relié

Parmi cet empilement de tempos, où se situe la plaque où bat celui du religieux – et du scientifique ? Je la vois plutôt verticale : de celle, darwinienne, de l'histoire naturelle que courent les espèces, au-dessus de celle où commencent à battre les progrès de

l'hominisation…, vers celle qui scande la durée politique des villes et des groupes. Conditionnée par le bas, conditionnant le haut…, décisive donc pour la formation, l'originalité, l'orientation des cultures.

Or, que je sache, toutes les autres plaques sauf la sienne battent des tempos réels et distingués, alors que la sienne désigne un autre monde, global quant à lui. Virtuel, formel, éternel parfois…, cet autre monde fonctionne en ma, en notre connaissance pour lier, pour *relier* à ce cognitif, l'objectif, le collectif, émotif et le subjectif, comme une gigantesque accolade. Mythes et religions relatent, en effet, mais à leur manière, l'origine du monde et la venue des vivants puis des hommes, chantent plus ou moins leur destin et le sens de leur vie, de leurs communautés, de leur histoire, de leur intimité personnelle… Ils ou elles *relient* leurs plaques successives.

Ce lien, cette relation, ce nœud, cette couture, cette intégration, suture ou ligature, cette universalité… jouent une sorte de fonction matricielle, comme une synthèse. Comme un jet. Possible justement parce que, constant par le rythme, il traverse toutes les plaques et, divers, peut changer de tempo. Il suffit, alors, de découper ce jaillissement vertical, de le purifier, d'éliminer à cette fin émotif, collectif et subjectif, pour aboutir, par après, à des cognitifs spécialisés ouvrant exclusivement à la compréhension de l'objectif et à l'action sur lui.

Deux événements

Par exemple, plusieurs événements comme la visite des Rois mages, la nuit de Noël, ou l'institution eucharistique, le soir du Jeudi saint, au cours de la dernière Cène, la critique historique peut les considérer tous deux comme imaginaires, forgés de toutes pièces par des disciples fervents et peu soucieux de vérité factuelle. Qui donnerait tort à la pertinence de telles études ? Je leur fais confiance. De même, nul ne croit, que je sache, au voyage de Thalès au pied des pyramides ni au naufrage d'Hippase causé par la crise des irrationnelles. Qu'une éruption de l'Etna ait vomi une sandale d'Empédocle, passé son suicide, fait rire l'hyper critique et non sans raison.

Si, cependant, l'on relit trois ou quatre de ces circonstances comme je l'ai fait plus haut ; si l'on revisite l'événement eucharistique comme le dernier état d'une loi millénaire concernant le sacrifice et qu'il clôt une évolution qui, de l'oblation d'un humain à celle d'un animal, finit par la manducation d'éléments issus de la flore et non plus de la faune – je le dis plus loin –, alors il s'agit de points chauds où le tempo vif de l'histoire se superpose à ceux des religions et du savoir rigoureux. Soudain, elles interfèrent.

Points chauds

Comment, alors, qualifier cela qui n'est pas un fait avéré, ni un événement documenté, mais un mythe, mais un racontar sans fondement, qui n'est donc ni vrai ni faux, à l'aune de l'hyper critique, mais doué d'une aussi abyssale profondeur qu'une cheminée de volcan et d'une influence aussi longue que celle parcourue par son éruption et le refroidissement de ses laves ? Autrement dit, comment se fait-il qu'un événement qui n'ait jamais eu lieu puisse ainsi retentir à échelle millénaire ? Le voici donc plus important, au moins dans ses diverses commémorations, qu'un fait historique décisif, victoire des armées ou avènement d'un roi.

Nous ne célébrons jamais, en effet, la chute de Rome ni les dévastations perpétrées par Attila, mais beaucoup d'entre nous prient tous les matins, dans le silence des moindres chapelles du monde, devant cette eucharistie sans aucune consistance historique, mais beaucoup de pays latins fêtent la *Befana,* même si les Rois mages n'ont jamais existé ni visité la crèche… Des milliers de gens autour du monde calculent et démontrent même si les pythagoriciens n'ont jamais existé…

Comment un quasi-rien peut-il peser à ce point ? Il *relie* simplement tout le reste, comme un chef unifie de son geste les divers instruments et partitions d'un orchestre.

Légendes ou faits ?

Qu'est-ce, en somme, qu'un fait historique ? Un événement réel, qui a pu jadis changer le monde, mais que, désormais, tous ont oublié

sauf quelques érudits ou, d’autre part, une légende vague, tenace et pérenne qui recrute longtemps une foule fidèle, un événement reconstruit de toutes pièces, mais dont le retentissement dure pourtant des millénaires ? La bataille de Salamine délivre les Grecs du pouvoir perse ; mais que reste-t-il de ces deux puissances ? Scipion détruit Carthage, et Rome domine ; mais que subsiste-t-il de ces deux empires ? Or, de l’âge axial tout demeure quasi inchangé ; or, de la géométrie seules quelques lignes ont bougé.

À prendre le terme légende au sens positif qu’un cartouche approprié lui donne au bas des cartes : « comment il faut lire », comment il convient de déchiffrer les signes de ladite représentation, alors l’image des points chauds et de la cheminée reliant les tempos grâce à cette accolade verticale fait partie de la légende des siècles et des millénaires. Oui, ce légendaire a souvent plus de poids dans nos gestes quotidiens et nos cultures que les faits historiques dûment documentés mais dont tout le monde se moque.

Voilà les points où se relient les religions ou sciences, toutes deux plus basses que l’histoire de surface, voilà comment relire, pour les déchiffrer, leurs étranges légendes, revues ici comme j’ai cherché naguère à repérer les stances larges du Grand Récit.

Philosophie de l’histoire

Voici maintenant pour le mouvement global : comment la plaque profonde, lente et longue, entraîne-t-elle les continents historiques dont elle porte longuement le disparate temporaire ?

N’ayant du temps qu’une conception circulaire, les Anciens grecs ne connaissaient pas l’histoire irréversible, définie comme aujourd’hui. Les prophètes-écrivains d’Israël l’inventèrent pour deux raisons. D’abord, parce qu’ils annoncèrent le futur ; Dieu se réalise, en effet, peu à peu, dans et par le destin du peuple élu. Quelles autres cultures anticipèrent-elles ainsi leur avenir ? Alors le temps prend un sens. Il ne suffit pas, comme Kant le croit, d’aligner les nombres pour le penser, il y faut un projet global, plus ordinal que cardinal. Et ce projet, irréversible chez les Juifs, porte un nom : le Messie. Le peuple élu l’attend ; les chrétiens le reconnaissent dans la personne du Christ et attendent, eux aussi, son retour. Que Dieu

se réalise dans l'aventure du peuple qu'Il a élu remplit le temps de sens dans sa durée ; que ce même peuple attende le Messie lui donne un but et une fin. Voilà, en tout, la plaque profonde, la première et religieuse philosophie de l'histoire. Elle a un sens, par la constance du rythme.

Nouveau lien, nouvelle ligature : Joachim de Flore rêva la seconde. D'après l'Écriture biblique, dit-il en substance, Dieu le Père créa le monde ; son Fils y descendit, selon les Évangiles ; nous attendons une ère tierce, celle de l'Esprit à venir, puisque le Christ a vécu et parlé la Bonne Nouvelle, est mort, est ressuscité, a disparu. Le moine médiéval de Calabre plaque sur la durée le dogme de la Trinité. Rêva, ai-je dit, comme tout le monde le dit. *Relia* tout, cependant.

Reste, en effet, que, depuis lui, pieuse ou athée, spirituelle ou matérialiste, précise, fantaisiste, imaginaire ou prétendue scientifique, aucune philosophie de l'histoire ne manqua cette tierce partition ni de projeter vers l'avenir le règne de l'esprit, utopie pacifique ou société sans classes. Datant d'aujourd'hui les débuts d'un âge doux, j'avoue avoir cédé moi-même à cette tradition à trois tempos. Mieux encore : dans une étude savamment documentée, Henri de Lubac montra, non sans rigueur, cette permanence, cette invariance large par légères variations. De peau dure, ledit messianisme, sans cesse repris du Moyen Âge à Pascal et Bossuet, par les Lumières, Hegel ou Marx, traversa nos siècles. La philosophie de l'histoire s'attache à la plaque verticale des *religions* qui *relient* ensemble divers tempos. Car aucune d'entre les plaques rencontrées, purement spécialisées, ne dessine une aussi gigantesque accolade.

Gloria

Les générations innombrables qui, pendant des siècles et des siècles, psalmodièrent le verset terminal des rites et récitatifs du christianisme ou du catholicisme, *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto*, Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, ont-elles médité aussi longuement sur la phrase qui suit cette louange, *sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum*, comme il était

au commencement, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles…, dont l'énoncé déploie le temps depuis son début vers la suite, à jamais ? Distinctes et séparées, ces deux acclamations, dont l'une chante et loue la Trinité, dont l'autre décrit, en l'intégrant, la totalité des temps, se conjoignent, se conjuguent au moyen d'un mot : la conjonction *comme*, en langue française ; *sicut*, en latin. Les générations innombrables qui pendant des siècles entonnèrent cette acclamation se rendaient-elles compte de l'impossibilité de ce *sicut* ? Car il ne va pas de soi qu'aussi fragmentée soit-elle l'Éternité se distribue, s'éparpille dans le temps.

Cependant elles affirmaient avec solennité que la Trinité se conjugue, se conjoint à la durée du monde, des vivants et des hommes. La nomme-t-elle, lui ressemble-t-elle ? Oui, elle est *comme* elle, *sicut*. Cette conjonction les met-elle en contact ? Oui, quoique éternelle, la Trinité se développe dans le temps, ou, mieux, le développe, comme si elle le résumait ou le scandait, comme si elle le reliait, comme si elle le nouait, comme une triple accolade. Elle est comme lui, *sicut* ; il est comme elle. Et, comme elle, la durée se déploie en trois termes : Dieu au commencement, l'Incarné maintenant, l'esprit bientôt et toujours : *trois individus pour une seule personne* ; *trois étants pour un seul être* ; *trois tempos pour un seul temps*. La Trinité s'exprime donc ou peut se lire dans le Grand Récit de l'Univers des choses et l'Évolution des vifs, soit dans les commencements du monde ; maintenant, dans l'histoire charnelle du Christ et celle des humains ; toujours enfin, car l'esprit ne cesse jamais d'inventer du nouveau, de susciter des bifurcations, d'engendrer des émergences, de nous inciter à penser, aussi bien dans le processuel des choses et des vifs que dans les événements de l'histoire. L'intervention constante de la Trinité dans le temps fait de tous les « maintenant » des points chauds. Joachim de Flore a-t-il puisé son intuition en cette acclamation, ternaire deux fois et chaque fois reliée terme à terme ?

Aussi mystérieux que se présente ce *comme* ou ce *sicut*, reste qu'il traduit, transmet, transporte l'éternité dans le détail du temps, comme si elle y déversait son intensité. Le point chaud d'un maintenant fugitif et fragile brille et brûle d'éternité. Comment cela peut-il se faire ? Saurons-nous jamais comment la transcendance

éternelle peut descendre comme foudre dans les instants menus de l'immanence ?

Néanmoins, contempler ce miroir ardent – le temps comme image mobile de l'éternité –, contempler, dis-je, cette jonction, cette conjonction, cette comparaison, cette réflexion, ce trait d'union, ce lien, ce goulot, ce conduit, cet étranglement, cette cheminée, ce passage, ce couloir, ce torrent avalant, cette cataracte, cet éclair fulgurant dont le court-circuit aveuglant met en contact le contingent et l'immuable expose l'existence à l'extase.

Ensemencement multiple de points chauds, la nuit

Dieu se cache en de profondes ténèbres, aussi bien dans la nuit du monde, dont il s'absente de la science, qu'en la mécréance de mon âme ou l'ignorance de ma raison, écrasée par les contradictions au sujet de son existence, ou encore au sein du mystère noir qui m'attend après la mort. Dieu est retiré en ces obscurités.

Il arrive que, devant moi qui, vivant en Occident au vingt et unième siècle, jouis assez d'argent pour manger, boire et me chauffer, qui maîtrise un peu de savoir et de langue, s'allume, faible, une étoile, tremblante sur ce fond sombre ; je la suis et, au bout d'un périple qui dura ma vie, je parviens enfin, non point à la lumière solaire de midi, hors d'une caverne à la mode platonicienne, mais, pendant la nuit, à une crèche sombre au fond de laquelle vagit un nouveau-né, parmi bêtes et bergers, entre le père et la jeune accouchée, à peine décelables dans l'ombre de la grotte.

Alors, je commence à comprendre que la nuit n'est pas seulement le modèle de la connaissance mais celui de la naissance. Tout commence dans le noir – *noche oscura* –, l'infime et le ponctuel. L'étoile s'éteint à travers une aube encore sombre. Tout commence très petit, par des lallations vers le langage, par cette misère sans abri vers toutes les valeurs, par cette ignorance pastorale vers l'émergence d'une compétence, par un grain de sénevé promettant un arbre touffu, par un papillon dont le battement infinitésimal d'aile va déclencher un orage majeur, par le potentiel, le virtuel, presque inexistants, portant dans leurs flancs de nouveaux mondes, par l'inspiration subtile dont le souffle engendrera poème ou théorème,

par une abstraction absente vers l'explication de l'univers présent, par une empathie dont la bonté s'étend de mon frère, blessé gisant dans le fossé, à l'humanité mondialisée…, cette bonne nouvelle descend sur moi sans loi, ordre, précepte ni règle, en une surabondance disparate et fortunée, cataracte éblouissante et libre de lumière épiphanique. Nées d'un point brûlant infinitésimal, cette aurore de béatitudes, cette nuit étoilée aux milliards de galaxies et de constellations – atomes et mondes, cellules et organismes, notes et musiques, lettres et langues, éléments et systèmes, axiomes et géométries, individus et groupes…, les uns *reliés* aux autres par l'accolade déjà dite –, ces points chauds connectant à l'infini, comme sommets, le réseau de l'univers, transportent d'extase. *Coeli et terra enarrent universa mirabilia tua*…, les cieux et la terre narrent tes universelles merveilles.

Hélas, cette clarté surabondante et profuse peut à nouveau se fondre dans son fond aux épaisses ténèbres ; par exemple celles sous lesquelles des hommes sauvages en armes massacrent des innocents. Pour sauvegarder cette naissance improbable, ces vagissements d'un toujours nouveau-né, d'une violence dont l'énergie têtue, sans trêve renaissante, le précipitera plus tard vers le supplice, pour sauver cette mutation soudaine de l'élimination impitoyable par la société environnante, ses parents fuient, avec lui, en Égypte, pays que les Juifs comparaient, à l'époque, au Schéol, à un enfer d'aveugle obscurité mortelle, où Dieu, *absconditus* encore et toujours, réside et se cache. De nouveau, Il s'absente et je ne vois personne.

Roi privé de tout pouvoir, mage vierge de toute science, je dois reprendre l'errance.

Chapitre 2

RELIER LES HOMMES, VIOLENCE ET AMOUR

FAUX DIEUX : VIOLENCES ET MORT

RELIURE HORIZONTALE

GENÈSE DES LIAISONS

Selon un axe vertical, la religion relie le ciel et la terre, la transcendance à l'immanence, par une immense accolade. La religion relie aussi les humains entre eux pour former groupes, assemblées, processions, selon une dimension horizontale. Le christianisme nomme Incarnation le point chaud de leur intersection. Mieux : la communion des saints associe, chez lui, ces deux dimensions, dont l'une recruterait plutôt les sciences dures, dont la seconde reprendrait plutôt les sciences humaines.

Le chapitre qui précède court aussi vite que l'éclair qui tombe de haut ; à plat, celui qui va s'ouvrir avance lentement comme une marée envahit une plage large. Deux tempos. Première partie : *Allegro* ; *Andante*, la suivante.

LARMES DE SAINT PIERRE

Je cherche maintenant les sources d'où jaillit le mode que les collectifs adoptent pour se constituer. Sur un banc public, deux amoureux s'embrassent, tout le monde passe. Une altercation commence, voix et gestes, entre deux voyous, beaucoup les regardent ; qu'un accident grave provoque des victimes couchées dans le sang, tout le monde alors s'arrête et s'assemble. La violence et la mort relient le collectif. Le tragique est sa passion. Nos médias

exploitent cette tendance, en la nourrissant quotidiennement de cadavres et de morts.

A-t-on, de plus, évalué l'aptitude puissante du rire à recruter, réunir, bref relier un groupe souvent nombreux ? Ne distinguons qu'à moitié le comique du tragique, puisque le rire critique et méchant peut assassiner autant que la violence déchaînée, la morale restante bénissant le rire aimable et doux, dont l'aménité caresse. Cette demi-distinction peut même fonder une éthique : corriger les mœurs en riant, cette pratique dure depuis la commedia dell'arte jusqu'à *Morales espiègles.* Dans les deux cas, comique et tragique remplissent autant les gradins d'un théâtre.

Observons, pour commencer, de petits groupes en train de se relier, souvent au cours d'un spectacle violent où se décide une mise à mort. Élevons ensuite le point de vue et observons une foule, enfin dressons devant nous la carte du monde.

Petite assemblée pour commencer, premier tribunal.

Or Pierre était assis dehors, dans la cour. Une servante s'approcha de lui en disant : « Toi aussi, tu étais avec Jésus le Galiléen. » Mais il nia devant tout le monde en disant : « Je ne sais pas ce que tu veux dire. » Comme il s'en allait vers le portail, une autre le vit et dit à ceux qui étaient là : « Celui-ci était avec Jésus de Nazareth. » De nouveau, il nia avec serment : « Je ne connais pas cet homme ! » Peu après, ceux qui étaient là s'approchèrent et dirent à Pierre : « À coup sûr, toi aussi, tu es des leurs ! Et puis ton accent te trahit ! » Alors, il se mit à jurer avec des imprécations : « Je ne connais pas cet homme ! » Et aussitôt un coq chanta. Et Pierre se rappela la parole que Jésus avait dite : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Il sortit et pleura amèrement.

Matthieu, 26, 69-75

Plus saisissante chez Luc (22, 55-62), la même scène se développe devant un grand feu que l'on avait allumé dans la cour ; en l'apercevant à la lueur de la flamme une servante reconnaît Pierre.

Reproduit quatre fois dans les Évangiles – les Synoptiques presque dans les mêmes termes et Jean plus succinctement –, le récit du reniement de Pierre reste dans nos mémoires comme un moment humain, trop humain, de la Passion. Ce douloureux épisode a suscité bien des représentations peintes par le Caravage ou Rembrandt, des poèmes comme ceux de Charles Baudelaire et des motets comme chez Marc Antoine Charpentier.

Nuit au brasero

Isolé de la communauté des siens, Pierre suit son maître de loin, erre comme une âme en peine dans la cour du tribunal où l'Iniquité condamne l'Innocent ; avec quelques valets qui se chauffent devant la flambée d'un brasero, éperdu, il s'assied. Face au groupe frileux réuni dans la nuit froide, Pierre l'apôtre, tête des Saints, pierre angulaire de l'Église future, dès le premier mot, renie.

Bien que prévenu depuis longtemps, il renie trois fois le Christ. Pourtant nul ne le menace ; une servante lui pose juste une question ; puis une autre femme l'interroge, toujours de la même façon…, plus, peut-être, ce ridicule infime dont bien des gens si souvent m'accablèrent en se gaussant : ton accent montre ton origine ! Alors, quoique loyal, il ment ; pur, il se souille ; saint, il se damne. Cherchant à prévenir les rires méchants, il renie, victime du ridicule possible.

Cette histoire montre-t-elle la faiblesse de Pierre, exhibe-t-elle son péché ? Je résiste un moment à l'accusation répandue.

Les deux tribunaux

Regardons d'abord de tous nos yeux le groupe réuni autour du feu, parmi l'ombre de la nuit. Et prenons conscience que le récit met en scène une sorte de répétition, comme un modèle réduit, simple, populaire, extérieur, mais obscur, de ce qui se passe, à l'intérieur, dans le palais, où Jésus, seul lui aussi, mais Homme-Dieu, affronte l'Assemblée des puissants de ce monde, sous la vive lumière des torches. Tout se passe comme si, dans les mêmes lieux, siégeaient deux tribunaux et non pas un seul : le grand, l'officiel, le légal, le

Sanhédrin, et un petit, improvisé, celui-ci, à peine visible sous les faibles flammes du foyer.

Ici, en effet, parmi les petits, un second individu, pourtant excellent et promis à de hautes fonctions, mais laissé à lui-même dans l'ombre, rencontre, seul lui aussi, un petit groupe, assemblé autour de la flamme, et qui bavarde en commentant l'actualité. On dirait que se répète, ici et autrement, la scène de jugement qui se développe, ailleurs, en grand et officiellement. On dirait un tribunal populaire improvisé, comme un petit jury à l'état naissant. Nous approchons à tâtons de la source cherchée. Cachés, les commencements du collectif se distinguent assez mal parmi la nuit au brasero.

Dès que ce collectif, vaguement rassemblé, lui pose une question et commence à rire de la réponse, Pierre, pris au filet, se sent jugé, lui aussi…, cède et trahit. Le grand tribunal condamne le bouc émissaire modèle ; le petit pousse à trahir le bouc émissaire embryon.

Faiblesse, lâcheté ? Certes, Pierre a renié, cela ne fait pas de doute, mais laissons-lui encore un moment de pardon, en prenant conscience que notre critique fonctionne, aussi aveuglément, comme un tribunal. Juges à notre tour, nous sommes sensibles à l'injustice qui se déchaîne à l'intérieur contre un Juste ; sommes-nous aussi sensibles à la même dynamique publique, lorsqu'elle commence, en petit, avec des gestes et des paroles de tous les jours, presque sans agressivité, souvent par quelques éclats de rire, dans le noir d'une nuit glacée de printemps ? Combien raconte-t-on d'histoires semblables, en effet, pour accabler un individu isolé ? Or, cette accusation nous aveugle à l'emprise du collectif, prise précisément ici à l'état naissant, quasi sans violence.

Devant le Sanhédrin, devant la cour de justice aveuglée, elle aussi, de violence, comparaît un innocent, prônant la paix. Dans la cour usuelle, devant les serviteurs serrés autour du feu, apparaît ce modèle réduit, ce petit tribunal improvisé où un autre innocent se rend coupable de traîtrise. Celui qui renie trahit, qui penserait mettre en cause le groupe en train de se chauffer ? Avocat du prévenu, je tente de renverser l'acte d'accusation.

Nous pensons Pierre coupable, négateur, sans jamais mesurer la puissance du nombre, aussi faible soit-il. Depuis le soir de la Pâque, le bouc émissaire traverse la ville en furie, tout le monde lui crache dessus. Que voulez-vous qu'il fît, ce Pierre, seul ? Qu'il mourût, qu'il prît le rôle de la victime ? Qu'aurions-nous dit, à sa place, sous le vent de cette folie collective ? Que nous connaissions le Christ ? Nous eussions risqué la peau. Ici, le coupable, c'est moins Pierre qu'en somme la violence de la ville, celle de la société acharnée à poursuivre Jésus, qu'elle s'exprime en langue formelle au tribunal du Sanhédrin ou qu'elle crie en dialecte vulgaire contre Pierre parmi la valetaille qui se chauffe les mains et les visages au feu opaque du brasero.

Observez ce qui se passe. Au moment même où l'individu, isolé, touche au réseau des relations formé par la plus petite réunion, il se trouve, comme une mouche dans une toile d'araignée, prisonnier de cette toile poisseuse, entraîné, englué, empoisonné, emprisonné. Qui est Pierre, seul ? Parfait ou quasi, courageux jusqu'à la mort, bientôt premier pape, enfin supplicié, plus tard sanctifié. Comment, pourquoi, en quoi le collectif le change-t-il si vite ? Qu'est le groupe par lui-même, que comporte-t-il en soi pour métamorphoser d'un coup un tel fidèle, un tel héros en parjure ?

Dedans et dehors, dans les deux cas, devant les deux cours, un homme seul se trouve face à une assemblée, officielle en haut, informelle en bas. Ici, la petite réunion transforme un apôtre en traître ; là, un autre collectif change un juste en coupable. Dans les deux cas, le groupe pose une question semblable au solitaire : Qui es-tu ? Provincial, galiléen ? Le Messie, le Roi des Juifs ? L'un de ses proches ? Oui, l'on t'a vu avec lui.

Du modèle réduit, dans la cour, à la Passion divine, la variation collective va d'une réunion de petites gens vers le Sanhédrin, auguste ; l'ensemble de la société se trouve donc traversée de haut en bas, dans la dynamique même de sa constitution. La variation individuelle va, quant à elle, du pécheur à l'Incarné, d'un homme à un dieu, d'un traître à un innocent. En haut, le modèle ; en bas, sa copie, en petit. Le tribunal à grand spectacle se reproduit, dans la cour, en une basse-cour martiale, populaire, déguisée sous des dehors quasi bon enfant. Mieux encore : sans le vouloir, la servante

et les valets montrent, en questionnant Pierre, comment émergent et se constituent les cours de justice. Le modèle réduit montre un tribunal à l'état naissant. Non seulement une ressemblance, par similitude, mais une genèse, par évolution. Le grand spectacle du jugement ne fait que mettre en scène ce qui se passe tous les jours, ici et maintenant, dans les petites parlotes entre nous. La mort rôde parmi nous ; fait-elle ce nous ?

Je m'arrête ici un moment pour prendre du recul sur cet événement. Pour réfléchir à cette recherche du coupable, faite par les tribunaux, mais née secrètement au cœur des groupes humains, passionnés par le problème du Mal. Qui est coupable, disent-ils, qui est responsable du Mal ? Pis, ce Mal serait-il à la racine même des groupes ? Le Mal, c'est-à-dire la violence.

Pour répondre à ces questions, il faut imaginer non plus un, mais trois types de tribunaux.

Usuels, d'abord, ceux que nous connaissons tous, les deux que je viens de citer, par exemple, devant lesquels comparaissent des individus, généralement seuls, Jésus ou Pierre ; jugés coupables ou innocents, selon crimes ou délits, selon circonstances aggravantes ou atténuantes, selon les débats et le verdict des juges, les voilà condamnés ou blanchis.

Rien de nouveau, nous avons appris le fonctionnement de cette justice, nous venons de la voir deux fois, en grand et en petit.

Un deuxième tribunal

J'appelle alors un deuxième tribunal, jamais réuni et pour cause, devant lequel je voudrais que comparussent les cultures qui peuplèrent et peuplent la planète, pendant et avant l'histoire, grandes ou petites, faibles ou fortes, les foules, les familles, les collectifs, les villes, les nations, les cités, les États, les empires, le Sanhédrin lui-même, plus le petit groupe, modèle réduit et semence des autres, assemblé dans la cour devant le feu maigre d'un brasero…, bref, les sociétés de tous ordres, en nombre, le collectif en général. Ce tribunal n'a jamais eu lieu, il n'a jamais été nommé, il

n’a pas été pensé, puisque nous jugeons toujours au nom de ce groupe.

Alors, renversé, le nouveau jury pose la question suivante auxdits Collectifs, devant lui comparus : quelle société, citée ici devant nous, n’a jamais fabriqué d’armement, suscité de conflits, fait la guerre, méprisé les femmes et piétiné les misérables, institué pouvoirs ou hiérarchies imbéciles et, partant, injustices cruelles, laquelle n’a pas surabondamment tué, même en famille, même entre frères ? Quelle société ne célèbre pas son histoire comme celle des tueurs, Achille, Josué, Scipion, Horace ou César, Roland, le Cid, Louis XIV, Napoléon, Joffre et Rommel…, sans considérer le nombre de victimes tombé sous chacun ? Qu’un avocat se lève et cite, en sa faveur, une seule culture innocente de ces crimes. Qu’un historien, qu’un préhistorien, qu’un éthologue, qu’un anthropologue se lèvent… Ils doivent avouer ; nous n’en connaissons pas une.

Transhistorique évidence : aucune. Considérable, cette sentence fut-elle jamais rendue ? Prenons alors conscience que nous nous transmettons d’âge en âge cent récits destinés à tourner le dos à cette évidence, à innocenter nos sociétés de tout mal, cent récits qui nous empêchent de réunir un pareil tribunal. Sauf peut-être les lamentations des prophètes, sauf peut-être les paroles d’Évangile.

Grâce à ces paroles, nous comprenons, par exemple, que, sur dix récits relatés par les journaux, la radio, la télévision, les médias en général, neuf au moins sont des récits ou romans policiers, où l’on cherche le coupable, où l’intelligence consiste à le découvrir. Nous nous croyions délivrés de toute culpabilité, alors que, plusieurs heures par jour, à chaque repas ou avant de nous coucher, nous nous délectons d’une victime et d’un meurtrier, nous pataugeons dans la culpabilité. Sans jamais voir que, spectateurs, nous sommes convoqués à faire partie d’un tribunal qui juge et condamne un individu en cachant la violence du collectif. Celui-ci ou ses représentants s’arrogent le droit de juger ; de quel droit ? Pourquoi ne passerait-il point, pour une fois, sur les bancs du prévenu ?

L’Iliade ou la *Chanson de Roland* chantent les exploits héroïques de guerriers sanglants. Qui les oblige à mourir ? Leur Patrie, sans doute, haute figure maternelle, admirée, vierge de responsabilité, alors que, marâtre, elle exige la vie de ses fils. Quel monument aux

morts, souvenir de nos guerres, accusera le collectif qui a mis à mort des millions de ses enfants ?

Évidence et culpabilité : Pierre a péché. Qui oserait mettre en accusation les serviteurs groupés au coin du feu ?

La solution générale au problème du Mal

Je résume. Décisions du premier tribunal concernant un individu, ici et maintenant : tantôt coupable, tantôt innocent, le tribunal tranchera. Résultat : il n'existe pas de femme ou d'homme, naturellement bon ou mauvais. Cela dépend des personnes, des existences, des circonstances, des vies, de l'ADN et de ce que la croissance corporelle et l'éducation en firent… Jésus innocent ou Pierre coupable.

Décision du deuxième tribunal, celui que je viens de réunir : le collectif, quant à lui, porte toujours la responsabilité du Mal.

Le troisième tribunal

En dernier lieu et par une autre nouveauté, Leibniz, philosophe, fit comparaître, à la fin du XVIIe siècle, non pas le fils de Dieu, comme fit le Sanhédrin, mais Dieu le Père Soi-Même, créateur, sous le chef de la responsabilité du Mal, devant un tribunal qu'il nomma la *Théodicée.* Si, en effet, Dieu a créé le monde, Il y a suscité typhons, volcans et séismes mortels, ainsi que mille maladies. Jugé par contumace, Le voilà, Lui aussi, blanchi ou condamné, selon les plaidoiries des philosophes, avocats ou accusateurs.

Ce troisième tribunal où Dieu comparaît, absent, Le dira-t-il Généreux ou Cruel, Bon ou Méchant ? Non, cela ne dépend pas, comme on le croit, de votre foi, de votre philosophie, de votre athéisme… Car de cette question, indécidable en apparence, je voudrais, devant vous, décider. Voici.

Le séisme de Lisbonne

Vous souvenez-vous de ce que dit Voltaire du tremblement de terre qui frappa Lisbonne à l'âge des Lumières ? Tous les philosophes du temps réagirent, en effet, à l'occasion du tsunami géant qui frappa la côte portugaise le 1er novembre 1755 à 9 h 40 du matin. Les calculs récents évaluent sa puissance à plus de 8,5 sur l'échelle de Richter. Le séisme, la vague géante qui s'ensuivit, l'incendie et la destruction de la ville firent plus de cent mille victimes. À cette occasion, dix philosophes, dont Voltaire, justement, prirent leur plume et déclarèrent que, si Dieu avait créé le monde, il lui aurait épargné, dans sa grande bonté, de telles catastrophes. Et, s'Il l'a créé, Il est aussi responsable du Mal. Voilà Dieu convoqué devant le dernier tribunal et accusé, convaincu de ce mal.

Voici ma démonstration : inverse, plus concluante que celle de Voltaire. J'ai subi moi-même le choc nommé Loma Prieta qui secoua le nord de la Californie le 17 octobre 1989, à 17 heures : 7,2 sur l'échelle de Richter ; dans la baie de San Francisco, nous déplorâmes une cinquantaine de morts. Les secousses qui suivirent le choc principal durèrent plus de trois semaines. L'événement préoccupa le monde entier.

Quelques années après, en Haïti, un séisme de 7, plus faible donc, tua plus de deux cent mille victimes. La puissance du tremblement concerne la Terre, la nature, *Deus sive natura*, la création elle-même, au sens de Voltaire, et dont le frémissement frappe aveuglément ; or, dans les deux cas, il est sensiblement invariant, 7 et 7,2. Mais la différence, tragique, du nombre des disparus varia, ces jours de colère là, entre San Francisco, une ville riche, et Haïti, une île pauvre, selon l'état de la population, selon son organisation, son économie, technique ou misère, sa manière de bâtir, ses moyens techniques et juridiques, bref, la politique, la sienne et celle d'autres, plus puissants alentour.

La nature – Dieu, selon Voltaire ou les philosophes ? – dit 7 sur l'échelle de Richter, de manière fixe ; la politique, l'histoire, la culture et les journaux… disent cinquante personnes ou deux cent mille. Comptez, décidez, jugez. Qui est responsable de la catastrophe ? La société. Ce qu'il fallait démontrer. Le tribunal devant lequel les

philosophes convoquèrent Dieu soi-même vient de rendre son verdict.

Il innocente Dieu de ce mal.

Le dernier tribunal donne le même verdict que le précédent : la culpabilité du collectif comme tel. Devant ces faits physiquement incontestables, nous ne pouvons pas douter qu'il existe une constante de violence inéradicable dans le collectif. Ci-gît le Mal, en lui présent dès sa naissance. Résultat considérable, à nouveau.

Satan gouverne-t-il les hommes en nombre ? Quittons la Californie, Haïti et Lisbonne, pour revenir aux textes évangéliques, deux au moins.

Celui de la tentation.

Il prend Jésus avec lui sur une très haute montagne, lui montre tous les royaumes du monde avec leur gloire et lui dit : « Tout cela, je te le donnerai si, prosterné, tu me rends hommage. » Alors Jésus lui dit : « Retire-toi, Satan ! […] »

Matthieu, 4, 8-10

Car ainsi parlait le prince de ce monde. Satan est ici nommé comme représentant de la puissance et de la gloire des Royaumes.

L'une des dernières paroles du Christ sur la Croix. « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » « Ils » ne savent ce qu'« ils » font. Qui est ce « ils » auquel, avant de rendre l'esprit, le Crucifié demande à son Père de pardonner les fautes ? Ce « ils » impersonnel désigne le groupe des soldats réunis autour du Golgotha, la foule qui cria : « Libérez Barabbas ! » et le tribunal qui condamna l'innocent, bref, désigne tout groupe où les individus se fondent sans se distinguer et cherchent à condamner un individu, innocent, autrement dit la société. Le collectif ne sait pas ce qu'il fait. Il est violent sans le savoir. Peut-être le sait-il, mais il se le cache.

De même que le prophète Jérémie se lamente sur le collectif de la Ville, de même Jésus-Christ pardonne les individus : « Tes péchés te sont remis », dit-il. *Jamais Jésus ne condamna une personne seule* :

il pardonne à la femme adultère, en éloignant ceux qui, en groupe justement, s'apprêtaient à lapider la coupable. « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. »

Il pardonne à son voisin de peine, le bon larron, sans considération des crimes pour lesquels le tribunal l'a condamné au supplice de la croix : « Aujourd'hui, tu seras avec moi au Paradis. »

Mais il se lamente devant le collectif, comme s'il avait, en lui, réuni le tribunal nouveau dont je parle. « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. »

Aussi loin que nous remontions en nos souvenirs personnels ou par la mémoire de l'histoire nous étonne la répétition monotone de nos fautes de violence : nous faisons la guerre, nous versons le sang, blessons des innocents, les enfants et les femmes, exploitons les faibles et les misérables, infligeons à autrui des hiérarchies vaines, des cruautés physiques, des humiliations sexuelles ou affectives, jouissons tous les jours du spectacle de la mort… Nous devrions au moins avoir appris depuis notre origine ce que nous faisons. Comment pouvons-nous ignorer ce péché originel inscrit au plus noir de nos âmes et continûment dans notre histoire : cette pulsion meurtrière ?

Seul un Dieu d'une miséricorde infinie pourrait nous pardonner la série infinie de ces actes infâmes et l'inconscience où nous restons de ne cesser d'y revenir.

Paroles du Christ qui demande à Dieu qu'Il efface les fautes monotones des hommes : « Père, pardonnez-*leur*, parce qu'*ils* ne savent ce qu'*ils* font. »

Qui est ce « leur », qui est ce « ils » ? « Ils », c'est-à-dire le collectif assemblé. Le Christ meurt pour effacer le péché du monde. C'est-à-dire le péché du collectif comme tel. De l'assemblée des hommes.

Le Récit de la Passion renverse notre perspective sur le jugement. Lorsque le Christ dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde », il met en doute nos légalités. Ce n'est pas seulement le Sanhédrin, ici et maintenant, qui a prononcé une sentence injuste, ni le petit

groupe qui se chauffe au coin du feu, mais peut-être tous les tribunaux de l'histoire et notre mortelle passion de trouver un coupable, qui sont mis en question par le récit de la Passion. Renversement rare.

Larmes de saint Pierre

Inconsolable d'avoir renié son maître, Pierre pleure. Nous versons avec lui des larmes amères sur nos égarements. Nous ne cessons de pleurer sur nous-mêmes et sur notre indignité.

Après ces larmes versées, Jésus-Christ meurt pour effacer les péchés du monde. Le « monde », qu'est-ce à dire ? Nous tous certainement. Nous, c'est-à-dire chacun pris à part, individuellement. Mais, aussi et surtout, nous tous pris en commun.

Je pleure avec Pierre, mais aussi avec les Prophètes, mais aussi avec Jésus-Christ lui-même, les péchés du collectif, de ce collectif singulier qui condamne l'Innocent au supplice de la Croix et du collectif humain en général pour qui l'Innocent va, ce Vendredi saint, donner sa vie.

Pierre pleure. Au don des larmes l'on reconnaît les saints. Saint Pierre pleure.

Relire le récit de la femme accusée d'adultère :

Comme ils continuaient à l'interroger, Jésus se releva et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. »

Jean, 8, 7

La première révolte face à l'iniquité de cette lapidation vient de la dissymétrie de la punition. La femme surprise ne consommait pas, que je sache, l'adultère toute seule ; pourtant elle seule souffre le lynchage ; par cette haine immémoriale de la femme, le groupe cache donc son compagnon. Lorsque Jésus se met à écrire sur le sol, forme-t-il, montre-t-il, dissimule-t-il le nom de celui qui l'a séduite et qui, maintenant, l'abandonne ? Et, lorsqu'il évoque un homme sans péché, apostrophe-t-il, en creux, celui dont le nom pourrait se

déchiffrer sur le sol ? Est-il le plus vieux d’entre eux, celui qui se retire le premier ? Qu’importe, il en existe au moins un.

Cet « au moins un » m’importe. Car je le connais. Non par son nom, mais par sa présence et sa fonction, j’allais dire son utilité. Il désigne, dans les pelotons d’exécution, celui que l’on tire au sort pour charger son fusil à la balle à blanc. Pourquoi faut-il cette balle, pourquoi faut-il que, parmi les bourreaux, cet « au moins un » ne tue pas, pourquoi le choisir au hasard ? Pour la raison même, profonde, que notre texte recouvre. Car, au lendemain de cette mise à mort, de cette lapidation, une révolte de palais, une révolution populaire ou une révision du procès peut mettre en lumière l’innocence de l’exécuté. Alors, tout se retourne et le peuple accusera ceux qui ont tué le prévenu désormais sans péché : tout le peloton d’exécution. Mais qui, parmi ce collectif, a réellement tué celui ou celle qui devient alors la victime ? Le premier responsable évident paraît celui qui a jeté la première pierre : atteinte à la tempe, la femme s’écroule, morte sans doute. Toi, tu l’as tuée, nous t’avons vu jeter la première pierre. Or, parmi ceux qui tirent au fusil, celui qui détient la balle à blanc peut prétendre qu’il n’a pas tué : le voici lavé de toute responsabilité. Or encore, comme il est tiré au sort et que nul ne peut savoir dans quel fusil se trouve la balle à blanc, chacun, alors, est fondé à dire qu’il la détenait : personne, donc, dans le peloton ne porte la responsabilité de la mort, qui, alors, reste collective. Additionnant des corps innocents, le corps collectif porte seul la responsabilité. Mais, une fois de plus, se cache ; ici, sous les aléas du tirage.

Régression à l’infini et sa limite vide

Sinon, s’enchaîne un processus sans fin : celui qui lance la première pierre et qui atteint la victime à la tête pour la tuer du premier jet porte la responsabilité de sa mort. Du coup, dès qu’un tel retournement se produit, le voilà immédiatement placé au centre d’un deuxième lynchage, d’une autre lapidation. Alors, le premier qui jette la pierre le tue, à son tour, et ainsi autant que l’on voudra, jusqu’à l’extinction totale du groupe. Le succès mondial des *Dix Petits Nègres* vient de ce calcul terrifiant. À l’horizon du texte

évangélique se profile l'éradication collective, terme asymptotique de toute violence. Celle-ci et sa vengeance automatique lancent une progression à l'infini dont la limite vide la terre des hommes.

Virtuellement, tout lynchage sacrificiel porte en lui l'éradication totale de la société humaine, alors que les mythes expliquent toujours qu'il en résout les problèmes. Au lieu de nous apporter quelque remède, la violence nous tue tous. Il faut donc l'arrêter tout de suite. Et en commençant justement par celui qui jette la première pierre, le vrai responsable, et peut-être deux fois ; sans doute se précipite-t-il pour voir la femme morte au plus tôt, parce qu'il a péché avec elle : plus de témoin !

Voilà une quasi-arithmétique du sacrifice et du risque mortel que, sous couvert de conservation sociale, il fait courir à la société. Il ne s'agit là ni de sociologie, ni d'anthropologie de la violence, ni même de loi juridique, mais de leur horizon final.

Cette histoire n'advient pas dans l'Évangile sans antécédent juif ; le traité Sanhédrin du Talmud habilite, en effet, les témoins et eux seuls à jeter les premières pierres sur celui que leur témoignage a condamné à mort. À supposer, en effet, qu'un jour vienne où la justice retourne sa décision, elle les tiendra pour responsables de l'erreur judiciaire. Et le processus de plus haut reprendra. Jésus introduit un léger décalage sur cette disposition légale ; il n'invite point le témoin, mais l'impeccable. Certes, il peut y avoir des témoins ; mais existe-t-il, celui qui n'a jamais péché, celui qui ne cessa jamais d'observer *toute la Loi* ?

Relire le relié en trois cérémonies

Après condamnation, Pierre, après exécution, femme adultère, voici les funérailles. Enterrer un cadavre ; nouveau rapport à la mort, acte sacré, autre spectacle. Tribunaux ou obsèques, en tant que rites, assemblent des foules en reliant les hommes, tragiquement : *religion* ne cesse pas.

Plus encore : toutes les histoires précédentes se déroulent en ville, ici à Jérusalem. Or, si la campagne disperse, la cité relie. Restons donc en ville. Quel rapport entretient-elle avec la mort ? Les boulevards extérieurs de Paris portent le nom des douze maréchaux

de Napoléon, officiers supérieurs qui présidèrent à des batailles qui tuèrent des victimes par dizaines de milliers. *Rome, le livre des fondations* compte de semblables nombres et mon récit de l'histoire dit le nom des tueurs célébrés comme héros ; la philosophie de l'histoire consiste alors à se mettre à la place des victimes.

Depuis longtemps, je n'avais assisté à une cérémonie publique où l'on défile en rangs serrés. Puisque, désormais, un cortège suit rarement les inhumations, que l'ennui des réceptions officielles fait fuir, qui jouit de telles occasions ? Or voici peu, l'Académie française rendait un dernier hommage à Léopold Sédar Senghor, mort en Normandie, enterré à Dakar. Dès après mon élection, nous avions causé, je l'avais aimé, nous étions devenus proches. Sous la nef de Saint-Germain-des-Prés, le cardinal officiait devant le président et le Premier ministre, accompagnés de leur femme, tous quatre placés à la balustrade du chœur.

Chrétien, normalien et latiniste, le défunt avait demandé que l'on célébrât la messe en grégorien ; des chants ouolofs et le tam-tam de son village évoquaient sa mémoire sénégalaise ; académicien, poète et homme d'État, son âme envolée entendit-elle les morceaux prévisibles d'éloquence grise envahissant le sanctuaire ?

L'église pleine, les trottoirs débordaient de badauds.

Au village de Caere

Les fastes catholiques reprennent souvent, mêlés de liturgies juives, certains rites de la Rome antique. Ici, l'espace euro-africain rebâti en musique se creusait d'une poche temporelle que Senghor lui-même avait cousue en prétendant – avait-il raison ? – que le plain-chant venait des mélopées de la négritude. Or ni la Rome blanche, ni le christianisme métis, ni l'Afrique noire, ni les prophètes-écrivains d'Israël ne peuvent se flatter d'avoir inventé le mot cérémonie. D'origine étrusque – la ville de Caere, disaient nos Anciens, lui aurait donné son nom –, dérobée par les armées latines qui éliminèrent ce peuple dont le génie apprit à la Méditerranée la finesse de l'art, une approche originale de la mort et la couleur d'une piété dont héritèrent les peuples des cultures alentour, la cérémonie fut reprise

partout sans que nul se souvienne de ceux qui la pratiquèrent les premiers. Quel sens perdu exprime ici cette musique intemporelle, de quel tombeau sombre et sans lieu jaillit-elle ?

Spectacle

Les assistants se rassemblent en souvenir du disparu ; tous, là, face à un fantôme. Un : s'agenouillent-ils devant le Dieu auquel Senghor croyait, pour Le prier, tous, en sa présence ? Cette unique et double absence réunit-elle cette foule ? Deux : au contraire, se scinde-t-elle en deux parties, pour que la majorité lorgne les petits-maîtres du moment ? Ébahis, les passants matent président, Premier ministre, chasubles noires et habits verts. Trois : se coupe-t-elle en trois, plutôt, pour que les moyens, écrivains décorés ou notables, se fassent admirer des petits qui les voient, exhibés, en compagnie des grands ?

Dans la première hypothèse, la transcendance assure la cohésion du collectif assemblé. La sociologie montre, par la deuxième, à quoi servent les cérémonies : des regards échangés s'ensuit quelque cohérence sociale. Plus dynamique, la troisième en décrit les promotions : les anonymes s'assurent que ladite démocratie ouvre des passages par où ils pourraient, à la rigueur, accéder à la notoriété.

Dans les trois cas considérés, quelqu'un ou quelques-uns, absents ou présents, unique, rares ou nombreux, se retournent pour faire face à la foule. Nous avons l'usage de ces conversions. L'officiant prie, visage vers nous. Le lecteur quitte l'assemblée, monte sur le podium et lit l'Évangile que nous écoutons. Le secrétaire perpétuel, puis le président évoquent, devant tous, la mémoire du défunt. Nous connaissons ces têtes, nous leur donnons souvent un nom. Sauf que la transcendance, innommable, ne montre pas son visage. Nous vivons ensemble par confrontation à ces corps, à ces instances retournés. Collectif égale face-à-face. Face-à-face égale liaison.

Représentation, théâtre, scènes, le rite religieux rejoint alors le spectacle du pouvoir social et politique. S'y réduit-il ?

Unique cérémonie

Or nous venons, récemment, de changer tout cela, dont la comédie date des commencements des cultures humaines et qu'ethno- ou anthropologues savent repérer sous mille latitudes, au voisinage des pouvoirs et non loin de la mort. Car désormais, dans le sanctuaire, bravant les interdits religieux archaïques et ses mises en scène, une poignée d'opérateurs, dont nul ne remarque le visage quoiqu'ils se tournent, eux aussi, vers nous, portent sur l'épaule, à la main ou sur la tête, casques et caméras, micros haute-fidélité, perches à lumière éblouissante, en traînant des câbles dans les boucles et les ganses desquels les officiels, comme tout le monde, peuvent se prendre les pieds. Demain, sur les écrans de la région, de la nation ou du monde, selon l'importance de la cérémonie, dix mille spectateurs ou des millions assisteront au même rite, retransmis en petites bribes. Dès lors, non seulement les moyens ont moins d'intérêt à se faire voir des anonymes, en nombre médiocre le long de la rue, mais les grands eux-mêmes cherchent à se montrer du col à l'objectif de ces machines, qui, face à tous, fera que tous, grands, moyens et petits, n'existeront plus ensemble que pour, devant et par elles. Elles s'emparent de la liaison et la produisent à leur tour ; elles seules relient.

Romaine, chrétienne, africaine, étrusque, archaïque, efficace par là même, oubliée enfin…, la cérémonie s'achève désormais, avant même de commencer, par perte de fonction et d'utilité : à quoi bon l'éloquence, en effet, les grandes orgues et les chœurs aux mystères sombres, puisque les monteurs qui en manipuleront les images supprimeront à coup sûr le plain-chant, Couperin, le tam-tam et les mélopées ouolofs, les voix, trop longues, le sublime, trop profond, les voûtes et les piliers, trop larges et hauts, pour ne montrer, en une minute, que les pas hésitants des vieillards qui sortent de l'église, en se bousculant cruellement des coudes pour s'exhiber, non plus devant les badauds massés sous le porche, et dont l'importance diminue d'autant, mais au trou qui unira, ce soir ou demain, la grande masse, virtuelle et invisible, seule réalité sociale aujourd'hui reliée ?

Qui dire grand sinon celui qui coupera tout à l'heure les pieds ou le cou des anciens hauts personnages, pour que leur image passe à l'écran ? Adieu l'Étrurie et mille rites antiques, la seule cérémonie se développe aujourd'hui devant ces machines. Dans le sanctuaire, les vrais officiants ne portent ni chasuble, ni habits verts, ni écharpe tricolore, mais la caméra et la perche de lumière à bout de bras. Voilà les nouveaux prêtres.

Gloire

Par et en ces machines l'image remplace la présence charnelle. Ce passage vers le virtuel révèle partie du secret. Mais, que je sache, la cérémonie elle-même produisait, depuis toujours, ce même virtuel, les Étrusques, sans doute, l'avaient inventée dans ce but, pour qu'elle remplisse l'écart politique entre le nombre et l'unicité. Passages à l'image déjà, au moins par échange, virtuel ou doux, des regards.

Cet échange d'images fixe et colle ensemble les hommes par le spectacle de la gloire, c'est-à-dire la gloire elle-même. Si les participants se la disputent ou se la partagent, ils restent dans la glu immanente du social ; si on la donne à Dieu seul, au contraire, la transcendance soude, par ce don, les pieux. Informative, symbolique ou virtuelle, néguentropique en somme, cette glu-gloriole-colle, douce, revient, sur nos écrans, du virtuel à une sorte de réel en donnant une consistance aux regards croisés du collectif. Elle peut aussi, passant à l'acte, se transsubstantier quelque jour en forces dures à l'échelle entropique, dévastatrices, détruisant vies et villes, mais elle paraît longtemps potentielle, anodine et inoffensive. Pourtant, comme aux funérailles et dans les médias, elle suppose et cache la mort.

Nouveau, le statut réel/virtuel des images sur écrans s'opère par la captation de tous les regards en un seul, celui de la caméra, et sa rediffusion sur des supports électroniques. Le doux des regards se transforme en supports durs qui restituent les messages doux. Même double transsubstantiation pour les réseaux justement dits sociaux.

Nous fabriquons désormais la machine à fabriquer des dieux… De faux dieux ?

Machines

Oui, nous venons, en effet, de construire des outils, en verre et matière plastique, réels, propres à réaliser le virtuel des regards échangés, des machines à société qui détiennent, aspirent et distribuent des images certes, mais, par leur intermédiaire, cette glu-gloriole-colle-là. Elle nous éblouit de la lumière que les opérateurs allumaient, ici, à leur volonté, face à nous, dans le chœur. Leurs machines transsubstantient une cérémonie à trois cents personnes en une autre à des millions ; elles ont le pouvoir, immense et nouveau, de changer d'échelle et donc de transformer des puissances virtuelles en potentiels gigantesques. Qu'un homme, déjà puissant, se montre en elles et agisse par elles, il peut entraîner ou incendier le monde.

Il n'y a plus qu'une cérémonie, celle que produisent ces machines, qui, en passant partout, remplacent toutes les autres. Il n'y a plus qu'un seul officiant dans le chœur : le trou que nous nommons l'objectif, par antiphrase sans doute, puisqu'il n'a de fonctions que subjective et collective. Voilà pourquoi, derechef, nous manquions d'autres occasions ; nous n'assistons plus, et tous les jours, qu'à une cérémonie. Il n'y a plus qu'un rite et qu'une Église. Médiatique, bien nommée, puisqu'elle a remplacé le Médiateur. Nous commençons à soupçonner que la machine à fabriquer des dieux fonctionne en circuit fermé, que ceux qui la détiennent savent que, grâce à elle, ils deviennent des dieux… De faux dieux ?

Religion résiduelle

En souvenir de Léopold Sédar Senghor et de sa foi, des croyants se recueillaient ensemble face au mystère de l'Eucharistie. Dans le sanctuaire se tenaient les prêtres, tournés vers nous et penchés, les yeux clos, sur cette transsubstantiation transcendante. Dans le même sanctuaire et pendant le même temps, les caméras

produisaient en série, en nous éblouissant de lumière, ces transsubstantiations immanentes.

Changeons-nous de religion ? Il n'y en a qu'une, la relation assurée par l'ensemble des réseaux médiatiques : universelle et permanente, elle efface l'efficacité de toutes les autres. Elle en a pris le monopole. À midi et le soir, nous ouvrons le poste de télévision, par exemple, pour faire notre prière au présentateur, apparu dans un fétiche-idole de bois et de verre, et dont le visage se tourne vers tous, virtuellement assemblés. Il s'agit bien de cérémonie, et, bien entendu, religieuse : le cardinal et les officiants témoignent, ici, à Saint-Germain-des-Prés, de l'absence virtuelle de Dieu… Du vrai Dieu ? Les opérateurs de télé témoignent de l'absence virtuelle de tous. Chacun d'eux, présent, représente l'absence des deux tout-puissants, des dieux totipotents, l'un transcendant, l'autre immanent… L'un vrai, l'autre faux ?

Ces deux prêtres dans le même chœur s'opposent-ils ? Devons-nous choisir entre la transcendance absente à qui l'on donne toute la gloire : *Gloria in excelsis Deo…* et le grondement du monde adonné à la concurrence, parfois violente, pour la fabriquer, l'acquérir, la garder, la suspendre un moment ? Ou nous nous inclinons devant la toute-faiblesse miséricordieuse du premier ou devant notre propre toute-puissance sans pardon. Faiblesse du vrai, puissance du faux ?

Mieux : puisque les deux pasteurs se distinguent corporellement, devant nos yeux, dans le sanctuaire et par les objets qu'ils manipulent, nous ne pouvons plus confondre désormais la religion sociale et la foi en Dieu. Remplaçant le Médiateur, les médias s'emparent de *toute* la religion en tant que relation et en épuisent la puissance, laissant un autre religieux indépendant de lui. Voici, enfin, un grand jour : puisque nul ne nous trompe, nous ne pouvons plus nous tromper.

Caméra ici, Eucharistie là ; sociologues dans un cas, religieux dans l'autre. *Les faux dieux produisent les relations collectives qui produisent les faux dieux mais finissent par filtrer le Vrai.*

Autres funérailles

Comment se fabriquent ces faux dieux ? Nous assistâmes à des cérémonies semblables, quand moururent lady Di ou Johnny Halliday, fastes collectifs où réapparut ce que les anciens Romains nommaient apothéoses, c'est-à-dire déifications. Oui, nous vîmes, encore plus clairement que tout à l'heure, la foule les changer en dieux.

Bien entendu, un groupe restreint de proches avait eu le privilège d'entrer dans l'église où se tenait la « vraie cérémonie », mais ces pseudo-fidèles ne représentaient qu'une poignée de vedettes ou de princes, candidats eux-mêmes à une semblable déification et sans attention portée à ce qui se passait dans le chœur, dont nul n'avait cure. Mêmes conséquences : apparemment coupée en deux, foule sur les trottoirs et défilé au dehors, privilégiés dans l'église, mais en réalité en trois, puisque des milliers de spectateurs, absents des rues et du temple, suivaient, sur leurs écrans ou leurs réseaux sociaux, ledit spectacle et participaient aux présents, tous donc unis par lesdites machines, sauf sans doute les fidèles dont la prière échappait à ce déferlement. Productrice d'apothéose, l'énorme machine socio-médiatique, occupée à modeler une idole, repoussait à presque rien le Dieu du monothéisme. À la vieille église, les officiants priaient seuls, impitoyablement balayés par le tsunami païen. Lorsque fonctionne à plein la machine à fabriquer des dieux au voisinage de ce monothéisme, on voit à l'évidence l'impuissance de ce dernier à recruter ainsi du collectif. La communion des saints ne dépend pas d'un mouvement de foule créant sa propre fondation.

Nous assistâmes donc à une troisième cérémonie, celle-là fort inattendue, qui mettait en place un filtre géant dont le tamis permettait de distinguer la religion pure et simple de la construction sociale des dieux, en somme la religion du relié. Quelle chance, nous voyions en clair le faux, puissant, immense, intense, si facile et probable qu'il produit un accord collectif sans faille mais peu d'information, se séparer du vrai, ténu, léger, difficile d'accès, improbable, rarissime même, mais saturé d'information.

Analyse et synthèse

Le mélange, la synthèse, de plusieurs « religions » permet, dans les trois cas, une analyse fine qui découvre le plus clairement du monde ce qu'expliquent les sociologues et ce qui leur échappe. Nous ne produisons pas, collectivement, le Dieu du monothéisme, mais il nous produit, alors que nous produisons ceux du polythéisme, mécaniquement, comme Bergson l'a prévu. Comment ? Nous le savons, nous le voyons enfin. Voilà aussi pourquoi ce polythéisme passe à mes yeux pour la religion « naturelle » de tout collectif, qui ne cesse, en effet, de fabriquer des dieux, sculptés de politique, sport, spectacles ou médias. Nous les produisons en produisant le nous ; nous produisons le nous en les produisant. Je les ai jadis nommés « quasi-objets ». Lucide, notre tradition les nomme « faux dieux ».

Si lucide que je me demande si la distinction du faux et du vrai ne découlerait pas, en fait, de ce filtre. L'histoire raconte, en effet, la lutte à mort des Prophètes contre les Rois, des Physiciens contre la Cité grecque, des luttes de la recherche contre le consensus, d'un solitaire contre le nombre, des experts contre l'inventeur, du ténu contre le lourd. Dans ce jeu, les novateurs perdent à tous coups. Et la vérité ne devient lourde que d'être adoptée par le groupe, qui en fait un dogme ou une idée reçue. Alors, la lutte recommence… Le consensus n'a rien à voir avec la vérité ; beaucoup de nos prédécesseurs donnèrent leur vie pour établir cette évidence. Hélas, en reconduisant la puissance du nombre, nos médias mettent en crise grave l'héritage des anciens géomètres et des lumières modernes.

Épistémologie du faux

Or, justement, à partir de l'ère des Lumières, de manière progressive mais complète, les sciences expérimentales, dures, enlevèrent à la religion, ici au christianisme, l'ensemble des genèses concernant les astres, la terre, le climat, les vivants. Mécanique céleste, astronomie, physique, chimie, sciences de la vie et de la Terre… lui ôtèrent l'explication du monde. À ces sciences se rattachent des machines et remèdes, dont l'efficacité l'emporte en efficace et régularité sur les recettes ou miracles rares allégués en ces traditions. De cette

critique décisive, dont elles crurent mourir, s'ensuivit cependant un allégement. Les interprètes attachés encore à la lettre des textes perdent leur temps, leur crédit, la partie ; les autres prient Dieu sans plus d'inquiétude sur la rationalité scientifique, ils la pratiquent même à loisir.

La deuxième critique vint des sciences humaines, plus douces, qui réduisent volontiers le religieux et ses rites à des fonctions collectives : les dieux réunissent la cité, relient les collectifs, produisent le relié social ; celui-ci les crée, ceux-là le créent. Cette critique se révéla plus dévastatrice encore que la première. Notons, de plus, l'existence et la fonction de ces machines informationnelles, nouvelles, qui, devenues machines à société, entretiennent avec les sciences sociales le même rapport que les outils fonctionnant à l'échelle entropique avec les sciences dures. Ainsi médias, télévision, réseaux sociaux, écrans de tous ordres, attirant à eux l'ensemble des cérémonies, pièges des foules dans le polythéisme archaïque. Face au présentateur, absent et présent, l'union de tous, virtuelle, se fait. Tout ce qui procédait du social ou le précédait, le représentait, l'actualisait, le chauffait, le transformait, l'étudiait même, sport, théâtre, cinéma, livres, enseignement, procès judiciaires, assemblées politiques, réunions de toutes sortes, guerres, scandales, assassinats…, passe désormais par leur spectacle, n'existe plus que par lui, se recycle par lui… qui transsubstantie une foule éparse en unité ou totalité. Il s'approprie tout ce qui touche tous et, premièrement, l'existence devant tous, qui, pour beaucoup revient à l'existence elle-même, et qui, pour presque tous, équivaut à la vérité, comme aux temps archaïques de l'*alètheia* grecque, où le consensus n'avait pas encore rencontré la nouveauté décisive de la démonstration. Rien n'existe, socialement parlant, sans lui, qui reflète moins les opinions de tous qu'il ne les crée ; la société se mire moins en lui qu'il ne la modèle. Il devient la société. Comme celle-là n'a le plus souvent d'existence que virtuelle, quitte à l'actualiser de temps en temps, par des violences, guerrières ou autres, ces machines à virtualité la travaillent et la créent de toutes parts.

Toutes les histoires précédentes, jugements, exécutions, enterrements, se déroulent en ville, Paris ou Jérusalem. Élevons le point de vue. Toute cité relie, la campagne disperse. Voici donc le plus grand collectif : l'humanité. Divisée en citadins et ruraux

Épîtres et paraboles

Phèdre : « Tu as l'air d'un étranger qu'on guide et non pas d'un naturel du pays. C'est clair ; tu ne t'absentes pas de la ville, ni pour passer la frontière, ni même pour en franchir les murs. » Socrate : « La campagne et les arbres ne souhaitent rien m'apprendre, tandis que les hommes de la cité le font. »

Platon, *Phèdre*, 230d

Dit-on « la maison du Père » pour taire que le Fils n'avait pas de maison ? Les quatre Évangiles citent rarement ce mot à propos du Fils de l'homme. Le soir de l'agonie, au jardin des Oliviers, les apôtres dorment, roulés dans leur manteau ; pendant que le maître gémit et se désespère, ils ronflent dehors. À Jésus transfiguré Pierre avait proposé de dresser trois tentes, pour lui, pour Moïse et pour Élie. À la mort du crucifié, les soldats romains tirent au sort sa tunique sans couture, son seul habitat.

Où, pendant les trois ans de vie publique, les douze et Jésus demeuraient-ils ? À ce que l'on peut savoir, nulle part. Ils n'habitent pas. Ils campent et, pour dormir, se couvrent de leur manteau. Treize sans logis, sans même une pierre pour reposer leur tête. Jésus frappe à la porte de tel ou de tel, Lazare ou Zachée ; il s'assied, jambes nues, chez Marthe et Marie-Madeleine ; les treize fêtent la Pâque chez des amis, où ont lieu la Cène et le lavement des pieds, pieds poussiéreux de chemineaux. Lorsqu'il parle des travaux, il dit tissage, moisson et semailles, une fois ou deux seulement l'acte de bâtir. Il rapproche le plumage des oiseaux des habits royaux de Salomon, qui, cependant, fut le grand constructeur de l'histoire de ses pères juifs. Jésus n'habite ni ne construit, il ne hantera même pas son tombeau. Bien nommé, Pierre, par après, bâtira. Et régnera sur la Ville.

Le rural…

« Murs, ville Et port, Asile De mort… » La vie : semeur, grain de sénevé, lys des champs, oiseaux du ciel, paille, poutre, ceps de vigne et sarments, ouvriers de la moisson… La culture rurale baigne les paraboles dites dans les Évangiles, dont les récits se disent sur la rive du Jourdain, dans le désert, auprès d'un lac, parfois parmi la tempête, en compagnie de pêcheurs ; le fameux Sermon se proclame sur la montagne, *dehors*… Pas de maison, pas de ville, pas de politique : d'un côté Dieu, de l'autre César. De ces paraboles et des circonstances usuelles de la vie christique émane un parfum délicieux, léger, aérien, bucolique, presque miraculeux, qui n'a pas échappé, dans sa *Vie de Jésus*, à Ernest Renan, né à Tréguier – mais que peut-il sortir d'une si petite ville ? –, parfum sensible à tout homme qui a aimé le grand air, la terre et les eaux, y a vécu et travaillé. Le Nazaréen : que peut-il sortir de bon d'un tel petit village ?

Quand, juché sur un âne, Jésus entre à Jérusalem, il marche sur des Rameaux : il ne va vers la ville que pour y être jugé, condamné, pour souffrir et mourir.

… et la cité

Né à Tarse, d'un citoyen romain, saint Paul voyage, quant à lui, de ville en ville, à l'opposite de son maître, qui, pourtant, lui apparut sur un chemin, *dehors*. Ses Épîtres s'adressent aux Corinthiens, aux Colossiens, aux Thessaloniciens, aux Romains, encore à des citoyens. Paul – Pierre plus tard – urbanise un message d'origine rustique. L'idée, commune et fort répandue chez beaucoup d'historiens et de sociologues, selon laquelle la religion chrétienne fut fondée non par le Christ, mais par l'Apôtre des Gentils, découle simplement de la vision du monde et de l'histoire selon laquelle tout doit venir des villes et de leurs habitants, et que les paysans, muets, n'ont droit qu'au silence. Jésus le rompt ; la Bonne Nouvelle ne jaillit pas des cités. Hors histoire, transparente, la nouveauté de son éclat émane du rural, comme celle de Moïse avait jailli du fleuve, de la montagne et des sables du désert : deux espaces qui n'ont pas de

place dans l'histoire. Douce et pure, la lumière évangélique émerge d'une étendue sans bruit, murailles ni rues. Mais qui peut ouïr une parole hors les murs ?

Après saint Paul, saint Augustin écrira *La Cité de Dieu*, où l'opposition ou le passage immanence-transcendance, terre-ciel, dessine la symétrie ou l'antithèse de deux villes. Siégeant dans la Ville éternelle, la religion chrétienne prend alors le nom d'une ville : romaine. Pour entrer dans l'histoire, il faut entrer en métropole et politique. À l'heure présente, où les mégapoles dévorent l'espace et tuent la paysannerie, peut-on trouver une place pour écouter un message émis d'un village agreste et de ses ruraux alentours ?

Les alertes graves concernant la planète ne peuvent se régler seulement par décision politique. L'économie telle que nous la concevons porte la responsabilité de cette destruction. Or nous la pensons, nous la calculons même comme un équilibre parmi d'innombrables échanges. La politique reste en ville, où nous vivons entre nous ; estimant nos transactions et elles seules, nous pensons l'économie comme s'il n'y avait pas de monde. Ville et marché, pas de terre, de mer ni de mine.

Histoire et silence

Au XIXe siècle encore, une partie faible de l'humanité habitait les villes : sans doute moins de dix pour cent. On peut penser qu'en remontant le cours du temps ce nombre baisse d'autant. Cependant, l'histoire nous enseigne essentiellement Ur en Chaldée, Babylone et Jérusalem, Memphis et Alexandrie, Sparte et Athènes, Rome et Carthage, Paris, Berlin et Oxford, Londres et New York, Pékin, Delhi et Tokyo…, tous centres occupés par une minorité d'humains, puissants de fortune et de gloire, nourris par des ruraux, silencieux, quant à eux, parasités, pères nourriciers de l'humanité. L'histoire les méprise quoique, depuis le Néolithique, *Homo sapiens* travaillât, en grande majorité, la flore à la terre et la faune à la ferme. J'ai souvent rêvé d'écrire une histoire centrée sur cette guerre à mort entre ville et campagne, toujours perdue par celle-ci, jusqu'à sa quasi-

disparition contemporaine. Alerte rouge : les paysans morts, que mangerons-nous bientôt ? Nos semblables et nos murs ?

Deux hérétiques des champs

Il fallut attendre saint François d'Assise – plus d'un millénaire ! – pour revenir à la forêt des loups, au ciel des oiseaux et aux champs des *Fioretti*. Soupçonné de paganisme, poète et troubadour, il a le même rapport de soumission méfiante et d'opposition têtue à Rome que Jésus à Jérusalem, à la religion organisée, urbanisée, politisée, ignorante de tout mysticisme. Pauvre et va-nu-pieds, le Poverello quitte sa maison et sa place de naissance, nu, vit sur les chemins et meurt dans une cabane de branchages, en chantant un cantique au soleil et à ses sœurs plantes et bêtes, oui, à la *Biogée*. Il renoue enfin avec le sans-logis christique et annonce de loin nos sciences de la Terre et de la Vie, laïques. Il émane d'Assise et de ses environs le même parfum, d'une mystique légèreté, que celui qu'aux temps du Christ répandait la Galilée. Face aux citoyens Paul et Augustin, Jésus et François sont des hérétiques ruraux. Mieux vaudrait appeler Jésus *hors de* Nazareth et François *hors d'*Assise ; tous deux vécurent hors les murailles de leur ville et parlèrent pour les hommes et les humbles au sens de l'*humus* : l'Incarnation sort de terre, entendue comme glaise et humus.

Les habitants de l'espace paysan ne jouissent pas d'un titre équivalent à celui de citoyen. Lorsque, encore récemment, une minorité d'humains habitaient les villes, l'humanité entière pouvait entendre l'Évangile. La campagne devenue déserte, qui, désormais, l'oit ?

Envoi

Voilà pourquoi je cherche à chanter les fleurs des champs et les paraboles rurales ; François, son loup, ses oiseaux, ses *Fioretti*, composées à la Portioncule, loin de la Cité, même celle de Dieu ; La Fontaine, ses *Fables*, où, au milieu des eaux et forêts, disputent le Loup et l'Agneau, le Chêne et le Roseau ; Michelet, amant de la

Sorcière, femelle, converti à la *Mer*, à l'*Oiseau*, à la *Montagne*, à l'*Insecte*…, tous penseurs qui portèrent la tradition rare des champs.

Depuis mon début en cette discipline libre, la philosophie, je vis dans leur paysage plus que dans la désuétude politique des villes. *Sotto voce*, *Détachement* chantait déjà le paysan, le marin, l'errant, le franciscain, l'arbre de vie. *Paysages des sciences*, *Nouvelles du monde*, *Le Contrat naturel*, *Rameaux*, *Biogée*… creusent cette voie.

Qui n'a jamais quitté la ville, où tout, rues, murs et institutions, se construit de main d'homme, croit qu'il n'existe que nos œuvres, que tout est politique ; que rien n'existe hors de nous. Le paysan, le marin apprennent à leurs dépens qu'ils trouvent toujours devant eux, autour d'eux et parfois contre eux, en toutes circonstances, plus fort qu'eux, un englobant qui les dépasse ; vivant et travaillant dans autre chose que l'humain, ils n'entretiennent plus le même rapport à la politique, à l'histoire et même à la nature que les citadins. Pour ceux-ci, l'homme est dieu ; pour ceux-là, Dieu, s'il existe, n'est pas l'homme. Le citadin engendre Marx ; paysans et marins fraternisent avec Spinoza. Les sciences humaines habitent la ville ; les sciences dures errent hors les murs.

Contre le Socrate du *Phèdre* : les hommes de la ville ne m'apprennent rien, mais la campagne et les arbres, oui. Rien : c'est-à-dire seulement l'humain ; tout : cela même en quoi il baigne. Si je crois, je crois *en* Dieu. *Deus sive natura.*

Distinguons deux types d'existence, deux types d'humains. Vivant dehors, exposés à tous vents, la paysanne et le marin ne quittent jamais l'être-au-monde. Jésus par exemple, parlant du semeur et marchant sur le lac, sans maison. Élevés entre les quatre murs de leur appartement et les deux falaises de leur rue, la fille ou le petit de citadin voient leur horizon réduit aux relations familiales et, ivres d'analyse, transitent volontiers de cet intérieur à l'intimité de la conscience. Œdipe, par exemple, roi de Thèbes, tueur présumé de papa et amant de maman. Dépassés par les choses qui ne dépendent pas d'eux, acculés à la synthèse entre ces choses et celles qui se soumettent à leurs actes et travaux, la paysanne et le marin vivent les liaisons à longue portée qui relient le ciel et la terre avec les relations violentes et rares qui peuvent unir leur habitat

dispersé. Externes et internes, voilà deux manières, étrangères l'une à l'autre, de se relier.

De vivre ou penser le religieux ?

Le conflit ville-campagne

La rusticité des Évangiles enseigne enfin l'ire de Jésus contre la religion citadine, pharisiens ou marchands du Temple ; je viens de le dire hérétique. Il éprouve et exprime une sorte de méfiance envers le théâtre médiocre qu'exige la société civile. Cette attitude oblige à la loyauté envers soi-même et les autres, mais surtout à une conception mystique de la religion. Non, Péguy n'invoqua pas le premier le couple mystique/politique, patent dans les Évangiles.

Mysticisme, vraie religion ; les faux dieux fondent les villes, se lèvent au cours des funérailles, tribunaux et exécutions, les rassemblements de tous ordres… de la politique, en général, en ce que ce terme désigne la ville. Là, tout est politique, c'est le même mot ; dehors quelque chose dépasse nos destins et nos travaux. *Natura sive Deus.*

Paganisme miséricordieux

N'oublions pas néanmoins que le paysan et le païen éprouvent, mêmement nommés, un sentiment analogue envers la nature. J'aime dans le catholicisme, héritier en cela des Évangiles ruraux, la sagesse anthropologique de mêler le monothéisme avec un culte des saints qui se rapproche des faux dieux du polythéisme ; il en hérite même parfois. Qu'est-ce qu'un martyr, en effet, sinon une victime innocente, un faux dieu proche du vrai ? Cette clémence terrienne, réaliste, j'allais dire anthropologique, cette synthèse large et souple, proche du peuple, charbonniers et bonnes femmes, lui permet d'éviter le radicalisme abstrait, exclusif, parfois violent, propre à certains monothéismes stricts. Païen mystique, saint François protège de l'Inquisition.

Je me souviens, enfant, d'avoir assisté le prêtre à la fête des Rogations. Sorti du bourg, sous le ciel pastel d'Aquitaine, suivi, en

procession, des agriculteurs et des artisans du village, il bénissait, paysan, le *pagus* : blés en herbe, vignes vertes, pacages et mouillères. Paysan, c'est-à-dire encore païen et déjà écolo. Son goupillon dessinait-il dans l'espace rural immanent, hanté de nymphes et de naïades, le premier jet de *Biogée* ? Non, il suivait le Christ à la trace, parmi le printemps quercynois, aussi léger que le Galiléen ou l'Ombrien, sous le chant des pinsons, parmi les pousses des cerisiers à peine éclos. Païens et/ou chrétiens, priions-nous alors le vrai Dieu ou les hamadryades ? Les deux assurément ; connaissions-nous la différence ?

De la terre à la cité

Peut-être, car notre Occident moderne bénéficia d'une chance unique. Peu à peu, puis en masse, il se convertit à une religion importée, née sur une autre terre que la nôtre, la Terre sainte, sise ailleurs, en Palestine, où se déroule l'histoire sainte, celle du peuple hébreu et celle de la Rédemption par le Messie, à venir ou advenue. Les événements décisifs pour le salut ont lieu ailleurs que chez nous et concernent d'autres personnages que ceux de nos cultures. Saintes, ni la géographie ni l'histoire ne se déroulent sous nos pieds.

En ne déifiant plus leur propre sol, les peuples d'Occident séparèrent ainsi le spirituel de leurs racines chthoniennes. Ainsi quittèrent-ils le *pagus* du paganisme. La déterritorialisation, l'Occident l'accomplit dès son origine. Ou plutôt : il doit cette brusque bifurcation à ce décollage par rapport au sol.

Commencée par l'*Exode* du peuple hébreu vers la Terre promise, la sainte aventure, prolongée aux extrêmes limites par les chrétiens, conduisit ceux-ci à considérer cette Terre de miel et de lait comme inaccessible ici-bas : nous, exilés, n'y reviendrons pas et aspirons désormais à la Jérusalem céleste. La modernité ne peut émerger ni se concevoir sans cette abstraction du sol immanent, sans ce décollage décrit par saint Augustin de la Cité terrestre à la Cité de Dieu.

Combien de morts cette espérance eût-elle épargnés aux temps des guerres *pro aris et focis*, pour les autels et les foyers, pour la

patrie, terre sacrée des aïeux, cruelle et mortelle marâtre ? Combien en économiserait-elle encore aujourd'hui ?

Dès lors que nous pensons avoir ainsi clarifié cette différence difficile entre la ville et la campagne, entre le *pagus* païen des faux dieux et l'unique véritable, comment cheminer des uns vers l'Autre, de la politique à la mystique, des humains reliés à ce qui les libère de ces liens ?

Des pouvoirs spirituel et temporel

À survoler d'encore plus haut la carte du monde et de l'humanité, une autre manière visible de relier cette dernière se révèle, qui revient encore au religieux. Car un pouvoir spirituel peut relier des groupes que séparent les pouvoirs temporels, politiques, économiques ou guerriers. Ainsi religions asiatiques, judaïsme, islam ou chrétienté fédèrent-ils nombre de nations.

Voilà pourquoi, par une troisième intégration, Auguste Comte rêva d'une religion de l'humanité. À l'heure où la Toile rend les liaisons instantanées, en dissolvant les distances d'espace et de temps, à l'heure où le portable permet à chacun, maintenant, de tenir en main le monde, comment ne pas en rêver avec et après lui ? Comment, en effet, pourrions-nous échapper à la globalisation réelle que nous vivons aujourd'hui, celle du commerce et de la finance qui, par les nouvelles technologies, jettent ensemble la main sur la totalité des relations, des liaisons, des manières de nous relier ? À l'heure même où elle commence à exister de fait, l'humanité se trouve aux mains de faux dieux aussi nouveaux qu'archaïques, puisque repérables dans l'espace et par le temps, richissimes et que nous ne cessons de nourrir devant nos écrans. Seuls, par leur absence, le spirituel ou le transcendant donnent l'espoir d'échapper à cette temporelle, certes, mais mondiale emprise. Le retour actuel du religieux exprime peut-être cette espérance.

Quel dieu miséricordieux, en effet, nous sauvera d'Hermès/GAFA, installé chez chacun à demeure, en inspection permanente ? Je ne vois plus Hermès du même œil que jadis. Ou plutôt je découvre que l'œil d'Hermès me, nous surveille toujours et partout ; je cherche

donc à me, à nous libérer de ce faux dieu à la fois virtuel et réel. Il s'agit bien d'un faux puisque nous l'avons fabriqué de nos mains et que, cependant, son pouvoir nous accable, nous vole et nous assujettit. Jamais nous n'avons eu autant besoin d'un dieu vrai, absent et transcendant. Jamais nous n'en fûmes aussi près, jamais nous n'en fûmes aussi loin.

Tautologique, l'expression « pouvoir temporel » répète deux fois la force, exige la soumission ; contradictoire, l'expression « pouvoir spirituel » suppose que plus croît la spiritualité, moins s'exerce quelque puissance réelle. D'où le survol de tantôt : aérien, extensif, tendant vers l'ubiquité, le spirituel inverse le temporel, intensif, dur, solide et local. L'un faible donc global ; l'autre puissant mais partiel.

DUR MORTEL ET DOUX FLORAL

Derechef, que relie la religion ? D'abord le ciel à la terre qui en garde parfois, imprimés, les points chauds. À coup sûr et ensuite, les sectes, les groupes, le collectif en général, voire la société, l'humanité dans son ensemble. Nous venons d'examiner cet autre sens, en prenant des vues de plus en plus hautes et en invitant le lecteur à méditer sur trois tribunaux et trois cérémonies de funérailles, spectacles tragiques, de plus en plus larges, en relation à la mort.

Pas de ville antique sans temple ni cirque, le premier pour des sacrifices, le second pour la mise à mort ; pas de ville contemporaine sans théâtre, souvent tragique, sans un stade ou, parfois, une *plaza de toros*, où l'on met à mort. Pas de temple à la campagne, seulement le ciel, invisible entre les murailles. Mais la ville sur-tue la campagne en l'abrutissant de chimie et de médias funèbres.

Ensuite, comment s'établit cette liaison humaine, lorsqu'elle concerne moins le collectif que les individus ? Réponse : par la Bonne Nouvelle, par l'amour. Comment, alors, émerge-t-il dans l'histoire ? Voici.

Les trois sacrifices

Une loi des trois états traverse, en effet, l'histoire des religions, au moins celles issues d'Abraham. Certaines cérémonies archaïques sacrifiaient un humain, souvent femme ou enfant. Au livre biblique des *Juges*, la fille de Jephté tombe sous les coups de son père ; victorieux des Ammonites, il avait promis, pour prix de son triomphe, de sacrifier le premier venu ; or sa propre fille court vers lui, en dansant et chantant, pour célébrer sa gloire. Chez les Grecs, de même, Iphigénie, fille d'Agamemnon, roitelet grec, meurt sous les coups de son père, général des troupes en route vers Troie, mais dont la flotte s'immobilise faute de brise. Tuer son enfant pour du vent. Au haut de leurs pyramides, les Aztèques dépeçaient, de plus, la victime, et le prêtre s'habillait de sa dépouille.

Premier des trois états : le sacrifice humain, spectacle tragique au milieu d'une foule, soldats ou fidèles fascinés. Quel tribunal avait décidé d'occire le/la misérable ? N'oublions jamais que le peuple se pressait, nombreux, pour contempler, hagard, les exécutions capitales ; que les accidents mortels recrutent mille voyeurs ; qu'ayant assimilé cette leçon millénaire nos médias funèbres annoncent ou représentent, pour attirer de l'audience, catastrophes, attentats et meurtres, couvrant ainsi la société d'un voile triste et gris de pessimisme et de mélancolie.

Mais nous avons vu aussi, sur une simple exécution, à quel péril d'éradication de notre propre espèce nous expose le sacrifice humain.

Première évolution civilisatrice

La Bible raconte le premier pas pour abolir cette dangereuse abomination. Au moment de tuer Isaac, son fils, Abraham détourne le couteau et sacrifie un bouc retenu par les cornes dans les entrelacs d'un buisson voisin. L'histoire glisse alors du sacrifice humain au sacrifice animal. Les religions dites abrahamiques viennent de naître et nous les vénérons, pleurant la répétition, çà et là, des pratiques archaïques.

Millénaire et contemporaine, espagnole surtout, la course de taureau prend une place inattendue en cette longue histoire dont on peut juger qu'elle nous civilisa. La corrida commémore, à son tour, le moment solennel où nous délaissâmes la victime humaine pour que notre violence, éparse parmi la foule qui se presse dans l'arène ronde et psalmodie « olé » en boucle, tombe sur une bête, déjà domestiquée pour mourir et nourrir le public. Je ne suis pas le premier à noter que le sacrifice animal ne tue jamais que des bêtes domestiques, élevées parmi nous pour que nous les mangions.

Le récit qui met en scène Abraham et Isaac marque, en instantané, le moment précis, l'hésitation tragique, la décision sainte où le bras du sacrificateur bifurque du fils vers le bouc. Or, à l'apex de la corrida, la faena, de même, enchaîne des passes, si fines et continues que seuls les aficionados les apprécient, au cours desquelles nul ne sait qui va mourir, taureau ou matador. Et, parfois, Manolete expire, à Linares, à cinq heures de l'après-midi, et, en d'autres arènes, périrent, sous *cornadas*, Joselito, Balderas, Paquirri…, d'autres encore, mais, le plus souvent, le taureau. Bête aux cornes aiguës, il s'effondre sous la pointe symétriquement effilée de l'épée, cachée sous la muleta et pénétrant au défaut de l'épaule. À cet instant, le langage taurin compare le torero à un ange : réminiscence du messager divin qui, selon la Bible, fit bifurquer le couteau de la nuque d'Isaac vers la gorge du bélier cornu ?

Proprement abrahamique, la corrida marque l'état où l'histoire des religions glisse de l'homme à la faune. Beaucoup d'entre nous jugent sauvage et sanglante la cérémonie taurine, parce que, depuis longtemps, nous vivons, je vais le dire, en l'ère florale, innocente et douce, du pain et du vin.

Parenthèse : ceux qui militent pour la manducation exclusive de flore et pour que soient abolies les courses de taureau réfléchissent-ils aux conséquences d'une décision pareille si elle réussissait ? Plus d'élevage. Toutes les bêtes domestiques disparaîtraient. Au lieu de les tuer une par une, comme dans les abattoirs ou les arènes, on les tuerait en tant qu'espèce tout d'un coup. Le remède se révèle pire que le mal.

Deuxième état : le sacrifice animal. Nos amis musulmans tuent toujours le mouton, le jour de l'Aïd, fête commémorant le sacrifice d'Abraham.

Signe de Jonas, Matthieu, 12, 40

Nouveau Testament. Matthieu (8, 23-27) relate que, dans une barque, Jésus dormait quand l'orage se leva sur le lac. Ancien Testament (Les Prophètes, Jonas, 1, 4-15). Retiré, dans un navire, à fond de cale, Jonas dormait quand la tempête souffla sur la mer.

Aussitôt calmé par la parole, d'une part, ou par le sacrifice d'un homme, de l'autre, cet ouragan de haute force souleva sans doute la furie des marins plutôt que celle des ondes. Ne doutez pas, en effet, que, dans les deux cas, une crise de violence les opposât les uns aux autres. Le déluge mondial d'où Noé se sauva ne figure pas autre chose que cette guerre de tous contre tous qui finit par tous les exterminer, sauf un reste, en un récit plus réaliste que les abstractions de Hobbes et de Rousseau.

Dans le *Livre de Jonas,* le héros du récit avoue sa faute devant tous : « Je sais bien, dit-il, que c'est à cause de moi que cette grande tempête est contre vous. » Alors, les matelots le jettent à la mer et l'orage s'apaise aussitôt. Le sacrifice d'un seul assure la cohésion recouvrée du groupe, désormais pacifié. En Matthieu, 8, 26-27, Jésus se réveille et « debout menaça les vents et la mer et il se fit un grand calme. Émerveillés, les hommes disaient : quel est-il, celui-ci, pour que les vents et la mer lui obéissent ? »

Les matelots qui expédièrent Jonas dans les hautes vagues eussent pu se poser la même question, mais ne le firent point tant ils étaient persuadés, comme la victime elle-même, qu'un homme, par sa faute, pouvait quelque chose à la fureur des flots ; et les calmer, ou par le sacrifice, Jonas, ou par la parole, Jésus. Nous autres, modernes, sachant le premier innocent de ce crime improbable, trouvons les deux issues également miraculeuses pour les ires et les eaux, je veux dire impossibles s'il s'agit des ondes, moins, sans doute, s'il s'agit des rixes collectives. Méthode pacifique : par

menace ou persuasion, la parole peut arrêter haines et querelles. Ce que fait Jésus.

Un bilan pour trois états

Attention ici, tant le virage semble décisif. Le *Livre de Jonas* passe du sacrifice humain à l'absence de sacrifice, puisque le héros sacrifié se sauve de la noyade, *non sans transiter par l'animal* : de même que le bélier sauva Isaac de la mort, le poisson vomit la victime sur la rive, après l'avoir engloutie puis gardée trois jours et trois nuits, autant que Jésus, plus tard, dans le tombeau. Premier stade : pour sauver le fils, le bélier meurt. Chez Jonas, un pas en avant : ni l'homme ni le poisson ne meurent ; comme le bélier, jadis, *l'animal sauve l'homme mais, ici, ne meurt pas*.

Crise chez Jonas, le sacrifice humain s'allège déjà, puisque la victime est sauvée, comme Isaac le fut. Mieux encore pour la « baleine » : le sacrifice animal s'allège déjà, puisque, en sauvant l'homme, le poisson ne périt pas. Transition entre les deux premiers stades : l'animal ne meurt pas.

De même, à Jérusalem, Jésus chasse les marchands du Temple. Grecs, Latins, Hébreux et autres transformaient leurs lieux de culte en de gigantesques boucheries, ruisselantes de sang, où l'on mettait à mort volatiles, ovins, bovins, voire porcs. À l'entrée de ces édifices religieux, le pratiquant pouvait choisir et acheter une bête pour la donner à saigner. Jésus chasse ces vendeurs pour abolir cette conduite.

Passage à la flore

Comment, alors et enfin, oublier le sacrifice en sa totalité ? En proposant, à nouveau, une vicariance – même mot que victime –, c'est-à-dire un substitut. Le bélier dans le buisson prend, en effet, la place d'Isaac, comme le taureau de la corrida celle du torero. Voici le nouveau.

Vers leur fin, les quatre Évangiles vont, en effet, relater un nouveau virage ou glissement *de la faune, bouc, baleine, mouton ou taureau, vers la flore, pain et vin*. Unissant la Cène du jeudi et la

Passion du vendredi au dimanche de la Résurrection, le sacrifice de la messe commémore le moment solennel où l'hostie et la boisson du calice se changent en la chair et le sang du Christ. Ce spectacle offert aux fidèles se fonde-t-il, à nouveau et comme toujours, sur la mort d'une victime ?

Reprenons. Tu ne tueras plus un homme, mais une bête : Ancien Testament. Nouveau Testament : tu ne tueras plus un homme ni un animal, mais tu consommeras pain et vin. Jonas, ici, fait signe, comme en équilibre entre les trois lois, puisque ne meurent, en son livre, ni l'homme ni l'animal. Que le poisson vomisse la victime sur la rive montre déjà cette double victoire sur la mort. En ce récit, bien des commentateurs lisent, en effet, une image annonciatrice de la Résurrection du Christ ; dont le corps et le sang se retrouvent dans le pain et le vin.

De l'Eucharistie

Tradition et théologie ne cessent de questionner ce passage du corps ou du sang vers le pain ou le vin, ou, à la limite et pour le dogme dit de la présence réelle, la métamorphose miraculeuse de ces substances deux à deux. L'énigme de cette présence qu'obscurcit, par la suite, la métaphysique scolastique, en se référant à une transsubstantiation, s'éclaircit dès qu'on la replace à la fin de cette histoire, de cette anthropologie en trois actes. L'Eucharistie la clôt par un court-circuit entre le sacrifice hautement sanglant d'un homme – la Passion de Jésus-Christ – et la manducation de nourritures issues d'espèces florales, raisin et blé.

Saute-t-elle les premiers stades, humain et animal ? Oui et non, car la Résurrection du dimanche compense la mort du Vendredi ; oui et non, car je ne sache pas que les douze, autour de la Cène, aient consommé l'agneau pascal, soudain devenu non plus le bouc émissaire, mais l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, autrement dit l'agneau mystique. Ni l'homme ni l'animal ne meurent. Bouclage historique de ces sacrifices : le Christ, l'homme, mort mais ressuscité ; l'agneau, la faune, sublimé ; pain et vin, enfin la flore. Sacrifice de la messe.

Entre ces trois moments ponctuels interviennent deux bifurcations : le couteau d'Abraham, levé, suspendu, hésite et bifurque de son fils vers la bête ; instant solennel : la faena sauvage branle entre l'aine vêtue de lumière et la corne sombre ; à la consécration, le pain devient le corps et le corps le pain, le vin devient le sang et le sang le vin.

Abraham lève le poing en haut de la montagne ; le torero danse au milieu de l'arène ; les tueries des autels ruissellent de sang ; Jésus chasse les marchands du Temple ; Jonas et Jésus calment les flots furieux ; enfin la sainte Cène, si représentée en peinture, reprise tous les jours…, toutes scènes tragiques, tous spectacles centrés sur la mort, toutes manières de rassembler, de relier des foules.

Trois états enfin

Tu ne tueras plus homme, femme ni enfant ; tu n'étrangleras plus, tu ne saigneras plus de bestiau, bélier ou taureau ; tu mangeras du pain et boiras du vin. Oui, l'eucharistie ouvre une ère innocente, pure de tuerie, doucement florale. Autotrophes, les plantes diffèrent des animaux, hétérotrophes, quant à eux : ceux-ci ne subsistent qu'aux dépens d'autres vivants ; celles-là ne dépendent que du monde, eau, soleil et lumière, molécules matérielles, et survivent indépendamment des vivants. Nulles ne tuent. En somme, chair et sang résultent des anciens sacrifices, mais tous deux se transforment en des états non sacrificiels, pain et vin.

Un, tuer un homme pour la paix. Deux, tuer un animal pour le manger. Manger, enfin, sans tuer.

Da capo vers l'origine

Même pacifiques, c'est-à-dire porteurs sains, nous transmettons tous le péché originel. Originel parce qu'il intervint d'abord au paradis premier, où tout était bon à manger ; où nos premiers parents pouvaient tout manger ; or, ils ne devaient pas manger le fruit produit par l'arbre de la connaissance ; mais, sous la tentation du serpent, Ève le mangea pourtant et, transmis par Ève, Adam le

mangea. Dès l’aube ou la Genèse de l’humanité, revient, comme en boucle, ce verbe : manger.

Or Ève mangea une pomme, du règne floral. Ledit paradis symboliserait-il l’ère paléolithique des chasseurs-cueilleurs, où ce couple premier, s’abstenant de la chasse, ne vivrait que de cueillette ? Devant la femme, qu’il tente, le serpent, séducteur, consomme, à l’inverse, de la faune, soit d’autres vivants. Il chasse. Il tue pour manger. En mangeant la pomme, elle refuse d’occire des semblables animés. Elle quitte, de ce fait, l’innocence proprement paradisiaque dans laquelle vivent les animaux qui, sans état d’âme, chassent et tuent pour manger. Refusant cette candeur virginale et puisqu’elle quitte cette innocence, elle invente un péché, une faute originelle ; du coup, elle invente, proprement, la culpabilité de la violence, soit l’essentiel de la conscience morale et peut-être de la conscience humaine. En quittant le paradis, c’est-à-dire l’état supra-lapsaire dans lequel vivent les bêtes, elle promeut l’humain, en effet. Même pour manger, elle ne veut plus tuer : l’innocence des bêtes fauves devient le péché humain, même quand nous autres hommes clamons notre innocence du sang de ces justes. Le péché originel consiste à devenir, à la lettre, inoffensif. La tuerie devient le péché majeur, dit, à juste titre, mortel. La manducation animale suppose cette violence qui ne va plus nous quitter. Laisser le paradis, devenir humain, c’est délaisser cette innocence dans laquelle vivent les bêtes. Ils tuent pour manger ; tu ne tueras plus, même pour manger.

Cueilleuse, non chasseresse, Ève préfigure ainsi la manducation eucharistique de la flore : pomme, blé, raisin. Ève : pas de sang au Paradis. Jésus : pas de sang par l’Eucharistie. Devrions-nous vénérer une Ève christique ?

Court-circuit transhistorique entre deux origines, celle de l’humanité perdue, celle de l’humanité sauvée. En cet éclair éblouissant, reviennent aussi, après Ève mère, Abel, son fils et ses offrandes animales, plus Caïn, le frère aux offrandes florales. Du paradis des chasseurs-cueilleurs, mangeurs innocents de bêtes, mangeuse coupable de pomme, descend l’âge néolithique des agriculteurs : côté flore, Caïn, agriculteurs ; côté faune, Abel, éleveurs. Le premier bloque d’un coup l’évolution historique en tuant

son frère pasteur, en revenant donc au sacrifice humain… En l'instaurant ?

Bilan. La mère mange la pomme ; un fils sacrifie des bêtes, seules acceptées du Très-Haut ; l'autre sacrifie son frère : flore, faune, homme. Longue patience de l'histoire : pour développer, dans le bon sens, cette loi des trois états, renversée, condensée dès son origine embryonnaire, il faudra Isaac, Jonas et la Cène : homme, faune, flore, des siècles, non, des millénaires.

Avons-nous enfin une pleine conscience de ce que nous faisons lorsque nous mangeons ? Nécessité biologique toujours, choix politique aujourd'hui pour sauver la planète, manger, en outre et surtout, est un acte sacré. Les trois religions abrahamiques célèbrent un repas. Paix par et pour la Cène en commun ; communion.

Manger, digression

J'admire le corps fuselé des poissons, dont les muscles, nerfs, écailles et nageoires s'orientent vers la bouche et travaillent pour elle et pour elle seule, sise en avant ; l'acte de manger finalise tout le corps, lui-même modelé par la nécessité de manger. J'admire celui des oiseaux, emmanché d'un cou plus ou moins long, pour que le bec se projette encore plus en avant ; j'admire aussi celui des quadrupèdes, finalisé, comme les autres, vers le groin, gueule ou museau, et celui des serpents, rampants, qui ne sont que longs cous.

Lorsque nous nous mîmes debout, notre bouche, exceptionnelle sur ce point, perdit cette position avancée, unique, première, primordiale, essentielle, vitale, inévitable… pour s'aligner sur la même verticale que les seins, genoux et orteils. Notre corps perdit cette finalité, nous ne vécûmes plus seulement pour manger. La manducation devint pour nous un acte nécessaire certes, non plus premier dans l'ordre de la vie mais primaire dans le temps, j'allais dire archaïque, originaire.

Quand la manducation laissa une place libre dans la bouche, la parole descendit entre la langue, les lèvres et les dents, ou émergea d'elles. Le dur se retira devant le doux, la nature se retira doucement

devant la sur-nature. Moment hominien de transition si solennel que je ne suis pas le premier à le dire sacré.

Le verbe se faisait chair.

Libido d'appartenance

Autrefois et souvent, nous mangions entre nous en excluant autrui, car nous nous aimions les uns les uns ou les mêmes les mêmes. Aimez-vous désormais les uns les autres, car il n'y a plus ni autres ni mêmes ni uns. Jésus instaure une façon de vivre en commun dont la grâce et où l'amour dissolvent les appartenances. Sans restriction de provenance, ni pour les invités, ni pour les langues qu'ils parlent, ni pour les aliments servis, qui que nous soyons, nous mangerons ensemble.

Cette nouvelle fondation refuse de définir l'individu comme celui qui, *appartenant* à une communauté, *n'appartient* donc *pas* à telle *autre* : Juif ou Grec, homme ou femme, esclave ou homme libre… Le Grec se distingue du Juif, la femme diffère du mâle, le citoyen méprise l'esclave ; la féodalité, la royauté, même la papauté autrefois, les émirats aujourd'hui… furent et sont affaires de rivalité entre familles : les Capulet haïssent et combattent les Montaigu ; les nations se déclarent la guerre ; les Églises bannissent les hérétiques, les brûlent parfois, ou attentent à la vie des mécréants. Rien de plus dévastateur que la libido d'appartenance.

Appartenir implique ne point appartenir : pas d'intérieur sans un extérieur, position implique opposition, thèse antithèse, inclusion exclusion. Par cette négation, par ce retournement réalisé à la frontière, les appartenances engendrent la rivalité, le conflit et la mort. Par rapport au maître, devient esclave, dans leur lutte mortelle, celui qui sait affronter sa fin de plus près.

Jean relate, en 4, 9, la rencontre de Jésus avec la Samaritaine, près d'un puits célèbre depuis l'histoire de Jacob. La frontière, ici, prend de la hauteur, car elle distingue deux adorations, celle pratiquée au mont Garizim de celle qu'abrite le Temple de Jérusalem ; identité de rite, irréductible séparation. La femme qui vient puiser de l'eau à la margelle ne cesse d'évoquer cette

différence d'appartenance ; je suis d'ici, tu es de là-bas. Jésus de répondre : l'heure vient où les religieux vrais adoreront le Père en esprit et en vérité. Cette vérité spirituelle fait fondre les oppositions issues de la partition. Ceux qui la reçoivent parleront en langues, comme s'ils émettaient des sons qui contiendraient, mêleraient, rapprocheraient toutes les langues.

Voilà donc qu'apparaît une non-appartenance sans partition, sans opposition ni exclusion, sans rivalité, non dialectique, dont la nature positive, loin de nuire à la solidité du collectif, permet au contraire de la renforcer. En ce temps-là, Jésus effaça Hegel.

Ainsi, par l'universalité que certaines espèrent, les religions durent-elles plus que nos civilisations, mortelles, quant à elles. Pourquoi ? Parce que, vivant par appartenances, elles se développent par opposition à d'autres, voisines ou lointaines. La lutte naît de l'opposition et la mort s'ensuit de la lutte. Comment le négatif pourrait-il devenir le moteur de l'histoire, la relève du temps, puisque, de la rivalité, du conflit et du combat ne résulte que la mort ? Tuant hommes et cultures, ce négatif arrête le temps.

Que les Églises aient commis, dans leur histoire, le péché de reconstruire une ou des appartenances permet d'évaluer l'inertie des collectifs et la force souterraine de la libido d'appartenir, mais ne peut effacer la découverte primitive et fondamentale du bénéfice immense de leur disparition et l'espérance intense d'accéder un jour au paradis sur terre, sans aucune partition.

Mangeons ensemble.

BONNE NOUVELLE : DIEU ET LE VRAI AMOUR

Naissance et généalogie

La violence éteinte, par quoi la remplacer pour nous relier ? Voici.

Le judaïsme se présente comme une religion, admirable entre toutes, mais aussi comme une généalogie : un Juif, une Juive le deviennent de naître d'une mère juive. Autrement dit, telle ou tel peuvent, à loisir, ne plus croire un mot de la Torah et ne pas respecter les Prophètes, voire les ignorer, elle ou il restera et se

proclamera israélite parce qu'elle ou il descend d'une femme issue de la même lignée. Ainsi la généalogie remplace-t-elle les relations collectives pour les faire entrer dans la nature, dans le vivant, oui, au sein même de la vie. Ce progrès se paie par le confinement de l'Alliance en un peuple élu.

Fidèle au judaïsme, le christianisme le suit mais se détache de lui sur la nature même de la relation. En effet, qui perd la foi ne se prétend plus chrétien. Pourquoi ? Parce que ladite relation s'extrait de la famille et, décision extraordinaire, même du ventre de la mère.

La sainte Famille

Description. On compte trois manières de paternité, maternité ou filiation : naturelle, par l'œuvre de chair ; légale, par la déclaration aux autorités civiles ; adoptive, enfin, par choix. Dans la sainte Famille le père, Joseph, n'est pas le père naturel, ni Jésus le fils naturel. Il est, d'autre part, impossible que la mère ne soit pas la mère, puisque nous sortons tous d'un ventre féminin. Mais le schéma familial nouveau ajoute un élément décisif dans cette déconstruction de la filiation naturelle : la virginité de Marie, qui, vue sous cet angle, prend un relief saisissant et perd à jamais son impossibilité.

D'autre part, l'Évangile selon saint Luc ne dit nulle part que Joseph ait déclaré la naissance de l'enfant auxdites autorités, alors que tout le monde affluait, en ces jours, à Bethléem, pour un recensement. Au contraire, terrifiée par la décision souveraine de tuer les premiers-nés, la famille fuit en Égypte.

Je note au passage que ledit massacre des Innocents fait justement partie des pratiques criminelles résultant de l'importance donnée à la famille de sang dans la constitution sociale et le pouvoir politique ; quand ce dernier se transmet par filiation, mieux vaut tuer d'autres héritiers dès le berceau pour se protéger à terme d'un rival possible. Au récit de la Nativité, cette tuerie dessine une sorte de structure figure-fond par rapport à l'établissement de la nouvelle parenté. Mortelle, l'ancienne sert de décor tragique à la neuve.

Au total, la sainte Famille innove puissamment dans la société du temps, fondée sur la généalogie familiale, en la déconstruisant et en

substituant aux liens naturels de parenté une structure importée des Romains, l'adoption, c'est-à-dire le choix, individuel et libre, par amour. Je te choisis parce que je t'aime. Le dur laisse sa place au doux, la nature laisse doucement sa place à la sur-nature.

Voilà qu'advient la Bonne Nouvelle : comme structure élémentaire de la parenté, d'abord, mais, de plus, comme élément de toute relation humaine. Relation essentielle et universelle, l'amour construit les relations pour un monde nouveau. À partir de la naissance du Christ, une ère neuve se lève, où la parenté ne se fondera plus en nature, même du ventre d'une femme, mais selon le précepte évangélique : aimez-vous les uns les autres. Que vous soyez père et mère, fille et fils naturels et légaux, vous ne ferez partie de la famille chrétienne que si, de plus, vous vous choisissez, individuellement, par amour. De plus, et du point de vue de la psychologie et des sciences humaines, vous vous construirez comme parents et vos enfants se construiront comme descendants si et seulement si chacun, librement et individuellement, choisit l'autre par amour. Je rêve que toutes les mères, passé la délivrance, je veux dire la Nativité, disent à leur enfançon, couché nu sur leur ventre nu, et comme pour répondre à son premier cri : je te reconnais, je t'avais choisi, c'est toi justement que j'ai longtemps désiré, je t'adopte parce que c'est toi que j'aime.

Les liens de parenté construisent notre pensée symbolique, disent les anthropologues. Considérons, à nouveau, la sainte Famille, où Jésus n'est pas le fils, où Joseph n'est pas le père. Jésus ne naît pas de Joseph ; fils de Dieu le Père, certes, mais il est écrit que sa mère conçut du Saint-Esprit ; l'Écriture le dit, aussi bien, Fils de l'homme. Se distend le lien du fils au père.

Mais qui comprend qu'une mère reste vierge ? Rien de plus fréquent qu'un enfant né de père inconnu, en fuite ou mort pendant la grossesse de la mère ; de convention ou de reconnaissance, la paternité ne connaît pas, au moins ne connaissait pas, de règle « naturelle ». Au contraire, la maternité s'apparente aux lois universelles, qui ne souffrent aucune exception : on ne connaît pas d'enfant sans mère. Or, la virginité de Marie introduit une rupture en cette loi et une rareté. Si la filiation et la paternité s'absentent, la

maternité aussi, au moins en partie, chose plus extraordinaire. L'adjectif « sainte » dans l'expression « la sainte Famille » signifie donc qu'elle *défait* les liens charnels, biologiques, sociaux, naturels, ou, comme on a dit, structuraux : chacun à sa manière, le père n'est pas le père, ni le fils vraiment le fils, ni la mère absolument la mère ; amoindrissement et suppression des relations de sang.

Ce renoncement définit, sans le dire, le christianisme comme déconstructeur des liens de la parenté de sang, dite naturelle. « … enfants de Dieu. Ceux-là ne sont pas nés du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'une volonté d'homme, mais de Dieu. » Jean, 1, 12-13. Ouverture de la Bonne Nouvelle, la relation d'amour, à l'humanité entière, sans distinction.

Élevage, éducation

Par parenthèse, cette révolution transforme la culture, puisqu'elle part de la nature, en la refusant. Non naturelle ? Oui, surnaturelle. D'une si bonne nouveauté qu'elle prévoit, et résout, des siècles en avance, mille débats oiseux sur le mariage, le divorce, la famille, la paternité…, en particulier celui, plus actuel, sur le mariage homosexuel. Il ne s'agit plus de réduire cette alliance à un homme et une femme, sexuellement, naturellement parlant, mais, universellement, à tous ceux et celles qui, s'aimant, se choisissent et s'adoptent. Cette question se trouve réglée depuis deux millénaires.

Les adversaires du mariage homosexuel arguent volontiers qu'un enfant ne doit, qu'un enfant ne peut grandir et se développer que grâce à l'intervention alliée d'un homme et d'une femme. Oublient-ils que, pendant des siècles, l'Église, suivie plus tard par l'État lui-même, séparé d'elle mais l'imitant, organisa des pensionnats de garçons, élevés par des bons pères ou des instituteurs, et, en face et sans relation, des écoles de filles, élevées par des bonnes sœurs ou des institutrices ? Éducation homosexuelle s'il en fut ! Au moment, dont je me souviens, où la mixité apparut dans notre culture comme une évidence, les mêmes conservateurs, ou leurs prédécesseurs, manifestèrent violemment, prétendant qu'un tel mélange allait conduire au dévergondage. Ils défendaient donc alors l'éducation homosexuelle !

Sciences dures et sciences humaines

Les lois des sciences dites dures décrivent des nécessités physiques, alors que les lois humaines, dit-on, ne dérivent que de conventions. Sauf, je le répète encore, une au moins sans aucun doute : nul ne peut manquer de naître du ventre d'une femme, lieu naturel d'où découlent toutes les cultures. Sur, pour ou contre cette loi biologique sans nulle exception, se construisent les structures de la famille et les lois de parenté, culturelles et juridiques, dites naturelles ou de sang.

À cette nécessité physique, à laquelle nul n'échappe, le christianisme substitue, héroïquement, la liberté individuelle de l'amour et du choix. La dilection adoptive compose, à loisir, les structures de la parenté, y compris dans la maternité. Les deux dogmes parallèles, de la conception virginale du Verbe et, plus tard, celui de l'Immaculée Conception, découvrent, dans le surnaturel, l'origine de la culture, donc de la liberté face à la nécessité. J'y reviens plus loin.

L'héritage de l'Alliance : le point de vue juridique

Tout cela témoigne d'une affaire d'héritage, sans s'y réduire. Sans l'adoption, il ne peut y avoir d'héritiers que nés, à l'exclusion des autres. Le christianisme ouvre à l'universalité du genre humain, *omnes gentes*, l'héritage de l'Alliance, réservé par le texte, dès lors nommé Ancien *Testament*, aux lignées familiales. Annoncé par l'Archange Gabriel, le Nouveau *Testament* ouvre ce legs à chacun. Il substitue donc l'inclusion à l'exclusion. L'écriture de l'ère moderne *teste* pour tous les hommes de toutes les nations, universellement.

Comment cela peut-il se faire ? Par l'adoption. Tous les hommes peuvent, s'ils le veulent, devenir fils adoptifs de Dieu, et les exemples précédents, nombreux, que la théologie chrétienne leur donne témoignent tous de la déconstruction, par la dilection adoptive, des relations, biologiques, charnelles et sanguines de la famille.

« Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » dit Jésus à sa mère aux noces de Cana (Jean, 2, 4). « Qui aime son père ou sa mère plus

que moi n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi », ajoute-t-il dans Matthieu, 10, 37. Jésus a-t-il jamais prononcé des paroles plus claires ?

L'un des Évangiles commence par la généalogie du Christ (Matthieu, 1, 1-16), par la description séquentielle de l'arbre de Jessé, alors que, sur la croix, Jésus mourant transmet non la vie par le sang, mais justement cette élection. Avant sa souffrance et sa mort, le peuple assemblé l'avait déjà distingué de Barabbas, dont le nom signifie le « Fils du Père ». Et ses derniers mots, en effet, s'adressent à Marie, sa mère : « Femme, voilà ton fils » et à Jean, son disciple préféré : « Voilà ta mère. » (Jean, 19, 26-27.) Au moment d'expirer, celui que tout le monde a distingué du Fils du Père transmet à son disciple bien-aimé, en répétant le Nouveau Testament, le lien adoptif.

Structure élémentaire de la parenté chrétienne

Pour le christianisme, l'amour choisi et libre devient le seul atome de relation, la seule et vraie liaison. D'où l'éclatement des relations familiales et tribales et le caractère universel et rationnel de la nouvelle relation sous les apparences de l'étrangeté.

Les structures élémentaires ordinaires définissent les cultures locales ; leur déconstruction, la possibilité du choix, l'introduction de la liberté dans la nécessité du sang ouvrent, pour la première fois l'humanité à un universel. Ladite étrangeté devient *la condition rationnelle de cet universel*.

L'unique structure adoptive de la parenté délivre celle-ci de la nécessité *naturelle*. Mais elle ne devient pas, pour autant, *culturelle*, puisque le choix, libre, du lien parental ne dépend ni des langues ni des lois conventionnelles d'une société donnée ; nul n'empêche, en effet, de choisir un père, une sœur ou un frère en d'autres lignées, éloignées. Qui ne voit que tout racisme se trouve éradiqué par cette déconstruction radicale ?

Or l'envoyé du Seigneur annonce à Marie qu'elle conçoit du Saint-Esprit. Cela signifie que cet engendrement, ni naturel ni culturel, angélique, est *spirituel*. Que signifie ce dernier terme ? La somme des deux autres ou de leur négation : l'addition du surnaturel, et,

quoique nul n'use de ce mot, du sur-culturel. *Ni naturel ni culturel.* Voilà comment le christianisme reconstruit le symbolique. L'universalité de l'Esprit prend sa source en cette somme de deux négations. *Surnaturel, c'est-à-dire universel.*

Le récent culte marial

Quoique vous disiez du mariage et de la relation adoptive, vous ne pouvez pas faire, dit-on, que Joseph ne soit pas de sexe masculin et Marie féminine.

Réponse. La réunion des évêques, qui forme, tout justement, une société unisexe, d'hommes et d'hommes seuls, non fondée sur la famille « naturelle », puisque les participants, tous célibataires, n'y ont pas d'enfants et s'y appellent parfois « mon père », « mon fils » ou « mon frère », cette réunion, dis-je, se tient généralement à Lourdes, lieu où, voici plus d'un siècle, Marie elle-même apparut et dit : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Injuste en politique ou en droit, odieuse dans les entreprises et les métiers, souvent violente dans la vie familiale et privée, toujours ridicule et sotte culturellement, la pression des hommes, je veux dire des mâles, sur les femmes se ressent jusques aux cieux. Dérobant, sans aucune apparence de raison ni la moindre vergogne, la fonction génitrice des mères, dieux ou héros masculins donnent naissance à des divinités femelles : Jupiter, par exemple, accouche d'Athéna par la cuisse… et Adam d'Ève, par sa côte… Inversement, l'histoire des religions, je crois pouvoir le dire, ne connaissait pas, jusqu'à récemment, de généalogie féminine exclusive.

La triade féminine

Que se passa-t-il à Lourdes ? La Vierge y apparut et déclara, en patois bigourdan, à Bernadette Soubirous, petite bergère à genoux devant elle : « Je suis l'Immaculée Conception. » Cette phrase signifie que sa mère, Anne, la conçut, elle, Marie, exempte du péché originel. Le Protévangile apocryphe de Jacques dit, de plus, qu'Anne et Joachim ne pouvaient avoir d'enfant. Cet événement miraculeux n'a proprement rien à voir avec celui par lequel Marie elle-même

conçut Jésus et accoucha de lui en demeurant vierge ; sans œuvre de chair, sans Joseph. La théologie catholique sépare, en effet, avec soin, l'idée traditionnelle de la *Conception virginale du Verbe*, célébrée dès les premiers temps du christianisme, du dogme nouveau, énoncé en 1854, et non sans quelque remous, de l'*Immaculée Conception.* Ici donc, Marie ne parle pas de son fils, mais d'elle et d'Anne, sa mère.

Du coup, à Lourdes, en 1858, année proche de celle où ce dernier dogme fut promulgué, ce qu'ignorait Bernadette, une procession éclatante et nouvelle de femmes seules illumina la grotte, à Massabielle, à maintes reprises : Anne, *absente*, évoquée ; sa fille Marie, *apparue* et diserte ; Bernadette enfin, *présente* et silencieuse. Cette triade enchaîne une pure généalogie, impeccable pour le premier chaînon, d'Anne à Marie, et spirituelle, dans le second, de la Vierge à Bernadette.

Le mystère de la Trinité

Avec exactitude, cette suite novatrice rééquilibre le machisme des mythes, antiques et faux, évoqués plus haut, et le mystère chrétien de l'engendrement divin. Voilà, en effet, pour la première fois, une Trinité féminine face à la Trinité canonique où, sans l'intervention d'aucune femme, sans la fécondité de quelque matrice, la filiation a lieu, entre hommes, oui, entre hommes seuls, de Dieu le Père à Dieu le Fils ; seul y intervient l'Esprit, dont nul ne sait le sexe. *Genitori genitoque*, engendreur et engendré, dit le motet eucharistique *Tantum ergo*.

L'absence des mâles : moins de Joachim, plus tard pas de Joseph, la pureté de la Vierge, la maternité spirituelle… corrigent, ici, compensent, remboursent… l'improbable absence de femmes, là. Aussi incroyables soient-elles, l'immaculée conception et la virginité maternelle conquièrent une force grandiose, celle de rééquilibrer cette masculine Trinité, aussi incroyable qu'elles. Belle équivalence dans le spirituel.

Splendide et inattendue balance de justice ! Invétérés machistes, nous nous attendions si peu à une telle symétrie qu'elle en resta longtemps illisible, aussi invisible que l'apparition. Nous y voyions ou

non des épiphanies, nous y croyions ou non, peu importe, mais n'hésitions-nous point à en lire le sens humain et, j'ose à peine le dire, biologique et spirituel ? Notre machisme en oblitérait la lecture éblouissante.

Les raisonneurs ont beau rire des miracles douteux et des superstitions qui fleurissent, avec la pitié pour les malades, autour de la grotte, reste que le peuple, plus intuitif que les doctes, fit, fait, sans doute fera un succès mondial et durable à ces apparitions pour une raison évidente : par une réinjection équitable du féminin, ce rééquilibrage d'un système symbolique de parenté, attendu depuis l'aurore des temps, marque le début d'une culture moins violente, moins odieuse, plus apaisée. Plus féminine pour tout dire, rarement réalisée, même parmi nous, dans nos entreprises et nos assemblées.

Miraculeusement préparée depuis deux mille ans dans le texte évangélique, instruite depuis mille par l'Église, sa tradition et sa théologie, redite par la Vierge voici plus d'un siècle, reprise enfin aujourd'hui, cette décision, toute de piété, oppose le christianisme à l'anthropologie, c'est-à-dire justement au fondement des sociétés archaïques. Si vous laissez l'anthropologie pour le religieux, l'anthropologie vous sera rendue par surcroît au centuple.

Nous n'y pouvons rien. Le christianisme engendra la société moderne et cette modernité perpétue, souvent sans le savoir, les données du christianisme. Où l'amour remplaça la généalogie.

Par ces virginités, biologiquement et loyalement fausses ? On peut les penser, mais comment y croire ?

Cette contradiction dure, je la connais, la pense et la vis. Je la suis. Je ne pourrai jamais quitter Garonne ni ma religion, mais je sais que je ne reviendrai jamais à celles que j'ai quittées. Je crois en Dieu, je n'y crois pas ; je crois, pile ; je ne crois pas, face ; pile et face font la même pièce et cette pièce, c'est moi. *Credo, non credo*, recto et verso, qui font la même feuille, et cette feuille, c'est moi. Pièce qui, lancée, vole, tourne et tombe ; page fine de livre ou feuille de platane qui frissonne, vive, par la brise, et, morte, détachée,

plane longuement et se renverse souvent avant que le vent ne la dépose sur le sol.

Non, ni la pièce ni la feuille ne tombent au hasard, car si le doute peut conduire à la foi, la foi ne peut survivre sans le doute. Ils se conditionnent l'un l'autre, comme inspiration et expiration font la respiration.

Au fait, n'est-il pas plus facile d'aimer que de croire ? Mais qu'est-ce qu'aimer, comment aimer ?

QU'EST-CE QU'AIMER ?

Ressusciter : faux ou vrai ?

Nouveau dogme loyalement faux : confesser la Résurrection entraîne, en effet, le christianisme vers l'absurdité. Comment se fait-il, en effet, que, de saint Paul jusqu'à nos jours, des milliards d'humains absorbent sans regimber une telle contradiction pour la raison comme pour l'expérience ? Car nul n'est jamais revenu, ne revient ni ne reviendra d'entre les morts. Et, cependant, si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine, dit l'apôtre.

Credo quia absurdum ?

Je note au passage deux sens du mot faux : ou comme deux et deux font cinq ; ou comme un faux Vermeer. Je dis le premier « loyalement faux », car il ne dissimule en rien son absurdité, mais le second « mensongèrement vrai », car il se fait passer pour tel. La plupart des dogmes du christianisme : virginité de Marie, résurrection du Christ, présence réelle du corps dans le pain…, d'autres encore, ne mentent en aucune façon, puisqu'ils se présentent comme absurdes, impossibles, faux pour tout dire ; nul n'a jamais connu d'enfant né sans spermatozoïde, ni rencontré de mort revenu à la vie… Je les dis donc « loyalement faux ». S'ils s'énoncent ainsi au grand jour, il y a des raisons. Voilà pourquoi nous les *relisons* sans cesse pour découvrir le sens profond de leur « vérité » cachée, si elle existe.

Autour du tombeau, vide désormais, cavité rocheuse où reposait depuis trois jours le corps du supplicié, les premiers témoins de cette ténébreuse affaire, des femmes – peut-être même une seule, Marie-Madeleine – prétendent avoir vu un jeune homme en robe blanche ou deux personnes aux vêtements éblouissants ; d'autres ont décrit deux anges ; et, dit Jean, 20, 13, Marie se retourna et vit Jésus, mais ne le reconnut pas, croyant qu'il s'agissait du jardinier.

Peu de temps après, deux habitants d'Emmaüs rencontrent sur leur chemin un étranger qu'ils invitent à dîner, mais qui les quitte dès qu'ils croient le reconnaître. Comment l'un d'eux au moins ne l'avait-il pas identifié tout de suite sur la route, puisqu'il avait déjà vu et entendu Jésus ? Mieux, dans une autre circonstance, l'un d'entre les proches, Thomas, que l'on appelait Didyme, incrédule encore, voulut toucher de la main ses cicatrices pour reconnaître Jésus.

Bref, *nul ne le reconnaît*. Clairs et transparents, les textes canoniques insistent sur cet aveuglement ; ils relatent tous, de manière répétée, que telle ou tel rencontrent le mort vivant sous divers visages qui le cachent. Encore une fois, où est-il ? Réponse exprimée unanimement par ces témoignages concourants : partout et ici même, où il revient, à nouveau incarné, sous les traits de quiconque, chemineau, cultivateur, inconnu ou voisin. Jésus apparaît sous des traits, banals et inattendus, à ses familiers eux-mêmes : jardinier, voyageur, intrus…

Conclusion : femme ou homme, riche ou pauvre, blanc ou noir, athée ou croyant, vieux ou jeune, nous sommes tous, virtuellement, le Christ, nous participons à l'Incarnation, car il ne cesse de ressusciter en chacun de nous. Mais la grande, l'immense difficulté, l'obstacle presque insurmontable et qui, sans doute, fait toute l'apparente contradiction, consiste à ne pas pouvoir le reconnaître dans la sœur, l'étranger, la misérable sur le trottoir, le malade dans son lit, la folle qui gesticule, ce vieillard impotent, cette jeune fille au corps sublime, le sauteur à la perche, le potentat sanguinaire…, pis encore, en soi-même. Il est là, nul ne le voit. Or serait sauvé qui le verrait, qui saurait qu'il l'abrite en lui-même trouverait bonheur et sainteté. Il est en moi, je ne le vois pas. Et je ne te connaîtrai pas, *je ne t'aimerai pas* tant que je n'aurai pas reconnu le Christ en toi, en

touchant tes cicatrices. Aimer consiste à reconnaître le divin chez l'autre. Le Paradis, c'est les Autres, mais nous ne cessons pas de le perdre.

Ainsi la Résurrection permet-elle de comprendre l'émergence de la Bonne Nouvelle, je veux dire ce qu'est authentiquement l'Amour, comment il naît, comment il devient la relation universelle. Mieux dit : l'Amour est plus fort que la Mort, que la Mort universelle.

De même, dans l'Eucharistie, le corps divin se cache dans l'hostie et le sang dans le calice. Il y est, mais comment le reconnaître ? Résurrection et Présence réelle, même vérité cachée, même secret de l'Amour.

En surabondance, l'histoire des sciences confirme cet aveuglement. Les communautés les plus savantes ne reconnaissent presque jamais tout de suite les inventeurs de leur spécialité, porteurs d'une vérité transfigurée, bonne nouvelle assurément, mais si nouvelle qu'elle en est illisible ; le plus souvent, ces innovateurs meurent incompris, exclus, et leur idée ridiculisée. Des générations plus tard, quand les évidences basculent, tels successeurs récupèrent les anciennes victimes, oui, ressuscitées, pour en faire, parfois, des fondateurs héroïques, les dieux de cette légende que nous appelons histoire. Ou bien ces successeurs eux-mêmes se parent alors des plumes du paon, exhibent et cachent l'inventeur sous leur apparence.

Rien donc de plus difficile que de lire le vrai nouveau sous le banal, convenu. Que de reconnaître la Bonne Nouvelle.

De même, les rois bibliques mettaient leurs prophètes à la question au point de les tuer parfois. Il faut dire que celui qui se présente comme innovant ou visionnaire, nous le jugeons, souvent à bon droit, pour bateleur. Bref, le génie porteur d'une authenticité, nul ne le voit passer. Cette méconnaissance, pleine de contradictions, ouvre un puits sans fond de réflexion. Chez Dostoïevski, « Le Grand Inquisiteur » rouvre cette boîte noire : si le Christ revenait, le théologien le plus subtil renverrait le ressuscité en l'accusant avec raison de perturber l'ordre social et la piété.

Nous reconnaissons rarement le Christ quand, étrange, il nous apparaît sous les traits de notre prochain, voire d'un inconnu. « J'avais faim et vous ne m'avez point donné de pain ; j'avais soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais en prison et vous ne m'avez pas visité… » J'étais là, présent, ressuscité, non seulement méconnaissable, mais insupportable.

Nous attendions le Messie, Roi de Gloire. Qui le reconnaîtrait dans ce nouveau-né couché dans la paille d'une étable entre un bœuf et un âne ?

Le Christ est vivant partout et en tous. Nous avons tous en nous, y compris les plus saints, assez d'impuretés pour que nul ne le reconnaisse. Peut-être, je le répète, Jésus fut-il, dans toute l'histoire, le seul mortel assez pur et transparent pour que certains, autour de lui, puissent découvrir en lui, vivant, le Messie, le Fils de Dieu.

Par l'Incarnation et la Trinité, le catholicisme est un mono-polythéisme, *soit une synthèse entre la religion ordinaire du social et celle, exceptionnelle, des prophètes*, entre l'anthropologie et le mysticisme. Ainsi se distingue-t-il du judaïsme et de l'islam, attachés tous deux à un monothéisme strict ; le protestantisme hésite entre les deux positions, l'une plus logique, l'autre si proche de l'anthropologie qu'elle laisse ouverte la possibilité d'un paganisme, mais qu'elle se montre ainsi plus proche du réel vécu par les humains, charbonniers et bonnes femmes. Avec compassion et humanité, le catholicisme relie le polythéisme de toute société et le monothéisme prophétique, le politique et le mystique, j'allais dire le faux et le vrai.

En somme : la communion des saints relie les membres du collectif en des cérémonies productrices d'idoles, certes, mais qui fonctionnent comme des filtres du faux. La sainte Famille se délivre de toute généalogie pour annoncer la Bonne Nouvelle, l'Amour comme relation universelle. Par l'Incarnation et la Résurrection, elle montre comment l'Amour peut naître en toutes et tous, par la reconnaissance du divin en autrui et en nous. Sans la Résurrection, notre foi est vaine parce qu'elle révèle en clair la dynamique de l'amour.

La lumière interne

Cet événement de la Résurrection que je ne trouve plus désormais si ténébreux ni si contradictoire, je l'ai rencontré mille fois dans ma vie et mon travail de philosophe. Je le nomme l'indéfini ; le virtuel ; le potentiel ; le blanc, à la fois somme des couleurs et dissimulation de toutes les couleurs. Répandue parmi le monde, immense ou local, parmi les choses, même les plus anodines, parmi les vivants, y compris les moins prisés, les hommes enfin, même de rien, sa lumière éclaire tout, mais sa richesse de couleurs se cache sous sa transparence.

Tel individu singulier se trouve défini par une série infinie ouverte de propriétés, les philosophes disent : d'accidents ; mais il existe en lui des potentialités qui ne font point partie de la série. Il est, certes, l'intégrale de cette série ; mais il peut devenir ce que promet ce noyau virtuel de puissance. Le voilà tel quel et, en soi-même, bien défini ; mais il porte en lui ce noyau indéfini de possibilités. Tu es Catherine ou Michel, mais tu portes en toi une page blanche sur laquelle écrit le Verbe. En toi le Christ peut sans cesse ressusciter. Mais il reste enfoui sous ces masses d'accidents.

L'humain n'est pas ; il peut. Par ce potentiel indéfini, par ce noyau virtuel, il est le Christ ressuscité. Mieux : ce virtuel tente sans arrêt de ressusciter le Christ. Mais peu le reconnaissent en soi ou chez les autres. Ce virtuel est le Christ ; le Christ est ce virtuel, distribué en tous de manière indéfinie. *Suscité.* Potentielle, virtuelle, mot qui, à la lettre, dit notre vertu, c'est-à-dire notre essence. Maintenant et ici. *Suscitée.*

Amour. Je t'aime si et quand je reconnais le Christ en toi, apparu soudain, comme en coup de foudre, levé d'entre les morts des ténèbres de ton corps qu'il rend splendide et lumineux. Dès lors qu'en toi il apparaît, tu es bénie entre toutes les femmes.

Annonciation et naissance. Marie fut assez pure, assez transparente, assez pleine de grâce pour que Dieu soi-même, Dieu le Père soit avec elle : *Dominus tecum*. Lorsque lui apparut l'Archange Gabriel, il constata, en effet, que le Seigneur était avec elle… et même tellement avec elle, en elle et pour elle que son Fils

s’incarna en sa chair, comme si le Père concevait en elle son Fils par l’opération de l’Esprit. Tout le monde rencontre des femmes assez saintes pour ne jamais cesser, elles aussi bénies entre toutes les femmes, d’être enceintes du Seigneur. Comme fit le fruit des entrailles de Marie, elles sauvent les humains. Marie-Madeleine aussi fut assez pure pour reconnaître le Ressuscité.

Incarnation. Jésus fut sans doute l’homme le plus pur de l’histoire, tellement transparent d’amour, lui aussi, que les plus petits reconnaissaient en lui le Christ… mieux que les sages et que les savants… qui peuvent manquer à le reconnaître.

Dieu, dit la Genèse, créa l’homme à son image. Chacun donc porte en soi un reflet du divin, rayonne de lui, le filtre, le cache, le laisse ou non transparaître. Méconnaissable, ce virtuel manque de chair. L’Évangile complète la Bible en ajoutant à cette image la présence réelle. La Résurrection fait vivre ou revivre le Christ en nous. Nous le cachons, le filtrons, le laissons apparaître. Nous le reconnaissons chez l’autre, nous le voyons ou non corporellement, dans le port, les yeux, gestes, paroles et actes. Non seulement l’image, mais le modèle lui-même. L’Évangile incarne la Genèse, il en chante l’épanouissement.

Vie. Je n’existerai qu’à l’heure où le Christ renaîtra en moi. *Dominus mecum.*

Aliments. Je me nourrirai vraiment quand je reconnaîtrai le Christ dans le pain et le vin. Le secret de la Résurrection gît déjà dans l’Eucharistie. Quand tu mangeras du pain, quand tu t’adonneras à la conduite la plus commune, je serai en toi, je ressusciterai en toi. Quand vous boirez du vin, je réapparaîtrai, je circulerai entre vous, comme le sang dans le corps. Quel vin coule dans le sang de mon amante, combien de pain dans la chair d’un supplicié ?

Mort et résurrection. Je n’aurai plus peur de la mort dès lors qu’en moi habitera le Ressuscité.

Bilan. Un mort est ressuscité. De cette fausseté vitale, mais loyale, émane le miracle de l’amour.

L’amour dit en page blanche

Parmi ces extases rares, l'espièglerie vient me surprendre, en même temps que le modèle souriant de ce que l'on peut nommer la mutité minuscule de la cause ou l'insoutenable légèreté du vrai. En la plus géniale lettre d'amour jamais rédigée par une mâle main, Diderot met un mot à Sophie : « Je vous ai attendue, lui écrit-il ; vous n'êtes pas venue ; je dois quitter ; voici le soir, l'ombre tombe. Je ne vois pas ce que j'écris, je ne sais même pas si j'écris ; et donc, partout où vous ne verrez rien d'écrit, lisez que je vous aime. » Depuis que j'ai lu ces lignes sublimes, j'ose à peine écrire ! Et je rêve d'occuper la place de l'amant, écrivain en langue sympathique ; mieux encore de l'aimée : partout où je ne vois rien d'écrit, j'espère lire que quelqu'un m'aime.

Choix libre mieux que nécessité vitale, voilà défini l'amour. Maintenant se pose la question :

QUI AIMER ?

Gloire ou paix ?

La glu de la gloire colle le collectif, cristallise nos relations, relie. Gloire à lady Di ou à Johnny, stars ou vedettes de carton. Argent, sexe ou pouvoir, voilà quelques avatars des trois moteurs pour se lancer vers elle, but suprême. Chacun veut gagner, passer le premier, devenir plus puissant…, tous, dans le réseau, recherchent la gloire à l'exclusion des autres, qui deviennent des rivaux. La toile des relations s'enflamme alors, comme un terrain de bataille. La guerre de tous contre tous envahit l'ensemble des relations. À l'envi, tous désirent accéder au sommet d'un cône ou d'une pyramide. Se reconstruisent la hiérarchie et les drogues qu'instille la gloire d'où vient le malheur du monde. Plus d'amour, partant plus de joie.

De la gloire empoisonnée découlent les ressentiments, les guerres et la mort des hommes en nombre, milliers pour César et Louis XIV, dizaines et centaines de milliers pour Napoléon et Pol Pot, millions pour Hitler, Staline ou Mao. La gloire historique de ces tueurs suppose l'oubli de ces cadavres inconnus que l'on ne reconnaît que

si on lit notre histoire à l'envers, en adoptant le point de vue des victimes…, c'est-à-dire à l'endroit.

Nous ne vivrons pas en paix tant que chacun cherche à s'emparer de cette renommée. Si je loue l'un sans louer l'autre, la rivalité revient. Rivaux, les dieux eux-mêmes sont en guerre ; les faux se reconnaissent à cette conduite trop humaine. De qui donc chanter la Gloire ?

Gloire à Dieu au plus haut des cieux et
Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté

Quand, remplacés soudain par le Médiateur qui vient de voir le jour, cette nuit, à Bethléem, dans une étable, et donc devenus inutiles pour les messages et relations, les anges, intermédiaires ou médias, quittant la scène du monde, chantent si haut la louange de Dieu que l'intensité de l'onde musicale émanée d'eux accède à une altitude immense, celle qui sépare la terre, ici-bas, du Très Haut des cieux, elle mesure exactement la distance infinie de l'immanent au transcendant, selon un axe vertical.

Supposons alors que la gloire se perche *là-haut, très haut, si haut qu'en comparaison de cette cime rien n'est plus inaccessible* : non point seulement acquise aux cérémonies grandioses, mais perchée si haut que nul d'entre nous ne pourra jamais y parvenir. Car, d'une bassesse dérisoire, le sommet de nos cônes de gloire reste toujours accessible, parce que, fortune ou royauté, sises à distance finie. Si, au contraire, personne ne peut boire cette drogue enivrante, nous n'aurons plus à nous battre pour elle, tous contre tous. Que le sommet d'un cône ou d'une pyramide, le plus souvent visible, se trouve à distance finie de sa base et beaucoup, sinon tous, pensent et désirent y parvenir. Que nul ne puisse y accéder, nous voilà sauvés : plus de comparaison, plus de jalousie ni de rivalité, plus de cette haine qui nous précipitait à nous égorger les uns les autres jusqu'au dernier. Plus de guerre. Paix. Amour. Vide, le cône disparaît ; un nouveau réseau se met en place, un autre universel des relations, la communion des saints.

Pour éviter la guerre totale, donc, à l'horizon, l'éradication possible de l'espèce, il faudrait ne donner de gloire qu'à *Celui en*

comparaison de qui nul autre n'est plus haut. Ce titre, Très-Haut, dresse à la verticale l'échelle de la comparaison, en vidant ses échelons ; il désigne Celui qui en occupe le sommet, à l'infini. Louons donc *Celui qui, en attirant à lui, Très Haut, la totalité des envies, des amours et des haines, annule la totalité de nos rivalités*. Louons *Celui par rapport à qui nulle comparaison, inutile désormais, ne vaut*.

Ne louons jamais, dans l'immanence, tel roi des rois, telle puissance, cette majesté ; autant dire l'éloge d'un général vainqueur piétinant sur le champ de bataille des milliers de morts, à charge de revanche, de vengeance, demain, perpétrée par les vaincus ; voire de quelque pantin bariolé sur l'écran des médias, photographié perché sur un échelon de la comparaison, au risque, demain, d'en dévisser. Louons, au contraire, *lui en qui s'évanouit l'échelle de rivalité*. À Toi seul la puissance et la gloire. Comme dans un trou noir, en Toi disparaîtront toutes nos envies ; comme d'une source blanche, nos amours viendront de Toi. Dès que le poison mortel de gloire s'envolera dans des hauteurs infiniment inaccessibles, nous vivrons en paix.

Louons alors deux personnes. D'abord l'Absent de ce monde, indépendant de toute échelle, à la limite infinie de ses échelons vides. Ni prince ni puissant, si haut, cependant, qu'Il s'absente de ce monde. Quant à celui qui, présent dans ce monde et Messie incarné, descend de l'absent, louons-le aussi, puisque, au bas de l'échelle, il ne trouva pas de place dans l'hôtellerie, qu'il naquit dans la paille d'une étable entre un bœuf et un âne, et que, fuyant vers l'Égypte pour éviter l'assassinat, il ne sera pas compté dans le recensement ; introuvable dans les Annales, nulle Histoire ne le citera, trop bas. Hors décompte, hors classe, il erre trois ans sans domicile fixe, entouré d'autres errants tirant des bords sur le lac en pêchant, d'adultères, de putains… Il finit entre deux larrons, lui-même condamné à un supplice infâme. Oui, louons celui-là, hors comparaison, hors échelon, au plus bas de la hiérarchie. *Personne n'envie ni ne veut pour soi cette vie ratée.*

Son monde n'est pas de nos Royaumes. Le Père règne au plus haut, Très Haut ; le Fils gît au plus bas, très bas. Louons donc le Très-Haut et le très-bas, le même ; louons cet Absent et ce présent,

le même, tous deux nous invitant, trop loin de l'un et très proche de l'autre, à demeurer dans un réseau pacifié par ces deux écarts. Infiniment haut, infiniment bas : la louange relie ces deux infinis.

Louange

Loin de nous livrer à la critique, au soupçon et à l'indignation, conduites qui ratatinent, apprenons qu'il n'y a pas d'œuvre plus utile à notre survie que de consacrer sa vie, comme moniales et moines, comme Jean-Sébastien Bach, à cette louange. *Magnificat anima mea.* La joie de l'éloge dilate notre âme qui, ainsi, devient aussi inventive que l'Univers ou la Vie ; notre joie envahit alors l'universel des relations. *Gloria in excelsis Deo* : de nos bouches terreuses s'élève notre musique vers cette inaccessible cime. Paix sur notre basse terre, enfin. *Pax hominibus.*

Ainsi chantèrent les anges, évoquant un temps inattendu, *un autre type de relation*, la Bonne Nouvelle de l'Amour. « Voyez comme ils s'aiment », disait-on des premiers chrétiens rassemblés. Avec un baiser ou une poignée de main, ils se donnent l'un à l'autre, depuis lors, la paix du Christ.

COMMENT AIMER ?

Les prépositions

Par quels chemins passer pour accéder à cet amour ? Comment aimer, de quelle manière ? En prenant toutes les directions indiquées par des panneaux indicateurs, où l'on peut lire : *à*, *vers*, *en*, *de*, *par*, *pour*, *entre*, *selon*, *suivant*, *touchant*, *contre*, *avec*, *parmi*, *avant*, *après*, *pendant*, *durant*… Je t'aime par toi, pour toi, vers toi, avec toi…, chaque préposition indexe une ou plusieurs voies, suit les flux qui les traversent et toutes ensemble ces prépositions unissent, dans l'espace, ici et ailleurs, dans le temps, passé, avenir ou présent, et, cognitivement, composition, opposition, classement, évolution… Le réseau qu'elles forment, plus les conjugaisons et déclinaisons, leurs complices, donnent à la langue fluidité, mouvement, adaptation au réel ; elles en assouplissent, elles

en liquéfient, elles en modulent, elles en aèrent le schéma ou l'enflamment. Les neurologues disent bien que, plongé dans les grands nombres, le cerveau lui-même se connecte, chaud, en milieu fluide. Je t'aime de toutes les façons.

Quand les philosophes pensent par concepts : être et temps, matière et mémoire, mots et choses, différence et répétition, mieux encore, faux et vrai…, ils transforment l'homme, les vivants et les objets du monde en statues de sel. Ils s'expriment dans le vieux style télégraphique dont la raideur rapide éliminait, tout justement, déclinaisons et prépositions. Celles-ci, au contraire, changent cette exposition de sculpture abstraite et marmoréenne en flux d'ondes aériennes, en lames liquides déferlantes, en danses de flammes. Grâce à elles, qui l'assouplissent et lui donnent sens, au moins au sens de la direction, toute langue se lance dans le branle du monde et ses transformations, des flammes éclatantes crépitant au hasard. En parlant ou écrivant, non seulement nous inondons d'ondes les choses, mais, de plus, nous les éclairons de ce brasier.

Le mysticisme brûle de ces flammes extatiques.

Dans un texte analogue au *Mémorial* de Pascal, Kierkegaard s'y brûla :

« 19 mai 1838, 10 heures et demie du matin, joie indescriptible, cf. Philippiens, 4, 4 […] je me réjouis au moyen de ma joie, *de*, *dans*, *chez*, *sur*, *au moyen de et par* ma joie […]

Il est une joie indescriptible qui nous embrase de part et part, aussi inexplicable que le cri de l'apôtre éclatant sans motif : "Réjouissez-vous, je le dis encore : Réjouissez-vous", non pas une joie pour ceci ou pour cela, mais une exclamation débordante de l'âme, "avec la langue et la bouche et au fond du cœur". "Je me réjouis *par* ma joie, *de*, *dans*, *chez*, *sur*, *par et avec* ma joie", un refrain céleste qui, soudain, semble-t-il, coupe court tous nos autres chants, une joie qui, telle une brise, rafraîchit et ranime, un coup d'alizé qui souffle du chêne de Mambré jusqu'aux demeures éternelles. »

Papirer, II, A, 228

La messe latine dessine un même chemin, mêmement balisé :

Per *ipsum et* cum *ipso et* in *ipso*
Est tibi Patri omnipotenti
In *unitate spiritu sancti*
Omnis honor et gloria
Per *omnia sæcula sæculorum.*

Par lui, *avec* lui et *en* lui
À toi Père tout-puissant
Dans l'unité du Saint-Esprit
Tout honneur et toute gloire
Pour les siècles des siècles

Protestant, Kierkegaard et le rite catholique latin convoquent le réseau des prépositions pour décrire l'extatique joie ressentie, là, par le sujet personnel dans et par sa relation à Dieu, et, ici, la relation intime du sujet divin, dans sa multiplicité unitaire ou sa trinitaire unité. Là, le sujet envahit l'amour et l'amour le sujet ; ici, Dieu l'occupe ; là, le sujet envahit l'universel des relations ; ici, Dieu le tisse.

Nous n'aimons jamais partiellement. Tout ou rien. Dieu et moi, Dieu et mon prochain. Par toutes voies, par tous moyens, selon tous les modes. Parler de la relation père-fille ou mère-fils consiste à décrire non l'amour maternel ou filial, mais une situation pathologique. Si je t'aime, tu es ma mère, ma sœur, ma fille, ma maîtresse, une étrangère, lointaine mais si proche que personne, jamais, ne fut plus près de moi, tu es les autres, les vivants et le monde, sans aucune exception. L'amour occupe sans lacune l'universel des relations. Pour s'exprimer, il a besoin de toutes les prépositions sans en omettre une seule.

Pourquoi nommer aussi religieux cet universel des relations ? Parce que, dans ce cas, un objet extérieur, plus ou moins connu, inconnu, méconnu, objet jeté devant, mais parfois sujet absent, ubiquiste et transcendant, relie des sujets, présents dans l'immanence et d'autant plus et mieux ensemble qu'ils se retirent le plus loin possible dans leur subjectivité pour y déceler, de l'intérieur,

l'objet-sujet qui en est le plus extérieur, à l'infini, Dieu soi-même. Plus ou moins cognitif, ce subjectif-objectif fait, avec des subjectifs, des collectifs à longue durée. Je t'aime en, par et pour la communion des saints.

CROIRE EN, CROIRE À, CROIRE

Les prépositions de Croire

Je crois *en* Dieu ; je crois *à* la réalité du monde extérieur ; je crois ce que vous me dites. De nouveau, soyons attentifs aux prépositions, c'est-à-dire aux relations. La préposition *en* ou *dans* indique un bain, un plongement, un milieu, un habitat ; la préposition *à* dessine une flèche qui vole d'un sujet à son objet, un vecteur qui relie deux instances définies, différentes et séparées. Quant à l'absence de préposition, la grammaire la nomme verbe transitif et complément d'objet direct.

Credo in unum Deum… Ce membre de phrase montre et cache deux secrets. J'ai ailleurs parlé du premier : son premier mot *ego*, absent, se trouve, en effet, impliqué dans la première personne du présent *credo* ; en affirmant cette croyance et allégeant les appartenances, le christianisme invente, en effet, le moi. *Je* crois.

Le second *me* plonge dans un milieu, un habitat nouveau, Dieu soi-même : air que je respire, eau dans laquelle je flotte ou nage, terre qui me porte et me nourrit, feu qui m'illumine et me réchauffe, mon toit, mes proches, les autres que je rencontre… Quand je dis : ma maison, mes proches, je me réfère à la synthèse d'un moi global dont je célébrerai ailleurs la synthèse. Je suis cette synthèse qui habite une synthèse. Être *au* monde, c'est-à-dire être *en* Dieu.

Alors, la foi compte moins, si j'ose dire, que ce plongement, ce bain, cet environnement global. Qu'importe ma croyance, puisque je vis *en* Dieu comme un poisson dans l'eau. Je ne crois point *à* Dieu, sinon je serais le sujet en présence d'un objet limité, dominé, objet de ma connaissance ou de mes actes, le tout abstraitement, sans alentour ni synthèse globale, objet limité dont on peut discuter, démontrer indéfiniment l'être ou le néant. Je ne crois pas Dieu non

plus, puisque, tacite, caché, invisible, Il s'absente de mon écoute, de toute ma perception.

Le *Credo* dit bien *in* pour les trois personnes de la Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, mais il efface toute préposition pour se restreindre au complément d'objet direct lorsqu'il en vient à l'Église, pierre objective et collective que *nous* contribuons sans cesse à construire. Le *Credo* croit l'Église. Quand il aborde ensuite un registre tout autre, *credo* laisse place à *confiteor* et à *expecto*, je confesse et j'attends. La foi finit en espérance.

Habitat

Ainsi la religion construit-elle une maison telle que nous n'avons, pour vivre, besoin de rien d'autre ; toutes nos fonctions trouvent là leur convenance. Nous habitons son confort, sa complétude et sa beauté ; si nous l'abandonnions, nous pleurerions de la perdre, car nous n'avons jamais su ni pu construire un habitat plus achevé. Ce pourquoi nous ne pouvons, humbles, nous en croire les concepteurs ni les maçons.

Hôtellerie de repos, restaurant où l'on trouve pain et vin, école pour novices et catéchumènes, tribunal pour confessions, aveux et Jugement dernier, mérites, offrandes, indulgences, résidence du législateur ou des représentants, bureau de poste pour les messages où s'agitent les anges, lieu de réunions pour célébrer naissances, mariages, maladies terminales, funérailles…, cimetière même…, station de départ et d'arrivée, cette maison, universelle, réunit, on le voit, toutes les autres, que la cité disperse, j'allais dire analyse. D'où ceci qu'elle peut aussi se changer en prison pour la vie, le groupe et la pensée.

En somme, je suis cette unité qui habite l'Unité, en religion et dans le monde.

Loin ou près ?

À la recherche de cette unité, je marche vers une borne posée là depuis longtemps ; avant de parvenir au pied de son socle, je dois évidemment passer par le milieu du parcours ; m'y voici ; je reprends

la marche qui doit encore passer par la moitié de la voie qui me reste à franchir ; à nouveau, m'y voilà ; qui ne voit que tout recommence et qu'aussi infime que reste l'intervalle à traverser, infiniment se posera la même question du milieu. La raison rigoureuse démontre donc sans faillir, au moins depuis Zénon d'Élée, que, mobile à distance infinie, je ne parviendrai jamais à l'ultime station. Cependant, d'un pied léger, mon corps y arrive en peu de temps, au mépris de tout entendement.

Me voici, d'une part, infiniment loin du compte et, de l'autre, aisément parvenu à destination, en sautant à pieds joints les restes infiniment courts. Comme si les jambes se moquaient de la démonstration. Non : comme si l'alliance du corps et de l'âme soudait allégrement cette contradiction.

Enjambant la limite rationnelle, un court-circuit explose d'un coup en une blancheur, une lumière, une joie parfaite.

Digression mathématique

Mesurez une longueur, une surface ou un volume avec l'exactitude la plus précise possible. Au centimètre, au millimètre, à l'angström près… votre mesure n'atteindra jamais la perfection abstraite de la droite géométrique ; même résultat pour la surface d'un triangle ou la cubature d'un polyèdre dit régulier. Que vous serriez de plus en plus cette mesure, dite avec raison approchée, elle sera certes quasi infiniment près de la figure abstraite, mais cependant infiniment loin. Même paradoxe que la marche de Zénon.

L'éloignement ou la proximité infinis de Dieu ne sont ni plus ni moins pensables que cette évidence qui sépare et unit les mesures physiques, numériques, exactes, précises, d'une part, et, de l'autre, la rigueur géométrique. Dans les deux cas, un autre monde se dévoile… Le début de ce livre dit justement que la physique mathématique n'a pu émerger, aux temps de Galilée, que par court-circuit entre ces deux distances infinies.

Quoique quasi miraculeuse, la relation entre les deux est donc possible. La religion les *relie*.

Retour à la religion

Jeune, la foi m'offrait un accès à Dieu aisé. L'honnêteté me conduisit à emprunter un long chemin de connaissance rationnelle et d'amours humaines. Aux portes de la mort et par cette route qui n'en finit pas de raisonner, je me trouve infiniment loin du seuil espéré, immobile à grands pas. Ce détour ne m'a point avancé d'un pouce ; me voilà toujours, mobile/immobile, à distance infinie de la cible, séparé d'elle par un écart ou *infiniment long* ou *infiniment court*, puisque je me trouve toujours aussi près que possible de l'issue, en son voisinage infiniment proche.

Infiniment près, infiniment loin, même chose au signe près. Cheminement sans fin, saisie instantanée. Rien sans terme ou tout d'un coup. Ténèbres et lumière, ouvert et fermé, un seul et même moment. J'écrirais mille pages de plus, il m'en resterait mille encore à écrire et je sais désormais que je ne serais pas plus avancé ; ou, plutôt, je me tiendrais toujours, courant/statufié, aussi proche du but. Je crois, je ne crois pas, presque en même temps. La foi et le doute, le faux et le vrai se télescopent en ces deux infinis.

Voilà pourquoi seul l'un des inventeurs du calcul infinitésimal – qui, pour la première fois et par une intégrale définie, délivra la raison de la prison de Zénon – seul Pascal, dis-je, put écrire : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »

Me voilà infiniment loin du Dieu absent mais infiniment près du Dieu ubiquiste. La décision ultime, le choix, le basculement, le passage à la limite vers le but gisent-ils en moi ? Non. Moins dans l'intime, sans doute, que, par grâce et invention, hors de moi. Qui donc ouvrira la porte ? Tout seul je ne peux. Pascal ne dit pas « je » mais « tu ». Celui qui chemine n'est pas celui que l'on croit, mais celui à qui Dieu s'adresse. Ô Seigneur qui me voit Te chercher, ne tarde point à ouvrir la porte que ma raison ferme.

Errant, pleurant, j'attends le changement de signe. L'espérance prend la place de la foi, dont la distance à la raison se réduit à une distance infiniment courte. Le saut, le pont de l'une à l'autre, dont dix sages disent qu'ils doivent au moins franchir le ciel, exigent un élan menu.

Je me croyais une pièce lancée au hasard, une feuille dans le vent, me voici plutôt le pied sur le seuil et infiniment loin de lui. Dois-je recommencer ?

Car je vis infiniment loin de Toi (de toi), mais infiniment près ; car Tu (tu) es infiniment près de moi, mais infiniment loin.

Divin ou humain, l'amour relie ces deux infinis.

Chapitre 3
LE PROBLÈME DU MAL

Je n'aurais pas osé commencer un livre sur la religion seulement par inquiétude ou espérance, aussi puissamment que m'entraînent ces deux motivations, mais aussi parce qu'aveuglément je construisais depuis toujours une philosophie synthétique. Ne cessant de relier, j'entrevoyais l'advenue d'une époque où le changement de culture et de pratiques imposerait ce type de liaisons qui, alors, prendrait la prééminence sur la tradition et l'idéal analytiques, devenus partiels, inefficaces et même dangereux de décomposition. Critique et régressive, l'analyse délie et détruit ; par liaisons organiques, locales ou larges, la synthèse, au contraire, d'*Hermès* au *Grand Récit*, de l'*Interférence* à l'*Hermaphrodite*, des *Anges* aux *Ponts*, progresse et construit ; le *Passage du Nord-Ouest* relie les océans et les sciences, le *Contrat naturel* associe les hommes au monde.

À la fin d'un tel chantier, comment ne pas rencontrer la religion en tant que celle-ci relie et synthétise aussi une totalité, voisine de celle que les sciences expliquent et déploient, de celle aussi que toute philosophie se doit de construire patiemment, parties après parties. Avant de décrire ces totalités et de saisir leurs ressemblances, voyons ces parties.

Partitions sur mappemonde

Sur la carte comme en réalité, la France se sépare de l'Espagne par la barre des Pyrénées, de l'Italie par les Alpes, de l'Angleterre par la Manche et de l'Allemagne par le cours du Rhin, mais seuls nos caprices, notre histoire ou nos politiques divisèrent la Méditerranée

en mers Ionienne, Tyrrhénienne, Adriatique… À l'ouest comme à l'est règne pourtant la même eau, en tout lieu diversement mêlée. Communiquant par les trois caps au sud, par le passage du nord-ouest autour de l'arctique, les océans présentent un universel des eaux ; mille sites, même fluide.

Chaque classe ou moment de la totalité philosophique en train de se construire rencontra, de même, des parties du savant comme du religieux, tous deux totaux, comme si l'une se répandait distributivement dans l'autre. L'examen mathématique du système de Leibniz finit par célébrer l'ensemble des œuvres scientifiques de Blaise Pascal qui reconnaît enfin le Christ comme le point fixe manquant à ces savoirs exacts ou rigoureux. Le *Parasite* relit l'aventure de Joseph. Les *Anges* prennent la suite des *Hermès*. *Rome* cite le « Notre Père » à propos de Jupiter. La lecture des romans de Jules Verne finit par celle de l'*Exode*. Le *Contrat Naturel* s'achève en une célébration de la Terre en forme de litanies. Le *Tiers-Instruit* chante, en sa fin, le Magnificat. *Rameaux* se réfère à la vie et à l'œuvre de saint Paul. *Statues* s'arrête en extase devant la crèche. *Musique* analyse la Visitation prénatale de Marie à Élisabeth…, bref, la totalité-religion se distribue en parties totales dans la synthèse philosophique en construction, en s'appuyant sur l'encyclopédie des sciences. En bref, j'aurais pu écrire un premier livre sur le religieux en reprenant une à une ces parties totales.

Il faut donc que les lignes de ce livre découvrent une sorte de réciproque par laquelle la totalité scientifique et philosophique en construction se retrouve, distribuée à son tour en parties totales, dans la présentation de la totalité-religion. Le lecteur a pu ici relire *L'Origine de la géométrie*, la théorie de l'information ou de l'évolution, celle du chaos, voire une anthropologie ou une philosophie de l'histoire. Les trois totalités s'embrassent, s'enlacent et se compénètrent ; océans globaux et mers locales, partout un même fluide aux courants marins entrelacés.

Puisqu'une ligne singulière y rencontre toutes les autres, le réseau concrétise, comme modèle formel, mais à l'état solide, ce règne visqueux. Respectivement verticale et horizontale, les liaisons des chapitres précédents forment la trame et la chaîne de ce réseau.

Autre image des parties totales

En son phénotype, son génotype, par son environnement et son évolution, tout organisme porte en soi présence, voisinage ou trace des autres vivants et du monde. Tout se passe comme si telle espèce, dont la nôtre, courait un fil de trame qui rencontre tour à tour mille autres fils de chaîne et quelquefois tous. La communauté des vivants et l'ensemble du monde inerte se projettent obliquement sur cet organisme, nouvelle partie totale.

Le classement que je viens d'évoquer mimerait alors non seulement la robe terrestre des mers ou l'écharpe flottante de l'air, mais, mieux encore, ce que j'ai appelé la *Biogée*, le grouillement des vifs habitant et recouvrant notre planète.

Vides

À la totalité philosophique aveuglément construite manqueraient alors Politique et Religion. Quelques textes sur l'écologie, le droit et le monde contemporain indiquent divers éléments propres à penser une politique nouvelle, urgence majeure aujourd'hui où nos formes de gouvernement, désuètes, ne disposent pas d'un modèle nouveau pour affronter un monde exceptionnel qu'elles n'ont ni construit ni prévu.

Avant de mourir, je voulais donc achever ce programme, en relisant les religions de ma culture, Antiquité gréco-romaine, judaïsme et christianisme. J'espère que ce livre réalise ce projet. La religion de mon adolescence me manque ; je reste inconsolable de l'avoir perdue. Perdue par la tête, gardée en ma vie et ma conduite. Comment, au moins en une humble petite monnaie, rendre au christianisme les trésors qui réjouirent ma jeunesse ?

Dualisme cognitif

Pour répondre à cette question déjà trop personnelle, j'en viens à une totalité tout autre, à une synthèse subjective.

Séparant l'âme du corps, nous vivons et pensons en dualistes, même à notre âme ou à notre corps défendant. Quand nous

décrivons les rapports que le sujet entretient avec les choses ou les autres, nous nous référons à un entendement ; et nous appelons cœur le siège des émotions et des sentiments. En haut, des neurones dans la tête ; plus bas, médiastin et intestin émus. Froids de savoir, brûlants d'élans. Non, l'intestin pense autant que le cortex, j'ai assez dit, en outre, que j'écris avec les pieds.

Lorsque nous décrivons les religions, nous demeurons prisonniers de ce dualisme. Ou nous débattons dialectiquement d'arguments rationnels en théologie ou nous épanchons nos sentiments. Il y aurait le Dieu des philosophes ou des savants, et celui, sensible au cœur, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Mais le religieux ne se réfère ni à la raison ni au cœur pascalien revu par Rousseau et un romantisme sentimental ; il appartient peut-être aux deux ou à aucun des deux. Comment nommer une troisième fonction, non dite quoique visée par toutes les cultures du monde ? Par tissages, relations et totalité, elle vit sans cesse en la globalité, aussi bien sur le mode rationnel de questions formelles que sur le mode émotionnel de l'inquiétude ou de la liesse, voire autrement qu'eux. Croire *en*, je l'ai dit, décrit un plongement qui concerne cette troisième fonction intégrale et synthétique, plongée dans une globalité, synthétique et intégrale. Laquelle ?

Audio musicam ergo sum

La musique mobilise cette fonction tierce. Qui l'écoute quand j'écoute ? Mon corps tremble à l'entendre, danse, bat du pied, peut sauter de joie…, elle innerve et tend les muscles, accélère le pouls, émeut ventre et sexe…, inconsciemment l'intellect compte et ainsi admire composition harmonique et construction du contrepoint ; l'ouïe, délectée, inonde de ses ondes tout le système sensoriel, rythme et tempi intimes s'associent pour battre ceux du même métronome ; les sentiments me bouleversent aux larmes ou m'ébranlent d'enthousiasme… Soudain globales, ces liaisons construisent mon unité.

Je ne vois pas, en effet, une aire en moi qui ne soit point atteinte par l'extase muette produite par cette entente attentive. La musique me saisit, me fige, me transit, me prend, me comprend tout entier,

suscite en moi la levée de quelque fonction fédérative ou existentielle inconnue, unifiant l'intégrale de ce que je suis, comme une immense accolade ou cette intense extase qu'on appelle l'existence.

J'écoute la musique donc je suis.

Subjectif, objectif, cognitif et collectif

Mieux encore : elle associe aussi chœur, soliste et orchestre, accompagne le corps de ballet, précède cent soldats qui marchent au pas, émeut un public qui, communiant, se dresse et lève les bras, et, sur une piste où glissent, en se pressant, dix couples de souples valseurs… En somme, elle fédère le subjectif, corps et âme, l'objectif des cuivres, bois, cordes et ondes, le cognitif de la composition artiste et de la compréhension esthète, enfin le collectif entraîné par son rythme et séduit par ses mélodies. On ne peut pas aller plus vite que la musique, dit-on proverbialement ; cela signifie qu'elle précède toutes choses, y compris l'harmonie des corps célestes et des phrases que j'écris. Aucun des autres arts ne parvient à opérer, en moi, en nous, partout, une fédération, une synthèse, une totalité aussi coalescente.

Toujours dualistes, nous parlons de son histoire, du solfège ou de la fugue, de ses compositeurs et instruments, ou chantons les émotions qu'elle suscite… Nous en parlons sous les deux aspects de la raison et du cœur. Ou l'un ou l'autre. S'agit-il alors vraiment de ce que j'entends, de ce à qui ou à quoi le compositeur et l'interprète s'adressent ? S'agit-il de la priorité, de l'antériorité fondamentale que la musique représente et met en mouvement, vers laquelle la musique guide ? Une même distinction fonctionne lorsqu'il s'agit du religieux. Nous voilà toujours piégés par l'obligation analytique. Distinguer, séparer, voilà devise et prison, lumière et pollution.

Le Père et le Jour

J'avais jadis décrit le nom de Jupiter – jour, père – en remarquant qu'il faisait, justement, la synthèse entre notre savoir physique de la lumière et l'émotion, tout humaine, de la filiation ; même synthèse

dans l’invocation à « Notre Père, qui Êtes aux cieux… » sauf que cette dernière formulation ajoute encore à la première une dimension collective, nous, et une autre, existentielle, sur un mode du verbe être. D’où les questions, ici énoncées en un mot comme en six : comment se fait-il que sous le ciel qui nous baigne de lumière j’entretienne avec mon ou notre père la relation de soumission ou d’amour que décrivent à loisir psychologie ou sociologie, voire anthropologie et politique ? Question immédiate, quoique étrange, du plongement dans la nature de notre existence vitale et sociale, interrogation qui n’est ni rationnelle ni de l’ordre des émotions, mais qui participe des deux et d’autre chose encore.

Oui, d’où surgit la religion, d’autant que, spécialiste éclairé d’astronomie et d’électrostatique, je sais pertinemment que nul, derrière les nuages, ne lance des éclairs avec l’intention d’illuminer, d’avertir ou de blesser, d’autant, aussi, que les sciences humaines m’enseignèrent les liens qu’entretiennent père et fils, pour montrer l’inanité de ce personnage fictif élevé par nos fantasmes ? Critiquée de ces deux points de vue partiels et complémentaires, la religion, minée des deux côtés, s’écroulerait-elle tout entière ? Mise au point par les Lumières et, plus tard, par les sciences humaines, cette critique nous a poussés à vivre désormais, pour la première fois, dans des cultures athées, délivrés enfin d’imaginations absurdes et de terreurs illusoires.

Or aucune de ces disciplines, dures ou douces, séparées par l’analyse, n’interroge la liaison globale, la synthèse existentielle par laquelle tout lien humain hante un lieu naturel : pourquoi donc nous aimons-nous au sein du monde ? Pourquoi nous détestons-nous parmi les terres et les mers ? Pourquoi habitons-nous ensemble, aimant les plantes et les bêtes, nourris d’elles, jadis dévorées par elles, dans ce coin de l’univers menaçant et constellé ? Synthétiques, les religions tentent de répondre à ces questions globales. Elles proposent liaisons et relations ; encore un coup, elles relient.

Il faut bien qu’une fonction existentielle, une sorte d’ouverture à la synthèse, nous conduise à poser ces questions intégrales aux réponses indécidables. Elle nous entraîne à visiter ou à construire le monde dans lequel nous habitons, indissolublement naturel et

humain ; en pratique, elle façonne notre maison. Nous hantons cette synthèse sans laquelle nous n'habiterions pas.

Sciences et religions ne se distinguent pas seulement par leurs réponses respectives aux questions : pourquoi ou comment, mais surtout par ce découpage du réel, vu par des fonctions cognitives partielles, toutes différentes de cette prise en compte globale. Ou connaître analytiquement, à distance de recul, des objets définis – croire *à* – ou habiter, corps et biens, dans une demeure commune dont nous n'apercevons pas tous les aîtres – croire *en*. Ou les choses ou le monde ; ou moi en morceaux ou moi tout entier. Ou l'analyse ou la synthèse ; ou lier ou délier.

Décider

Le cœur et la raison nous entraînent vers du décidable : joie ou tristesse, inquiétude ou sérénité…, vrai ou faux, juste ou injuste, ces bribes à tiers exclu. Par le cœur, nous rions et pleurons. La raison, quant à elle, analyse pour chercher la certitude, elle trie de l'erreur la vérité. Nous démontrons, expérimentons, ressentons, et, par là, décidons : au ciseau, dit ce mot. Nous avons tant de mal à résister au vocabulaire de l'analyse que nous hésitons à parler, à penser autrement. Pourtant, bien des inventions, et non des moindres, découlèrent de cet « autrement » ; la découverte des nombres irrationnels, celles des géométries non-euclidiennes ou de la mécanique quantique en témoignent puissamment.

Car la fonction de synthèse nous plonge et nous loge, apparemment et à mesure de son ampleur, dans du plus en plus indécidable, dans le déséquilibre insupportable du tiers inclus. Nous décidons pour agir ou penser dans le local que nous parvenons à comprendre, nous habitons le global qui dépasse notre entendement. Un exemple mesure l'ampleur de cette synthèse.

Dans notre enseignement, nous conservons le dualisme : d'un côté, les humanités ; de l'autre, les sciences dites dures que nous séparons des sciences sociales, quitte à former des populations condamnées à ne rien comprendre du monde, savants incultes ici, cultivés ignorants là. Nous formons des têtes originales ou des cerveaux universels. Sauf que les médecins et les juristes ne

peuvent se passer des deux têtes, pour devoir disposer, d'une part, d'un savoir plus ou moins formel et, de l'autre, devoir se pencher sur tel cas individuel ; ainsi accèdent-ils à une connaissance duale plus large. Comme s'ils portaient deux têtes. Je n'ai cessé de souhaiter l'advenue de cette bicéphalie ; plus concrètement, d'un cerveau à deux hémisphères !

Fin de l'âge analytique

Le dualisme en question découle, justement, de l'idéal analytique dont le modèle ne cesse de nous orienter depuis l'aurore grecque : dichotomie chez Platon, division des difficultés chez Descartes… Nous connaissons sous les lumières de ces distinctions. Or, dès le commencement de ces lignes, j'annonçai la fin de cette ère et le début d'un temps où les synthèses, les liaisons, les réseaux de tous ordres présideront à nos actes et à nos pensées. Pourquoi ?

Parce que tous les problèmes contemporains se présentent comme transversaux par rapport à ces éléments épars, découpés, dispersés : inter-disciplinaires, inter-ministériels, inter-professionnels… et ne peuvent trouver de solutions qu'à plusieurs, représentants d'opinions, de propriétés ou d'expertises divergentes, sous l'influence douce d'un facilitateur, porteur de ce nouvel art de penser. L'art de tisser, voire de nouer, celui de négocier remplacent le discours de la méthode. Le caducée d'Hermès dessine un entrelacement.

Pis, découper détruit, relier construit : diviser en éléments, casser en morceaux, trouver de l'énergie pour faire fondre les mélanges et en séparer les composés… L'extermination des espèces, le changement du climat, la pollution du monde dérivent, de nouveau, de ce projet de découpage, oui, au sens littéral, de solution, c'est-à-dire de dissolution, laissant derrière ses exploits un monde en miettes, un océan de déchets.

Arrêt des coupures, aube des reliures, voilà notre avenir par la sauvegarde du monde.

Les deux Méta

D'antiques bibliothécaires donnèrent, dit-on, le titre : *Métaphysique* aux livres d'Aristote suivant ou précédant ceux qui traitent de physique. Ils auraient, à mon sens, complété heureusement une intuition si juste s'ils avaient appelé *Métanomique* les livres éventuels qui auraient suivi ou précédé ceux qui traitent, chez lui, de la constitution d'Athènes, de l'éthique ou de la rhétorique, rudiments puissants de ce que nous nommons désormais sciences humaines. De même que les sciences dites dures s'achèvent en cette Métaphysique dont les questions, portant sur la matière, la forme, le temps, l'univers…, échappent à l'expérience possible, suscitant alors des réponses aussi variées qu'indécidables, de même nos sciences humaines, dites douces, eussent dû susciter, aussi modestement que les premières, une sortie parallèle vers l'individu, l'histoire ou le destin humain.

Énoncé dans ces deux cadres, soudain fusionnés, exactement reliés, puisque le destin humain ne se sépare point de celui de la nature, l'ensemble de ces questions reçoit des réponses indécidables comme le totémisme, l'animisme, les polythéismes, les monothéismes…, fréquentes dans l'ensemble des cultures et, semble-t-il, si nécessaires à leur survie, si universelles aussi qu'il me paraît impossible que la cognition, mieux encore l'existence humaine ne recèle point une fonction spéciale qui la mette en rapport avec ces contenus, ni rationnels ni sentimentaux, ou, au contraire, à la fois émotifs et formels, objectifs, subjectifs, collectifs et cognitifs. J'avais noté jadis que le monothéisme que je connais le mieux, le catholicisme, portait même en lui, peu ou prou, l'ensemble des réponses que je viens de citer ; je ne recule pas devant l'hypothèse que les religions en général pourraient se trouver ainsi décrites, tant leur univers résiste à l'analyse et à la décision.

Existe-t-il, enfin, une tierce instance qui relierait la Métaphysique de la tradition et cette Métanomique à écrire, plus l'intellectuel à l'émotionnel, plus la culture à la nature ; mieux dit : elle associerait au subjectif – sentimental ou abstrait, raison ou cœur – l'objectif – le monde, inerte et vivant, sous le ciel – et le collectif – nous et moi – sans exclure l'émotif. Et, de ce point de vue, l'on comprendrait enfin

pourquoi utiliser le même mot pour les lois de la nature et celles de la cité.

La maison ainsi construite, aujourd'hui encore imaginée, deviendrait alors un univers si global qu'il reste encore indécidable, puisque l'abstrait ou le rationnel, analytiques, s'y mêlent aux émois, au social, au cristal, au floral, au bestial, à l'aurore et au couchant…, liste sans clôture.

Or la religion ne désigne pas seulement, pour le pieux, les relations qui l'unissent à Dieu ou, pour l'incroyant, celles que nous entretenons avec nos semblables et nos différents, les deux axes précédents, dits horizontaux ou verticaux, *mais la relation telle quelle*, la relation en général, l'ensemble total des relations possibles, du côté de la cognition aussi bien que des choses et des autres à connaître. Par l'intégrale indéfinie de ce tissage en réseau, la religion nous met au monde ; nous sommes au monde par cette intégrale.

Curieusement, les sciences cognitives ne connaissent pas de mot pour désigner cette fonction subjective globale. Alors qu'elle existe en nous, a-t-elle jamais été vraiment explorée ? Elle a, en particulier, le religieux pour objet, le religieux qui trouve en elle son sujet, ainsi que le champ objectif qu'elle cherche à saisir. Face à elle, totalisante, le religieux concerne, en effet, les étoiles et les hommes, la création et la fin du monde, notre destin, collectif ou individuel, le temps et l'histoire, les petites fleurs et l'herbe des champs, les loups, les oiseaux, les agneaux, la physique et la morale, la justice et le droit, la médecine et la santé, les émois de la sexualité…, que sais-je, la totalité de l'existant, réel et possible. Qu'est-ce qui lui échappe ? Rien. Si celui-ci *relie*, d'une part, toutes nos fonctions déjà repérées comme cognitives, celles-là tentent, ensemble, d'appréhender toutes les choses du monde et des hommes, sans aucune exception, et *reliées*. Même si cela paraît impossible à toute raison et dépasser toute émotion, il en est ainsi pour tous les hommes, depuis leur commencement, pendant toute leur durée, sur l'ensemble de la face terraquée ; de même que l'on ne connaît pas de culture sans musique, on n'en connaît pas non plus sans religion. Bien nommé, le *religieux* est le *relieur* universel ; le divin est cette *reliure*.

Deux récits

D'un seul mouvement assez récent et qui étonne, les sciences viennent de rejoindre cette intégration. Le Grand Récit qu'ensemble elles construisent couvre le même empan que l'histoire dite sainte. La semaine racontée par la Genèse s'explique mieux par le big bang, le refroidissement de l'Univers, la formation des systèmes planétaires dont le nôtre, l'advenue des vivants ; le Déluge correspond aux variations du climat et aux transgressions marines ; l'apparition de l'homme avant le Paléolithique l'installe au Paradis des cueilleurs ; Abel et Caïn expriment en images l'invention de l'agriculture et de l'élevage au Néolithique ; la Tour de Babel peint naïvement la dispersion des cultures et des langues. Abraham paraît à l'âge axial ; l'inimaginable aventure des Aborigènes abordant en Australie en profitant de la baisse des eaux et bloqués sur place par leur remontée n'évoque-t-elle pas le passage de la mer Rouge par le peuple hébreu profitant de son assèchement pour traverser ainsi que l'engloutissement de ceux qui les poursuivaient quand la mer, de nouveau, se remplit ? Les Tables de la Loi disent l'invention des législations comme celle des Douze Tables…

Immenses, les différences entre chaque station marquent l'avancée vers le vrai de ces récits chantés en face par l'imaginaire. De même que la politique distingue le pouvoir temporel du spirituel, de même, ici, règnent, d'une part, la lourdeur du réel et le poids de la vérité, de l'autre, la légèreté d'images porteuses d'espérance. Reste qu'entre eux une *analogie de structure* rapporte une même aventure, une même odyssée, une même durée mondiale et humaine. Stade par stade, rien à voir ; dessein global parallèle cependant. Entre sciences et religion, voilà une nouvelle synthèse, un nouveau lien entre les deux efforts, un passage du nord-ouest inattendu.

Jadis et naguère ces deux instances livraient bataille sur des points précis, analytiquement séparés, comme la rotation de la Terre ou l'évolution des vivants. Aux indéniables victoires locales de l'une correspond aujourd'hui, à l'heure des synthèses, cette étrange paix globale qui reste à éclairer.

Au-delà de cette relation, encore et toute formelle, au-delà même de la tierce fonction cognitive qui la désire et la cherche, il faudra

bien qualifier la puissance qui rapproche ainsi les deux récits. Quel dynamisme peut rendre compte du viaduc vertigineux qui relie leur formelle analogie ? Voici.

Risque des synthèses : l'intégrisme

Comme une totalité ne connaît pas d'extérieur, totalitaire donc en puissance, elle devient vite exclusive et prononce alors des exclusions. Je sais tout, j'ai réponse à tout, j'ai des solutions pour tout, je recouvre tout de ma lumière… Donc n'existent pas ceux qui ne partagent pas cette fonction d'intégration, non point cette fonction comme telle, pour le moment inconnue, mais la déclinaison que tels ou tels ont choisie. Par cette puissance même passant à l'acte, ces dogmatiques se saisissent du droit de vie et de mort sur ceux qui ne partagent pas cette vue globale. D'où les guerres, les crimes et les exactions, si fréquents dans l'histoire des religions et si douloureux encore de nos jours, le mensonge consistant à tuer au nom de la justice, supplicier au nom de la compassion, torturer au nom de la miséricorde.

Le monde habitable et total, notre maison commune, peut, en effet, se révéler bâti comme une prison d'où nul n'a le droit de s'échapper, comme un blockhaus hérissé de canons qui tirent à vue et tuent les étrangers ou comme une maison usuelle, yourte, igloo, wigwam, tipi, villa…, munis de portes ou de fenêtres ouvrables que chacun puisse traverser, hôtellerie conviviale recevant des gens de passage, fatigués ou angoissés, voire des vacanciers.

Par ce choix entre la liberté d'entrer dans l'habitat-monde ou d'en sortir à loisir et la règle d'y rester confinés, nous supportons le fait que chaque religion assume ou non l'indécidabilité de sa construction. Autrement dit : ou le doute reste consubstantiel à la foi, conditionnés l'un par l'autre comme l'inspiration et l'expiration, en somme la respiration, ou, dogmatique, la certitude l'expulse violemment, aveugle à l'évidence de l'indécidable.

Histoire des sciences

Advient, par le doute, une perte progressive d'intégration et de violence. L'histoire des sciences n'a cessé de contribuer à l'affaiblissement continu des religions, je veux dire à la découverte lente de leur nature intime et virtuelle. L'exemple occidental des religions chrétiennes paraît exemplaire sur ce point. À mesure qu'elles reçurent, de plein fouet, quelques évidences comme le mouvement de la Terre ou l'évolution des espèces, elles durent feuilleter finement leurs propres vérités, quitter donc le dogmatisme. Tout en restant globales, elles commencèrent à rendre, de leurs textes, des versions historiques, symboliques, relatives, car nul ne pouvait plus soutenir l'immobilité de notre planète ni l'inexistence des fossiles et de l'évolution dont ils témoignent. En s'allégeant ainsi, elles découvrirent, peu à peu, leur faiblesse essentielle, leur non-violence. Rien ne fut, pour elles, plus propice à ce progrès que cette négociation perpétuelle, suivie d'une défaite sans cesse recommencée ; nous ne l'estimons jamais à sa juste valeur. La puissance des vérités temporelles les purifia en les poussant vers leur vraie nature, le spirituel.

Les religions qui n'eurent pas la chance d'un tel recul, feuilletage, filtrage ou allégement, oui, d'un tel adoucissement, d'un tel affaiblissement, continuent d'annoncer des vérités sans faille et recherchent sans cesse le pouvoir temporel. Dures, elles continuent violemment à tuer au nom d'une vérité globale, au plus contestable, indécidable au moins.

J'ai rapproché l'histoire dite sainte du Grand Récit raconté par les sciences. N'oublions jamais qu'en matière de violence les sciences aussi, de leur côté, ont rencontré Nagasaki.

La violence est le mal radical

Les abus de ces globalités amènent donc au cœur du problème. Engendrée dans et par les relations humaines, assassinats de personnes ou conflits mondiaux ; produite par les maladies, parasites ou microbes, vieillesse et douleur ; par l'eau, la terre, l'air ou le feu, inondations, séismes, tornades, incendies…, la violence, face noire de l'énergie, nous domine universellement.

Nous les associâmes longtemps : violence mortelle, religieuse, faite à Iphigénie en échange de la violence physique du vent poussant Agamemnon vers la violence socio-politique de la guerre ; la fille de Jephté meurt de même pour le prix d'une victoire ; roi de Thèbes, Œdipe souffre pour l'épidémie de peste qui ravage sa ville ; les matelots jettent Jonas à la mer pour apaiser la force du vent ; la terre tremble à l'expiration du Christ…

Nos savoirs les séparèrent et cette distinction analytique nous permit d'en traiter les aspects et, parfois, de la dominer, grâce à la recherche de la vérité. Cependant je les rapproche pour comprendre la dynamique commune et profonde qui entraîne leur déploiement. Je parais seulement les rapprocher, mais en réalité *la violence elle-même, mal radical, les rapproche*. Pourquoi ? Parce qu'elle est d'abord une énergie : l'énergie des ondes et des flammes, celle des bêtes et des plantes, celle des hommes et des femmes, enfin, des créateurs l'enthousiasme et les souffrances. Une énergie plus une orientation. L'une force motrice, l'autre safran du gouvernail.

Énergie

Sciences, organisations sociales, conduites personnelles, rites religieux, nos façons culturelles en général naquirent, je crois, du traitement de la violence, de la terreur qu'elle engendra, des moyens que nous prîmes pour l'apaiser, l'adoucir, la contourner…, la maîtriser. Tenir fermement, orienter le gouvernail, diriger sa puissance, ainsi devenue nuisible ou utile selon l'angle du safran. Comment ? Voici.

Toute violence implique une énergie. Neutre, celle-ci se dirige parfois vers le meurtre ou la tornade, mais on peut tenter de l'orienter vers une direction moins dangereuse. Le schéma même de Girard le prouve manifestement, puisque la violence collective, dispersée, s'y focalise, s'y concentre sur une seule tête, la victime émissaire. Son énergie se dirige donc dans un autre sens. Nos efforts, nos réalisations de tous ordres découlent des tactiques et stratégies propres à ce détournement, à cette *possible* inclinaison. Car son énergie *peut* changer de direction et de point d'application.

Manier, si possible, ce possible, voilà, si j'ose dire, le moteur de notre histoire ; peut-être même de notre monde.

Questions : par où passe l'énergie, par où est-elle passée, par où, demain, passera-t-elle ? Dans quelle mesure pouvons-nous la détourner quand elle risque de tourner à la violence ? À quel moment repérable, l'énergie dérive-t-elle dans cette direction maligne ? Sans doute faut-il la prendre à sa racine, à son origine, à sa première et plus petite manifestation, avant qu'elle nous déborde, quand notre faiblesse peut encore la manier. Trouver ce point de *clinamen* !

Exemples

Les sciences étudient et cherchent à comprendre la puissance énorme des choses du monde pour l'appliquer parfois à des techniques ou à des thérapeutiques efficaces ; la politique exploite la violence issue des relations humaines ; la morale tente de la combattre et la religion de la sublimer. Politique, éthique, savante ou religieuse, toutes pratiques énergétiques, ces quatre façons culturelles ont affaire à l'énergie déployée par la violence, son orientation fatale. De même le droit, de même le théâtre tragique, même nos médias qui ne parlent que d'elle, comme de fidèles serviteurs ou adjuvants de ses ravages, même le sport…

Méthode

Comment transformer, en soi, la haine en énergie créatrice, l'agressivité en bienveillance ; pour nous, les incendies en chaufferies, les tornades en vents dans les voiles, les inondations en canaux et lacs d'irrigation, les guerres perpétuelles en paix durable, transmuter les conflits religieux en extases mystiques… ? Comment la détourner vers d'autres buts, tout en conservant intacte son énergie, pour l'action, la cognition, l'organisation sociale et l'extase, ou, comme dit Charles Péguy, aller du politique vers le mystique ?

Ces grands travaux, ces itinéraires, pèlerinages, chemins de croix, traversées du désert, méthodes…, voilà l'histoire interminable et dure de toutes nos cultures. J'évoquai tantôt une Métanomique ; elle

pourrait s’ouvrir par une description de ces voyages, de ces processus, réussis ou manqués, de transmutations à la réussite desquelles s’épanouissent découvertes savantes, tableaux de maître, compositions sublimes de musique, élans de charité, paix rare entre les peuples, tous équivalents de la mysticité.

Depuis son commencement, ce livre médite sans s’en douter sur cette puissance : points chauds, explosion au sein des cathédrales, spectacles funèbres, résurrection… Lisez-le comme un traité de l’énergie.

Pertes, déchets, entropie

Nous savons ce qu’inventent les sciences et jouissons de leurs applications triomphales, mais elles peuvent chuter en Hiroshima ou en pollution destructrice des vivants et du monde. Nous avons appris chez Machiavel au moins, dans *L’Iliade* au plus, à quoi s’adonne la violence politique, à quoi s’attache la recherche de la paix, mais qu’elle peut chuter en régimes tyranniques ou guerres incessantes. Difficilement parfois, nous pratiquons la morale en transformant notre cruauté agressive, notre péché originel, en action créatrice. La religion, quant à elle, trace le chemin que cherche à suivre ce livre, mais dégénère parfois en conflits de sectes ou feux de bûchers.

Analogie de structure

Étrangement, ces quatre parcours, à nouveau, se ressemblent. Sublimer l’énergie, rendre la violence douce, voilà en quelque sorte leur intention commune ; réussie, elle délaisse au passage résidus ou invariants de cette violence, authentique péché originel, toujours présent, actif, dévorant. Satan se bat, combat, débat, ignore la paix.

Ainsi les sciences naviguent-elles entre les formalités informatrices et lumineuses des mathématiques ou le confort apporté par les techniques et, je l’ai dit, la catastrophe de Nagasaki ; la politique hésite entre le spirituel et le temporel ; jouant à devenir bienveillante, l’éthique chute dans l’hypocrisie ; et que dire des rapports entre les guerres de Religion et l’extase douce de la mysticité ? Doux le but ; durs ces déchets.

De même, l'énergie dérive vers l'entropie et, très rarement, fournit de la néguentropie ou de l'information. La dérive fatale au cours du temps par laquelle l'énergie descend vers l'entropie tisse notre vie brève ; rarissime, la néguentropie qu'elle peut transporter nous pousse à penser, à inventer même, à des instants intenses et courts.

Feux

Suivons ces chemins difficiles des transmutations de l'énergie, allant de la violence, énergie noire, à la paix, force créatrice. Héraclite invite devant le fourneau de sa cuisine pour annoncer qu'ici aussi sont les dieux. Le matin de Pentecôte, l'Esprit descendit sur les apôtres en langues de feu ; sortant devant une foule bigarrée, ils se mirent à parler en « langues » : de la langue de feu au miracle de l'entente universelle. Cognitives et religieuses, énergétiques en tout cas, ces histoires, courtes et denses, ne vont plus cesser d'être dépliées ; elles résument ce livre qui cherche à dire comment l'on passe du feu, c'est-à-dire de l'énergie, au religieux, mais aussi aux diverses façons culturelles.

Au fond d'une caverne, Platon fait brûler des flammes analogues, dans l'obscurité, derrière les prisonniers, avant que ces derniers, délivrés des ombres illusoires, sortent éblouis par le grand soleil du vrai : passage, certes, de l'ignorance à la connaissance, mais concrètement du brûlant au lumineux. Ainsi, Descartes s'installe dans un poêle, dont l'énergie, de nouveau, brûle et chauffe, se met à douter de façon croissante et lutte contre un malin génie qui ressemble fort à Satan pour découvrir enfin une vérité personnelle dont Dieu lui-même est le garant. Du big bang, foyer primordial, condensant une énergie infinie, à la cosmologie qui comprend ce processus et sait le déployer.

Dites maintenant la différence entre ces itinéraires de tous ordres et les pèlerinages de saint Jean de la Croix traversant la nuit obscure avant de découvrir l'extase mystique au sommet du mont Carmel ; ou avec celui de saint François d'Assise qui passe par nudité misérable pour recevoir la joie parfaite. Même transfert entre la brûlure et la lumière : de même racine grecque latine, divin et lumineux vont de pair. Je me demande même parfois si la marche

de l'histoire telle que Hegel et Marx l'exposent et qui reproduit celle de Joachim de Flore, passant par les mille épreuves du négatif, par la lutte des classes ou par une dialectique qui mime la dynamique en la faussant, pour aboutir au règne de l'esprit ou à la société sans classes, ne reproduit pas encore le même schéma, comme une montée du calvaire et ses chutes, vers une résurrection. Des bûchers de l'Inquisition au règne des Lumières, de la flamme cruelle du faux à la clarté divine de la vérité…

De même que la religion peut chuter vers l'exploitation des indulgences ou vers des tribunaux dont les décisions, imbéciles, condamnent les hérésies, de même la recherche fondamentale, souvent dirigée par des administrateurs étrangers à elle, tend aujourd'hui à la quête de contrats techniques, destinés à gagner de l'argent. Installant les sciences dans un monde dominé par la finance, l'appétit du gain et de la gloire chasse la recherche de la vérité. Le vertical chute dans l'horizontal. Alors les prophètes de la Bible relèvent le peuple hébreu de ses faux dieux ; alors la pureté sainte éteint les flammes du sacré ; alors la science, dite bourgeoise mais vraie, supplante Mitchourine ou Lyssenko, bateleurs que l'idéologie soviétique imposait.

Nombreuse et dense, la communauté scientifique n'existe que grâce aux inventeurs, rarissimes. Nombreuse et dense, la communauté religieuse n'existe que grâce à de rares mystiques. La politique implique le malheur de ne pouvoir, par nature et fonction, quitter les relations horizontales, en lesquelles la violence circule en retour éternel.

Le bouc émissaire

La thèse que René Girard développa récemment décrit à la perfection le développement de ce dynamisme au sein de l'enceinte sacrée. Larvée, la violence sociale explose en un moment de crise et se résout par le lynchage d'un bouc émissaire. Cependant ce meurtre déplace le problème car, passé la paix, la violence, toujours latente, explosera de nouveau, dès la prochaine occasion critique, comme si elle circulait en retour éternel, selon le plan horizontal

immanent où les groupes se forgent. Hélas, aucune victime, y compris le Christ, ne mourut la dernière. Et pourtant le Messie mourut pour effacer *tous les péchés du monde*, donc aurait dû être le dernier condamné à mort d'une histoire désormais purgée de violence ; et pourtant il a dit : « Retire-toi, Satan ! » Alors que, depuis le Vendredi saint, nous ne connaissons pas de groupes, de nations ni d'individus qui n'aient jamais fait la guerre, condamné des innocents, persécuté des minorités, harcelé ou violé des enfants et des femmes.

Aussi vrai qu'universel dans l'espace et constant à travers l'histoire, le schéma girardien ne cesse, en effet, de se reproduire, comme systole et diastole ; il se propage comme une onde : *distributive, la violence maligne se localise ; localisée, elle se redistribue pour se localiser à nouveau.* Comme un lion rugissant cherchant qui dévorer, elle circule, *tanquam leo rugiens circuit quaerens quem devoret*. Elle circule en circuit, c'est-à-dire en cercle, en retour éternel. Nous en délivrerons-nous jamais ? Chanté à Complies, le psaume 90 raconte en images précises ce combat pérenne qu'il faut reprendre tous les soirs, autant dans l'intime de son âme que dans et par les relations sociales.

Cheminer

S'ouvre alors le chemin ardu et vertical vers la sainteté qui travaille à laisser derrière elle les dents du lion. Exposé à la Scuola di san Giorgio degli Schiavoni, à Venise, un tableau de Carpaccio montre saint Jérôme entrant dans une communauté monastique, suivi par le fauve qu'il vient d'adoucir, mais qui fait fuir pourtant ses confrères dans un grand envol de robes. Effacer la méchanceté, conserver la force en la réorientant.

En décrivant le plan d'immanence horizontal où rôde la bête violente et le volume vertical où règne la paix, je regrette que les psychologues aient ravi le terme de *sublimation*, car il s'agit bien de ce processus, que je dérobe doucement à la pathologie.

Les esclaves libérés

J’ai tenté jadis de dire que tout le circuit de cette petite église de Venise décrivait ce chemin-là, du dragon piétinant les os de ses victimes au lion domestiqué, enfin à l’aimable petit chien contemplant saint Augustin en extase dans sa cellule : trois bêtes, sauvage, dressée, domestiquée. Toujours le même chemin, tortueux, malaisé, décrit plus haut, entre le feu du combat et le spirituel de la prière, passant par l’apaisement de la férocité. Par quels moyens se hisser au sommet de cette montagne sainte et sans conflit, décrite par le prophète, où le lion joue avec l’agneau ? *Conculcabis leonem et draconem*, Tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. Par malheur, la bataille, même héroïque et glorifiée, diffuse parmi le groupe ou focalisée sur une victime, n’a pour résultat que de perpétuer la violence. Que l’on ferraille du côté de l’ange ou de la bête, par symétrie, chacun se bat. Non, ne voyez pas là le conflit du Bien contre le Mal, mais deux antagonistes qui *font* le Mal. Que l’on se batte tous contre tous, ou tous contre un, tous ensemble *font* le Mal. L’apaisement consiste à ne jamais mettre la main à l’épée. Si l’on te gifle, tends la joue…

Ce long itinéraire de la *conversion*, des flammes irritées de l’Enfer aux lumières sereines du Paradis, ne diffère pas de celui que Dante développe en sa *Divine Comédie*. L’une des intuitions profondes, jetées à foison en cette œuvre grandiose, éclaire cruellement l’expérience qu’avouerait volontiers l’auteur de ce livre, récitant certes, mais aussi vécue par le voyageur de ce pèlerinage. Est-il le même ? Je ne sais, car abyssale s’ouvre la différence entre celui qui dit, raconte et, parfois, conseille, et le chemineau qui avance *sur la même route* avec courage et trébuche souvent. Oui, comprendre plus et mieux ne fait pas avancer d’un pouce le pèlerin tout au long de cet itinéraire. Quand je disais que ce voyage ressemblait à un exode plutôt qu’à une méthode, je ne pensais pas encore au texte de la Bible, relatant la sortie d’Égypte par le peuple hébreu et sa traversée du désert avant d’arriver à la Terre promise. Stérile et sec, le désert évoque le lieu où toute énergie vitale et mauvaise s’annule. De plus, les mêmes pages font admirablement la distinction entre celui qui voit la carte pour la décrire et ceux qui marchent, assoiffés, parmi le stérile : sur la montagne, Dieu dit, en effet, à Moïse qu’il va

lui faire voir le chemin et le pays de Canaan, mais qu'il ne l'atteindra jamais.

Mieux : Dante décrit le *Purgatoire* comme le royaume de l'esprit, seulement une étape, celle qui se limite à l'intelligence. Seule une métamorphose permet de la dépasser. Un saut périlleux, une mort, une résurrection ? En dessinant la carte du périple, je puis donc aligner indéfiniment des analyses fines qui réjouissent raison et entendement – et après ? ne cessé-je de me dire, je n'en serais pas plus avancé. Brillante l'intelligence se vante dans l'immanence ; elle n'aide en rien pour accéder à la transcendance par un passage, sas, col ou détroit, qu'isolée elle ne peut trouver. Elle reste bloquée au *Purgatoire*. Mon savoir n'est qu'une purge.

Lorsqu'il distingue l'ordre de l'esprit et celui de la charité, en les classant l'un à la suite de l'autre, en les différenciant infiniment, Pascal émet un jugement semblable. Le prince des savants, Archimède lui-même, dit-il, n'accède point à l'ordre de Jésus-Christ. Saint Anselme décrivait *fides quaerens intellectum*, la foi cherchant l'intelligence ; rien de plus aisé que cette quête. Qu'à l'inverse, l'intellect recherche la foi, voilà une immense aventure, un chemin bloqué ou infini.

Obstacle définitif`

René Girard propose avec raison cette conduite sacrificielle pour arrêter le déchaînement de violence. Mais cette solution, universelle, constante, je l'ai dit, reste périodique. Le lion se réveillera. En revanche, je n'ai pas, nous n'avons pas, il n'existe sans doute pas de solution pour son arrêt définitif. Hors de cette image commode et naïve, le lion réel ne fait point partie des bêtes domesticables ; il ne cessera de rugir, de chercher qui dévorer. Parmi le voyage, voilà l'obstacle, le mur, le manque, l'abîme infranchissable.

Or c'est justement sur ce manque, ce puits sans fond, ce *puteal*, ce point chaud, ce tombeau vide que s'élève, que se dresse l'axe de la transcendance. Dans le trou de l'horizontal se plante le vertical. En supplémentant le cycle de la Passion, de la mort et de la haine par le miracle de la Résurrection, le Christ indique peut-être cette haute voie. Car il faut au moins un Dieu sans borne, infini, pour nous

aider à franchir cet abîme, cette absence de solution individuelle, collective, humaine, sur le plan horizontal d'immanence… à la question de la violence persistante, qui ne s'arrête pas, indéfinie. Un Dieu de colère et de vengeance ne ferait que la perpétuer ; un Dieu d'amour l'éradique à tout jamais.

Dieu, délivre-*nous* du Mal. Or, collective ou politique, cette délivrance n'étant pas encore advenue, cette invocation reste une prière, comme une supplication, l'index aussi d'un chemin possible, espéré. Existe-t-il néanmoins un cas où l'individu, quant à lui, s'exonère de cette violence ? Plusieurs. La sainteté pourrait justement se définir comme cet état de délivrance du mal qui ouvre une vie, des actes, sentiments et pensées, toujours énergiques, jamais mal ou méchamment orientés. Les saints propagent la paix. Peut-on espérer que, nombreux, ils ouvriraient enfin une ère neuve de l'histoire, une nouvelle humanité ? Mieux encore : dans l'extase mystique, présente, active dans toutes les religions, donc universelle, la présence de Dieu ou du divin comble ceux qui la vivent d'une joie souveraine, parfaite, paisible, sauve de tout Mal, gracieuse.

Agen 1945
Vincennes 2019

TABLE DES MATIÈRES

DU MÊME AUTEUR

Le Système de Leibniz et ses modèles mathématiques, 2 vol., PUF, 1982 (1re éd. 1968). Rééd. coll. « Épiméthée », 2002
Hermès I, La Communication, Minuit, 1969
Hermès II, L'Interférence, Minuit, 1972
Hermès III, La Traduction, Minuit, 1974
Jouvences, sur Jules Verne, Minuit, 1974
Auguste Comte. Leçons de philosophie positive, t. I, Hermann, 1975
Esthétiques sur Carpaccio, Hermann, 1975
Feux et signaux de brume, Zola, Grasset, 1975
Liberté, liberté (en collaboration), Gallimard, 1976
Hermès IV, La Distribution, Minuit, 1977
La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce. Fleuves et turbulences, Minuit, 1977
Hermès V, Le Passage du Nord-Ouest, Minuit, 1980
Le Parasite, Grasset, 1980
Genèse, Grasset, 1982
Détachement, Flammarion, 1983
Rome. Le livre des fondations, Grasset, 1983
Les Cinq Sens, Grasset, 1985
L'Hermaphrodite, Flammarion, 1987. Rééd. coll. « GF », Balzac, *Sarrasine*
Statues, François Bourin, 1987
Éléments d'histoire des sciences (en collaboration), Bordas, 1989
Le Contrat naturel, François Bourin, 1990. Nouv. éd. Le Pommier, 2018
Le Tiers-Instruit, François Bourin, 1991. Nouv. éd. Le Pommier, 2018
Discours de réception de Michel Serres à l'Académie française et réponse de Bertrand Poirot-Delpech, François Bourin, 1991

Éclaircissements (entretiens avec Bruno Latour), François Bourin, 1992

La Légende des anges, Flammarion, 1993. Nouv. éd. Le Pommier, 2016

Les Origines de la géométrie, Flammarion, 1993

Atlas, Julliard, 1994

Éloge de la philosophie en langue française, Fayard, 1995

Nouvelles du monde, Flammarion, 1997

Le Trésor, dictionnaire des sciences (en collaboration), Flammarion, 1997

À visage différent (en collaboration), Hermann, 1997

Paysages des sciences (en collaboration), Le Pommier, 1999

Variations sur le corps, Le Pommier, 1999

Hergé, mon ami, Moulinsart, 2000. Nouv. éd. Moulinsart/ Le Pommier, 2016

Hominescence, Le Pommier, 2001

Le Livre de la médecine (en collaboration), Le Pommier, 2001

L'Incandescent, Le Pommier, 2003

Jules Verne, la science et l'homme contemporain, Le Pommier, 2003

Rameaux, Le Pommier, 2004

Récits d'humanisme, Le Pommier, 2006

Petites Chroniques du dimanche soir (avec Michel Polacco), Le Pommier/France Info, 2006

Voici l'homme, conférences de carême à Notre-Dame (en collaboration), Parole et Silence, 2006

L'Art des ponts, *Homo Pontifex*, Le Pommier, 2006

Le Tragique et la Pitié, discours de réception à l'Académie française de René Girard et réponse de Michel Serres, Le Pommier, 2007

Petites Chroniques du dimanche soir (avec Michel Polacco), t. 2, Le Pommier/France Info, 2007

Carpaccio. Les esclaves libérés, Le Pommier, 2007

Parc national des Pyrénées. L'ordre de grandeur (en collaboration), Privat, 2007

Le Mal propre, polluer pour s'approprier, Le Pommier, 2008

La Guerre mondiale, Le Pommier, 2008

Écrivains, savants et philosophes font le tour du monde, Le Pommier, 2009

Temps des crises, Le Pommier, 2009
Petites Chroniques du dimanche soir (avec Michel Polacco), t. 3, Le Pommier/France Info, 2009
Biogée, Le Pommier/Dialogues.fr, 2010
Cahier de l'Herne, Éditions de l'Herne, 2010
Regards sur le sport (en collaboration), Le Pommier, 2010
Musique, Le Pommier, 2011
Petites Chroniques du dimanche soir (avec Michel Polacco), t. 4, Le Pommier/France Info, 2011
Habiter, Le Pommier, 2011
Petite Poucette, Le Pommier, 2012
Andromaque, veuve noire, Éditions de l'Herne, 2012
Quoi de neuf chez les cathos ? Catholicisme et Vatican II : l'avenir (avec Mgr Claude Dagens), Elytis, 2012
Jules Verne aujourd'hui (en collaboration), Le Pommier, 2013
Petites Chroniques du dimanche soir (avec Michel Polacco), t. 5, Le Pommier/France Info, 2013
Les Temps nouveaux (coffret), Le Pommier, 2013
Pantopie, de Hermès à Petite Poucette (avec Martin Legros et Sven Ortoli), Le Pommier, 2014
Petites Chroniques du dimanche soir (avec Michel Polacco), t. 6, Le Pommier/France Info, 2014
Yeux, Le Pommier, 2014
Le Gaucher boiteux, Le Pommier, 2015
Solitude. Dialogue sur l'engagement (avec Jean-François Serres), Le Pommier, 2015
Du bonheur, aujourd'hui (avec Michel Polacco), Le Pommier/ France Info, 2015
De l'impertinence, aujourd'hui (avec Michel Polacco), Le Pommier/France Info, 2016
Darwin, Bonaparte et le samaritain, une philosophie de l'histoire, Le Pommier, 2016
De l'amitié, aujourd'hui (avec Michel Polacco), Le Pommier/ France Info, 2017
C'était mieux avant, Le Pommier, 2017
Corps (avec François L'Yvonnet), Le Pommier/Carnets Nord, coll. « Homo ludens », 2017

Défense et illustration de la langue française (avec Michel Polacco), Le Pommier/France Info, 2018
Morales espiègles, Le Pommier, 2019